

A. 103

N° 1—10.

JANVIER—DÉCEMBRE

1918

---

BULLETIN INTERNATIONAL  
DE L'ACADÉMIE POLONAISE  
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOGOLOGIE  
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE  
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ  
1920



N° 1—10.

JANVIER—DÉCEMBRE

1918

---

BULLETIN INTERNATIONAL  
DE L'ACADÉMIE POLONAISE  
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOGIE  
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE  
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ  
1920

Depuis 1885, l'Académie publie le „Bulletin International“ consacré aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. Il contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.

Prix pour un an (dix numéros) — 63 M.

Adresser les demandes à la Librairie: Gebethner et Cie, Cracovie  
(Pologne), Rynek Główny.



A. 103

Nakładem Polskiej Akademji Umiejętności.

Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego.

## Table des matières.

	Page
<b>Bibliographie</b> . . . . .	105
<b>Bieńkowski P.:</b> Les marbres classiques à Cracovie . . . . .	1
<b>Birkenmajer A.:</b> Etudes sur Witelo . . . . .	4
— Contributions à l'histoire de la philosophie au moyen-âge . . . . .	6
<b>Brückner A.:</b> Abriss der Geschichte der russischen Literatur . . . . .	8
<b>Hupka St.:</b> Über den Stand und die Entwicklung der kleinbäuerlichen Landwirtschaft in Westgalizien . . . . .	14
<b>Kolankowski L.:</b> Geschichte des Khanats der Girei-Dynastie in der Krim im XV und XVI Jh. . . . .	27
<b>Kot St.:</b> André Frycz Modrzewski. Sa vie et son oeuvre . . . . .	37
<b>Łoś J.:</b> Le développement historique de la versification polonaise . . . . .	40
<b>Rybarski R.:</b> L'idée de l'économie nationale . . . . .	56
<b>Sinko T.:</b> Le prototype de „La belle Pasqualine“ de S. Twardowski . . . . .	63
— Die Poetik von M. Sarbiewski . . . . .	65
<b>Szyjkowski M.:</b> L'histoire de la tragédie moderne en Pologne. Type pseudo-classique . . . . .	65
<b>Windakiewicz A.:</b> Les épigrammes romaines de Callimaque . . . . .	69
<b>Witkowski St.:</b> Griechische Historiographie bis auf Augustus. Mit Einschluss verwandter Gebiete (Geographie usw.) . . . . .	85
— Der Arzt Nikolaus von Polen, ein neunentdecker lateinischer Schriftsteller des XIII Jh. . . . .	93
<b>Wojciechowski K.:</b> „Pan Tadeusz“ de Mickiewicz et le roman de Walter Scott . . . . .	95



BULLETIN INTERNATIONAL  
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES  
ET DES LETTRES.

I. CLASSE DE PHILOGIE.  
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

N° 1—10.

Janvier—Décembre.

1918.

SEANCES.

I. Classe de philologie.

Les travaux suivants ont été présentés dans le courant de l'année 1918.

- 14 Janvier. W. SZCZEPAŃSKI: Les habitants de la Palestine primitive.  
(Travail présenté par le secrétaire.)
- 19 Février. J. ROSTAFIŃSKI: Les plantes et les animaux dans la  
poésie de Mickiewicz.
- 16 Mars. L. STERNBACH: »Les proverbes usuels« d'André Maximilien  
Fredro.  
T. SINKO: Généalogie de quelques types et figures chez Ale-  
xandre Fredro.
- 15 Avril. J. KALLENBACH: Textes du »Barde Polonais« et d'autres  
poésies du prince A. Czartoryski.  
A. RAPPAPORT: Novi Testamenti graeci verba recipiantne prae-  
positione praefixa vim perfectivae actionis necne. (Travail pré-  
senté par le secrétaire.)
- 18 Mai. T. GRABOWSKI: Etudes sur André Fricz de Modrzew.  
T. SINKO: »La belle Pasqualine« de Twardowski.
- 10 Juin. A. BRÜCKNER: Histoire de la littérature russe I. (987—1825).  
M. SZYJKOWSKI: L'histoire de la tragédie moderne en Pologne.  
Type pseudo classique. II. partie. L'apogée et le déclin. 1800—  
1830. (Travail présenté par le secrétaire.)  
K. WOJCIECHOWSKI: »Pan Tadeusz« de Mickiewicz et le roman  
de Walter Scott. (Travail présenté par le secrétaire.)

- 2 Juillet. K. MORAWSKI: Littérature romaine. VI partie.  
T. SINKO: »L'art poétique« de Sarbiewski.
- 14 Octobre. ST. WITKOWSKI: L'historiographie grecque jusqu'à Auguste, avec les études s'y rapportant. (Géographie, biographie etc.)  
ST. WITKOWSKI: Le docteur Nicolas de Pologne, écrivain latin du XIII S. nouvellement découvert.
- 18 Novembre. J. ŁOŚ: Le développement historique de la versification polonaise depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours.
- 9 Décembre. ST. WINDAKIEWICZ: Les épigrammes romaines de Callimaque.  
J. KALLENBACH: Lettre inconnue de J. Slowacki à Charles Sienkiewicz en 1832.  
P. BIEŃKOWSKI: Les marbres classiques de Cracovie. (Travail présenté à la séance de la Commission de l'histoire de l'art.)

## SÉANCES.

### II. Classe d'histoire et de philosophie.

Les travaux suivant sont été présentés par le secrétaire dans le courant de l'année 1918.

- 7 Janvier. ST. HUPKA: L'état et le développement de l'économie rurale dans différentes contrées géographiques de la Galicie occidentale. I.
- 11 Février. R. TAUBENSCHLAG: Jakób Przyłuski, romaniste polonais du XVI siècle.
- 18 Mars. O. HALECKI: La Pologne au moment de la mort de Casimir le Grand.  
O. HALECKI: La Ruthénie sous le règne de Casimir le Grand.
- 22 Avril. A. KŁODZIŃSKI: Opole et Silésie sous Łokietek. T. II.  
J. RUTKOWSKI: Statistique professionnelle de la population rurale en Pologne pendant la seconde moitié du XVI siècle.
- 21 Mai. L. KOLANKOWSKI: Histoire du Khanat de Crimée au XV et au XVI siècle.
- 17 Juin. E. TAYLOR: Statique et dynamique dans la théorie économique.  
J. KRAJEWSKI: Projet de renoncement à la couronne polonaise par Ladislas IV.
- 1 Juillet. ST. KOT: André Frycz de Modrzew, sa vie et son oeuvre.  
A. STRZELECKI: La Diète de 1605.

- 7 Octobre. ST. HUPKA: L'état et le développement de l'économie rurale dans différentes contrées géographiques de la Galicie occidentale II.
- 25 Novembre. A. BIRKENMAJER: Etudes sur Witelo.  
A. BIRKENMAJER: Contributions à l'histoire de la philosophie au moyen âge. Suite.
- 16 Décembre. J. ROSTAFIŃSKI présente son travail: Le rouge couleur nationale polonaise, et l'éventualité d'influences arméniennes dans la Pologne préhistorique.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES  
DU 18 MAI 1918.

M. Casimir Morawski, président de l'Académie ouvre la séance.

Le Secrétaire Général, M. Boleslas Ulanowski, rend compte des travaux de l'Académie pendant l'année écoulée et annonce qu'à la Séance administrative, tenue le 17 mai, ont été élus:

**Classe de philologie; membres titulaires:**

M. Jean Czubek, à Cracovie.

**Membres correspondants:**

M. Ladislas Szczepański, professeur à l'Université de Varsovie.

M. Venceslas Vondrák, professeur de la philologie slave à l'Université de Vienne.

M. Félix Kopera, directeur du Musée national à Cracovie.

M. Charles Appel, de Varsovie

M. Ignace Matuszewski, de Varsovie.

**Classe d'histoire et de philosophie; membre titulaire:**

M. Stanislas Wróblewski, professeur à l'Université de Cracovie.

M. Stanislas Kutrzeba, professeur à la même Université.

M. Jean Ptaśnik, professeur à la même Université.

**Classe des sciences mathématiques et naturelles; membres titulaires:**

M. Stanislas Bądzynski, professeur à l'Université de Léopol.

M. Joseph Morozewicz, professeur à l'Université Jagellonienne.

M. Emile Godlewski jeune, professeur à la même Université.

**Membres correspondants:**

M. Etienne Kreutz, professeur à l'Université Jagellonienne.

M. Jean Zawidzki, professeur à la même Université.

Le Secrétaire Général proclame les noms des lauréats de cette année:

Le prix Erasme et Anne Jerzmanowski de 44.230 couronnes 6 h. est attribué à M. Napoléon Cybulski, professeur à l'Université Jagellonienne pour l'ensemble de son oeuvre scientifique.

Les deux prix Probus Barczewski, de 2160 couronnes chacun, sont assignés à M. Louis Kubala pour son livre: „*La guerre Brandebourgeoise et l'invasion de Rakoczy*“ et à M. Ladislas Smoleński, pour son livre: „*La bourgeoisie varsovienne à la fin du XVIII siècle*“.

Le prix de peinture, de la même somme et de la même fondation, est décerné à M. Léon Wyczółkowski pour un cycle d'aquarelles, présentant le château du Wawel.

Le prix Adam Jakubowski, de 1400 couronnes est assigné à M. Joseph Tretiak pour son livre: „*Adam Mickiewicz dans la lumière des nouvelles sources*“.

Le prix Jonatan Warschauer de 2000 couronnes destiné à récompenser un ouvrage en langue polonaise traitant de sciences médicales est décerné à M. Casimir Rzętkowski pour son livre: „*Recherches sur l'acide d'amine dans le corps humain*“.

Le prix Constantin Simon de 900 couronnes destiné à récompenser un ouvrage en langue polonaise traitant des sciences physiques ou mathématiques est décerné à M. Antoine Gałeczki pour son travail expérimental sur les coloïdes

Enfin M. Joseph Morozewicz donne lecture de son travail: „*Les richesses naturelles en Pologne et les problèmes économiques de l'Etat polonais*“.

## Résumés

1. BIEŃKOWSKI PIOTR: *O rzeźbach klasycznych z marmuru w Krakowie, 3 tabl. i 34 fig. w tekście. (Les marbres classiques à Cracovie, 3 tableaux et 34 figures dans le texte).*

Aidé de ses anciens élèves, l'auteur a déjà reproduit dans les *Stromata in honorem Casimiri Morawski* (Cracoviae 1908) 4 marbres classiques se trouvant dans les collections de Cracovie. L'étude présente continue la même tâche et s'occupe de 42 marbres, dont 29 se trouvent au Musée Czartoryski et 13 dans d'autres collections. Presque toutes ces pièces proviennent en ligne directe d'Italie et présentent soit un travail romain, soit des copies d'oeuvres grecques, à l'exception des numéros 5, 7, 9, 15, 16 qui sont des originaux grecs.

Notre étude se compose de 3 parties: les types idéaux, les portraits, les oeuvres d'art appliqué. Parmi les premiers le nr. 1 (fig. 2) représente un torse minuscule de femme type „Spes“ de style et composition archaïque, rappelant la Minerve de Poitiers, bien que datant probablement du IV<sup>e</sup> ou du III<sup>e</sup> siècle avant J. Ch., et en tous les cas, d'une époque antérieure à la nouvelle école éclectique de l'Attique. Le torse masculin (n. 2, fig. 3) rappelle par son attitude le Pelops du fronton oriental du temple de Zeus à Olympie, pourtant les draperies indiquent qu'il provient d'une statue de quelque empereur ou haut dignitaire romain. Le petit torse d'Hygie nous présente un débris de figurine minuscule du type de l'Hygie Hope (Hellbig<sup>3</sup> Führer n. 1341), il est précieux par la disposition artistique des draperies. La statuette d'Asclepios (n. 4, fig. 5) rappelant le type de la statue de Florence (Amelung, Führer... in Florenz n. 94) était de même destinée à un lararium privé. Par contre nous avons un véritable original grec provenant du milieu du IV<sup>e</sup> s. av. J. Ch. dans la tête d'éphèbe (n. 5, tabl. 4 et fig. 6) origi-

naire de Sicyone, reproduite déjà dans l'Eranos Vindobonensis 1909, p. 302—6 et adjugée par M. Bieber (Jahrb. d. deutsch arch. Inst. XXVI, 1910) avec quelques autres têtes à Euphranor, sans preuves suffisantes à l'appui. Si l'on connaissait mieux l'original du petit torse d'homme (n. 6. fig. 7) se rapprochant de l'Apollon de Berlin (Beschreibung d. ant. Skulpturen n. 51), il serait possible de l'attribuer au même sculpteur. Une seconde tête d'éphèbe, nettement grecque (n. 7, fig. 8 et 9) est de même curieuse: elle présente une ressemblance très proche avec la tête placée dans la réplique de l'Hermes Ludovisi au Palazzo Colonna à Rome (fig. 10). La petite tête d'Hercule adolescent (n. 8, fig. 1), très rapprochée de celle de Kerz (repr. Archäol. Anzeiger XXII, 1907, p. 141, fig. 11 et 12) a été trouvée dans le proche voisinage de Rome, et reproduit en miniature probablement un original grec de l'école de Praxitèle. C'est à la même époque qu'il faut reporter: la tête d'adolescent (n. 9. fig. 11) trouvée à Olbie sur la mer Noire et frappée dans un calcaire gris très fragile. Le grand torse d'homme (n. 10, fig. 12) représentait à ce qu'il semble Hermes ou quelque dignitaire romain dans une attitude rappelant le torse d'Alexandrie (fig. 13) d'après le style de la statue de l'Hermes de Florence (Furtwängler, Meisterwerke, fig. 107). La tête de Sarapis (n. 11 fig. 14) exécutée en albâtre Numide, d'une manière assez faible à l'époque des Antonins, représente ce dieu ayant une expression grondeuse, selon le type de la statue de Bryaxis à Alexandrie. Non moins curieux est le torse féminin d'Héra (n. 12 fig. 15) dont l'original appartenait à l'entourage de la „Tyche debout“ d'Eutychie (Ame-lung, Vatikan. Kat. I Braccio Nuovo n. 86), bien qu'un peu postérieur à la semblable statuette en bronze de Florence (fig. 16). Sans valeur est le couvercle de l'urne étrusque (n. 13, fig. 17) ayant une inscription incomplète en langue étrusque, rappelant une autre urne (rep. Martha, l'Art étrusque fig. 155). Le motif et la signification du torse de jeune homme (n. 14, fig. 18) sont énigmatiques: il diffère du reste des statues du même genre (Clarac-Reinach, Répert. de la statuaire p. 569, 2; 568, 6; 366, 5) en ce qu'il devait être appuyé de son côté gauche sur quelque chose qui a du être scié plus tard. Il est difficile d'analyser le style de ce torse vu les nombreuses avaries qu'il présente, il paraît être une tardive copie romaine d'un original grec datant au plus tôt du III-e s. av. J. Ch. La gracieuse statuette d'Aphrodite Anadyomène (n. 15, tabl. V)

est une oeuvre authentique de l'école d'Alexandrie du III ou du II s. av. J. Ch. La tête de Silenopappe (n. 16, fig. 19), formait originellement partie d'une statue composée de deux blocs de marbre ainsi qu'on le voit pour les statues déliques des comiques de théâtre (rep. Bull. corr. hell: XXXI, 1907, tabl. X—XI) et présente de même un original grec de la fin du II s. av. J. Ch. La petite herme de Silène (n. 17, fig. 20) qui démontre l'influence des masques du théâtre romain n'a point de valeur artistique. Les deux hermes de Centaures (n. 18 et 19, fig. 21 et 22) sont des copies modernes des Centaures capitolien d'Aristéas et de Papias, mais leurs socles garnis de peaux d'animaux sont antiques. Le fragment d'un bas relief avec des masques de théâtre (n. 20, fig. 23) est un reste d'une de ces tablettes rectangulaires si fréquentes à Pompéi, qu'on alignait ou enclavait dans les murs des portiques (p. ex. Not. d. sc. 1907, p. 549, fig. 3—5 et 8—13). Nous voyons une faible création de l'époque des Antonins dans le bas-relief qui représente la Fortune offrant une libation (n. 21, f. 24) et qui devait être enclavé naguère dans la muraille de quelque édifice. Jolies et relativement bien conservées sont les deux hermes archaïques d'Apollon (n. 22, fig. 25) et d'Artemis (n. 23, fig. 26) qui probablement formaient à l'origine un ensemble organique datant du I siècle avant ou après J. Ch. Par contre, la tête d'Attys (n. 24, fig. 27) écoutant derrière un buisson de quel côté arrive le char de Cybèle qui le cherche, appartient aux très faibles spécimens de l'époque des Antonins. Le fragment de sarcophage où l'on voit une amazone fuyant avec terreur (n. 26, fig. 28) appartient aux bagatelles sans valeur; selon Robert (Sarkophagreliefs, t. XXXVI, fig. 87 p. 107) il faisait partie du troisième groupe romain.

Parmi les portraits, une tête de femme en calcaire gris et rose attire notre attention (n. 29, fig. 29, tabl. VI), il s'agit ici probablement d'un travail grec de Chypre datant de la fin du V siècle. Le prétendu Sénèque (n. 30, fig. 30) est curieux comme falsification excellente mais moderne de l'herme de la Collection Somzée (rep. Furtwängler, collection S.- pl. XXVI), il possède pour la Pologne un *pretium affectionis* comme souvenir de l'ancienne glyptothèque royale de Varsovie qui possédait autrefois le portrait de Bruxelles. On trouve encore le soi-disant Scipion ou prêtre d'Isis (n. 31, fig. 31) dont le style se rapproche plus des portraits de la dernière époque égyptienne que de ceux de Rome. Le portrait de

Romaine (n. 32, fig. 32) provient de l'époque du triumvir Marc-Antoine. La tête de jeune fille (n. 33, fig. 33) nous transporte à l'époque flavienne ou plus tard encore, à moins qu'elle ne soit une habile falsification. Le fragment de tête barbue (n. 34, fig. 34) est un débris de basrelief de 190 à 240 après J. Ch., donc contemporain de l'arc de Septime Sévère au Forum romain. A peu près de la même époque date le portrait de Romaine (n. 35, f. 35).

Par rapport à l'art appliqué il faut mentionner: des fragments d'un pied de table provenant d'Athènes et datant environ du temps de la naissance du Christ (n. 36, fig. 36); un petit autel tumulaire (n. 37, fig. 3) avec l'inscription C. I. L. VI. 10513 (fig. 37); une urne (n. 38, fig. 38) avec l'inscription C. I. L. VI. 16324; un morceau de charpente (n. 39, fig. 39) du temps d'Adrien présentant d'un côté des vestiges d'inscription inconnue, et de l'autre une figure de S-t Michel (fig. 40); enfin un grand sarcophage (n. 42, fig. 41—43) de Roumanie, le couvercle et le cercueil ne se rapportent pas l'un à l'autre, le premier provient pour sûr d'une colonie grecque quelconque sur la mer Noire et date au plus tôt du II s. après J. Ch.; le second provient probablement de l'intérieur du pays et date de l'époque comprise entre le IV et le VII s. après J. Ch.

2. BIRKENMAJER ALEKSANDER: *Studja nad Witelonem. Część I. (Etudes sur Witelo. I-ère Partie).*

Dans ces dernières années on a beaucoup écrit sur Witelo en Pologne, comme à l'étranger. M. Baeumker lui a même consacré une monographie bien plus étendue que ne la possèdent beaucoup d'autres scolastiques des plus éminents. Nonobstant ceci on ne peut considérer les questions concernant ce naturaliste et philosophe silésien comme épuisées; au contraire, il y a encore beaucoup à faire. L'auteur a l'intention de se dédier à ce travail dans plusieurs études spéciales.

Il commence par faire paraître deux écrits de Witelo restés inconnus jusqu'à présent. En 1911, il soupçonna l'existence du „De natura daemonum“ après la lecture des oeuvres de Nicolas Oresme (†1382) qui y fait allusion dans ses „Quaestiones Meteororum“ aussi bien que dans sa „Quaestio contra divinatores“. On est autorisé à croire qu'Oresme connaissait ce traité

démonologique par un manuscrit ayant jadis appartenu à la bibliothèque de la Sorbonne à Paris et qui en 1338 portait la cote V l. Malheureusement ce manuscrit s'égara. Nous possédons par contre un manuscrit théologique du XV s., cod. Paris. lat. 14796, qui renferme le texte abrégé de Witelo, pages 89<sup>c</sup> — 97<sup>c</sup>. Le même manuscrit contient, aux pages 81<sup>c</sup> — 86<sup>c</sup>, l'écrit anonyme portant le titre: „Solutio quaestionis, qua quaeritur, utrum secundum naturalem philosophiam sint aliquae substantiae separatae praeter motus orbium coelestium“. Plus de la moitié de cette „Solutio“ se compose d'extraits du „De natura daemonum“ de Witelo. De la sorte, le manuscrit en question nous a conservé le traité de Witelo sous deux formes, et bien que ces abrégés ne nous fournissent point le texte original, ils nous permettent pourtant de nous faire quelque idée des aperçus démonologiques de Witelo. Il veut traiter son sujet en s'appuyant uniquement sur la raison naturelle et il espère y arriver sans entrer en désaccord avec les principes de la religion chrétienne. Il distingue deux sortes de démons; les uns ne font qu'apparaître sans agir, au plus parlent-ils parfois; les autres au contraire, agissent de différentes manières et ne se montrent que rarement aux yeux des humains. Witelo appelle les premiers „apparitions“ et les reporte à des causes naturelles qui sont en nous-mêmes, et ne dépendent en rien de facteurs surnaturels; le rôle principal est joué ici par différentes perturbations du cerveau et par les illusions de nos sens. Le second groupe est tout autre: l'existence réelle de ces démons, au sens propre du mot, est affirmée par des témoignages authentiques et il ne s'agit que de comprendre leur nature. Witelo trouve pour cela des guides dans Platon et son commentateur Calcidius. Les démons se composent d'une âme et d'un corps formé d'air, ils vivent très longtemps, mais sont mortels.

Le contenu de l'opuscule est, ainsi que nous le voyons, assez futile; il ne manque pourtant pas d'intérêt et d'importance à cause des souvenirs personnels que Witelo introduit au cours de son argumentation. Grâce à ces allusions nous obtenons une source nouvelle et relativement riche pour sa biographie. L'opuscule possède aussi une certaine valeur en aidant à faire mieux connaître les opinions philosophiques du savant silésien. L'auteur reviendra à cette question dans les parties ultérieures de ses études sur Witelo.

En plus des deux opuscules cités plus haut, le cod. Paris. lat. 14796 nous en a aussi conservé un autre de nature psychologique

et éthique; il se trouve aux pages 86<sup>c</sup>—89<sup>c</sup>, le copiste l'attribue de même à Witelo et lui donne pour titre „De primaria causa poenitentiae“. Nous avons également à nous occuper ici de l'abrégé d'un texte primitif. La comparaison de cet écrit avec le „De natura daemonum“ et la „Perspective“ en démontre l'authenticité; le titre par contre ne paraît point entièrement certain. La pensée fondamentale consiste ici dans l'opposition du côté sensitif et du côté intellectuel de l'âme; cette opposition forme le point de départ essentiel pour l'éthique. L'opuscule en question semble provenir de la même époque que le „De natura daemonum“. Peut-être se trouve-t-il avoir quelques rapports avec la dignité de pénitencier du pape qu'assume Guillaume de Moerbeke vers 1268.

L'édition des deux nouveaux traités de Witelo s'appuie autant que possible sur la teneur du manuscrit de Paris, bien que le texte en soit très détérioré et ne présente, ainsi que nous l'avons dit, qu'un abrégé. Pour ces mêmes raisons une simple reconstruction, au moyen de conjectures, d'un texte lisible, aurait été grandement dangereux, il fallait veiller à ne point lier à l'aventure des mots qui auraient pu se trouver à côté l'un de l'autre tout à fait par hasard. L'éditeur procéda plus librement en faisant imprimer de même dans le travail le texte critique de la „Solutio quaestionis“ ainsi qu'une des Questions de Nicolas Oresme (Quaestiones Meteororum lib. III, qu. 19), pour laquelle il a pu se servir de huit et même de treize copies. La première des deux annexes contient une description exacte du manuscrit de Paris; la seconde fixe les rapports existant entre l'imprimé des „Quaestiones Meteororum Thimonis Judaei“ et les ouvrages de Nicolas Oresme, d'Albert de Saxe et de Jean Scotus qui portent le même titre.

- 
3. BIRKENMAJER ALEKSANDER: *Przyczynki do historii filozofji średniowiecznej. Ciąg dalszy*<sup>1)</sup>. (*Contributions à l'histoire de la philosophie au moyen-âge. Suite*).

4. Écrit apologétique de Jean de Mirecourt.

Le Cistercien Jean de Mirecourt doit sa renommée dans l'histoire de la philosophie du XIV<sup>e</sup> siècle au fait que les quarante

<sup>1)</sup> v. Bulletin International de l'Académie des sciences de Cracovie 1917. Classe de philologie p. 73.

thèses tirées de sa „Lectura Sententiarum“ ont été condamnées par l'Université de Paris. En dehors de ceci, il est très peu connu, ce qui provient de ce que jusqu'à présent on n'est arrivé à trouver qu'un seul exemplaire de cet ouvrage (cod. Paris. lat. 15882—15883). Les courts extraits publiés par d'Argentré et Denifle représentent le seul matériel textuel dont puisse disposer un historien n'habitant pas Paris. Ce seul fait suffit pour donner une valeur toute spéciale aux trois autres manuscrits (codd.: Crac. 1184, 1182, Prag. 419) dont le premier et le troisième forment ensemble un deuxième exemplaire de la „Lectura“ dans sa rédaction primitive, tandis que le second présente une rédaction abrégée en partie. Le premier des manuscrits de Cracovie est d'autant plus précieux, qu'il renferme à la fin un opuscule adressé par Jean de Mirecourt au légat du Pape, Pastor de Serrescuderio. L'auteur publie in extenso cet opuscule apologétique absolument inconnu, ce qui permet de se former quelque idée des différentes phases par lesquelles la cause de notre Cistercien a successivement passé. En second lieu la comparaison de sa „Lectura“ avec de semblables ouvrages contemporains et avec les statuts de l'Université de Paris, donne de précieux détails pour connaître les normes juridiques et coutumières observées par les bacheliers en Théologie professant les Sentences de Pierre Lombard.

5 Controverse entre Alphonse de Carthagène et Léonard Bruni d'Arezzo.

Sur la base de sources nouvelles ou oubliées, l'auteur essaye de mettre en relief les détails de la controverse engagée au XV<sup>e</sup> siècle entre les savants plus haut mentionnés à propos de la traduction médiévale de l'Éthique d'Aristote, que Voigt présente tout à fait faussement dans son ouvrage bien connu sur la Renaissance. La discussion commença par la fameuse préface placée par Léonard au commencement de sa propre traduction de cette Éthique terminée en 1418. Cette préface remplie d'invectives au sujet de la version scolastique fut attaquée en 1432 par le savant espagnol Alphonse de Carthagène. D'après la seule copie connue jusqu'à présent (cod. Crac. 3245), l'auteur publie cette longue apologie, faisant preuve d'un grand tact, qui amena en 1436 une réponse de Léonard; Alphonse y répliqua, ce qui occasionna une seconde réponse du savant humaniste italien, après laquelle la polémique fut interrompue. Chacun des antagonistes conserva son opinion, le seul résultat positif consista en ce que Léonard, qui au commencement

s'était laissé emporter par son tempérament, finit par reconnaître le tact et la bonne volonté de son adversaire, ce qui contribua à rendre son propre ton plus modéré. Dans leurs lettres ultérieures (1442—1444), Alphonse et Léonard s'expriment l'un de l'autre avec grand respect, en s'assurant de leurs bons sentiments et mutuelle amitié.

---

4. BRÜCKNER ALEKSANDFR: *Dzieje literatury rosyjskiej w zarysie („Abriß der Geschichte der russischen Literatur, Erster Band, 987—1825“).*

Es fehlte bisher in unserer Literatur eine zusammenhängende, ausführliche, unparteiische Darstellung dieses Gegenstandes. Die Gründe hiefür sind leicht zu finden. Bei dem furchtbaren Drucke, der in dem russischen Kaiserreich auf dem polnischen Leben in den abgetrennten Ländern und in Kongreßpolen lastete und jede freie Bewegung lähmte, erschien es einfach nicht rätlich, mit dem Feinde in engere geistige Berührung zu treten, ihn etwa von derjenigen Seite kennen zu lernen oder gar lieb gewinnen zu wollen, wo er am humansten erschien, und zwar durch die Literatur. Daher gab es wohl Übersetzungen einzelner, namentlich allermodernster Werke, z. B. eines Andrejew oder Gorki, es erschienen auch einzelne Skizzen, aber es fehlte jede tiefere Kenntnis des russischen Schrifttums, ja es fehlte sogar ein orientierendes Werk über diese so eigenartige, widerspruchsvolle, anziehende und mitunter auch abstoßend wirkende Literatur.

Heute, wo das völkerbedrückende, zaristische Rußland endgültig und unwiederbringlich dahin ist, können die bisherigen Gründe jener absichtlichen Zurückhaltung nicht mehr gelten, und wir können nunmehr, ohne Voreingenommenheit und ohne Nebengedanken, in beschaulicher Ruhe alle Züge des großen Toten, wie wir sie in seiner Literatur ausgeprägt finden, betrachten. In erster Reihe wären wir ja dazu berufen, als die nächsten Nachbarn und Stammesgenossen. Außerdem forderte der gegenwärtige Zeitpunkt durch seine völlige Abgeschlossenheit, d. i. Vollendung zur Behandlung des Gegenstandes heraus, da das Jahr 1914 einen Wendepunkt nicht nur in der Geschichte des Zarats, sondern auch in der Literatur bedeutet, die jetzt unter völlig neuen Bedingungen in die Welt treten wird.

Der Verfasser hat sich seit vielen Jahren mit dem Studium der alten und der neuen russischen Literatur beschäftigt; Zeugnis davon legte sein deutsches Buch über die russische Literatur ab, das bereits auch in englischer, böhmischer und russischer Übersetzung vorliegt. Mit jenem deutschen hat das hier besprochene polnische nichts gemein. Es ist nicht nur doppelt so umfangreich, sondern es behandelt besonders die Jahre 1900 — 1914, die epische Volksliteratur, die alte Literatur, mithin Parteien, welche in dem ersten entweder gar nicht behandelt oder nur flüchtig berührt wurden.

Als Ziel schwebte dem Verfasser die Erreichung der möglichsten Wahrheit vor, die Ausschaltung von allerlei Märchen, die Zurückführung aller übertriebenen Wertschätzung auf ihr richtiges Maß, gerechte Würdigung aller sympathischen Erscheinungen, die Anerkennung der großen Züge dieses machtvollen Realismus, der so ganz anders beschaffen ist als der geistlose Realismus der Abendwelt, die Hervorhebung der nationalen Grundlinien, namentlich der echten Volkstümlichkeit, jener rassigen Elemente, die durch ihren hohen Idealismus anziehend, durch die asiatische Roheit abstoßend wirken, so hingebungsvoll im Dienste des Schönen und Guten, oder zerstörend um der Zerstörung willen. Die Arbeit wurde außerordentlich erleichtert durch die Fülle von Vorarbeiten und Gesamtdarstellungen aus der Feder russischer Schriftsteller, die gewiß als die berufensten Interpreten der Geistesdenkmäler ihres Volkes betrachtet werden müssen. Indessen hat sich der Verfasser auf diese Arbeiten nicht beschränkt, sondern die Literatur in ihren Quellen selbst studiert und ist mehrfach zu wesentlich anderen Ansichten gekommen. Er hat seine Behandlung dem Thema selbst angepaßt und daraus erklärt sich mancher scheinbare Widerspruch. Größere Werke erledigt er oft mit wenigen Worten, dagegen widmet er dem Igorlied, das nur wenige Seiten umfaßt, einen ganzen Abschnitt, er verzichtet auf biographisches Detail, aber dem Entwicklungsgang Puszkins folgt er auf Schritt und Tritt, von der Wiege bis zum Grabe; er behandelt in der alten, an Denkmälern armen Zeit Schriften, die er in einer späteren Periode mit ihren reich fließenden Quellen gar nicht beachten würde; mit Vorliebe verweilt er auch bei solchen Punkten, die sich entweder unmittelbar oder mittelbar mit Polen, mit der polnischen Literatur in Beziehung bringen lassen, so z. B. zieht er eine eingehende Pa-

rallele zwischen Puszkín und Mickiewicz, zwischen der Entwicklung der russischen und der polnischen Literatur im Aufklärungszeitalter, hebt Einzelheiten hervor, die sonst übergangen werden müßten, da sie zu unbedeutend sind. Sein Werk ist für ein weites Publikum bestimmt, daher verzichtet er auf jedweden gelehrten Apparat, auf Zitate, Polemik, Beweisführung: der Verfasser suchte, ohne sie zu nennen, stets die neuesten und besten einschlägigen Darstellungen oder Publikationen zu verwerten, was freilich außerhalb Rußlands und namentlich während der langen Kriegsjahre vielfach nicht recht möglich erschien. So manches Werk war unerschaffbar, namentlich in Berlin, trotz der Reichhaltigkeit der Kgl. Bibliothek.

Da er für ein mit den Einzelheiten meist nicht vertrautes Publikum schrieb, mußte er vieles erzählen, Inhaltsangaben, Textproben mitteilen; die letzteren werden in wörtlicher Übersetzung angegeben, auch bei Proben von dichterischen Werken, da es sich darum handelte, den Originalkolorit nicht zu verwischen. Er entwickelt nicht Ideen, philosophiert nicht über den Gegenstand, noch weniger ästhetisiert er, sondern er zeichnet auf Grund der Literaturdenkmäler Land und Leute, Zeiten und deren Wandel; die Literatur ist ihm ein Spiegel der Umwelt.

Es mögen hier einige Angaben über den Inhalt des ersten Bandes folgen. Nach einem einleitenden ersten Kapitel über Umfang, Ziel und Art der Arbeit beginnt der erste Teil, der das alte Schrifttum umfaßt, mit einer kurzen Darstellung der ältesten Geschichte und der Annahme der Taufe, der bulgarischen Kirchensprache und deren Einfluß auf das Russische (2. Kapitel). Hierauf werden die Folgen der Annahme des griechischen Christentums ohne die griechische Kirchensprache für das Schrifttum (3. Kap.) geschildert. Das 4. Kap. handelt über die Einteilung und Bearbeitung dieses Schrifttums. Im 5. Kap. wird der weitere historische Hintergrund gezeichnet, mit seinem tatarischen Wandel und den Moskauer Zügen. Erst vom 6. Kap. ab, nach Erledigung aller dieser notwendigen Vorfragen, schreitet der Verfasser zur Behandlung der Literatur und ihrer Denkmäler selbst in chronologischer Folge und Entwicklung. Im 6. Kap. wird die geistige Ausrüstung des russischen „Büchermenschen“ der alten Zeit charakterisiert, wobei die Apokryphenliteratur eine bedeutsame Rolle spielt, hierauf werden die Texte des XI. und XII. Jahrhunderts aufgezählt, zumal die

„Worte“ (Predigten, Belehrungen) des Kyrill von Turow; Kap. 7 handelt über die Texte des XIII. Jhs., namentlich auch über das Höhlenpaterikum und die Pilgerschaften nach dem Heiligen Land. Hierauf folgt die Behandlung der weltlichen Literatur der Chronik, des Testamentes oder richtiger der Belehrung des Monomachos (Kap. 8), das Igorlied als das originellste Denkmal aller slawischen mittelalterlichen Literaturen und die Bittschrift des geächteten Daniel (Kap. 9). Dem XIV. bis XVI. Jhd. sind die nächstfolgenden Kapitel gewidmet: der Kampf mit dem Ketzertum und dem freieren Geiste (Kap. 10); Maxim der Grieche (Kap. 11); Legenden (Kap. 12); historische Texte, darunter besonders die Korrespondenz Iwans IV. des Gestrengen mit Kurbskij und des letzteren bissige Chronik der ersten Regierungsjahre des Wüterichs; endlich der Domostroj, die Moskauer „Ökonomie“. Ebenso viel Kapitel entfallen auf das letzte „moskauische“ Jahrhundert, das XVII.; die Darstellung desselben beginnt mit einer Schilderung der damaligen Verhältnisse auf Grund polnischer Quellen (zumal des Tagebuches von Niemojewski von 1606 ff.), mit einer Darstellung der Zeit der „Wirren“ nach der einheimischen, reichlichen, aber einseitigen Historiographie, mit einer anderen des Schismas, Raskol, der Spaltung der konfessionellen Einheitlichkeit der Nation und deren Folgen. Fremde Einflüsse melden sich endlich gebieterisch zu Worte: die Kiewer, die uns für eine Weile nach dem seit langem von uns verlassenen Kleinrußland zurückführen, wie sie sich in Moskau breit machen und in Simeon von Połock sowie in Demetrius von Rostow ihren Höhepunkt förmlich erreichen (Kap. 15), denen zwei nüchterne genaue Berichterstatter über das Moskauer Leben gegenübergestellt werden, Kotoszichin und der Panslawist oder richtiger der nur vermeintliche Slawophile, der katholische Geistliche Krizanić (Kap. 16). Mit einer Darstellung der polnischen direkten Einflüsse im Gegensatze zu den indirekten, über Kiew vermittelten, und mit einer Übersicht des innerhalb der altrussischen Periode erzielten (Kap. 17) endigt deren Betrachtung.

Ehe der Verfasser zu der Neuzeit übergeht, — denn in Rußland dauert das Mittelalter bis 1700, — flicht er in Kap. 18 — 22 eine Darstellung der weltlichen und der geistlichen Volksepik ein, bespricht die Überlieferung der Starinen (die man willkürlich Bylinen getauft hat), gibt deren Inhalt an und erörtert die Frage, was sie denn eigentlich bedeuten, ob sie etwa mythologischen Sinn

haben, wie die Schüler von Jakob Grimm annahmen, oder ob ihnen ein historischer Kern zugrunde liegt, wie heute angenommen wird. Beide Theorien werden widerlegt; die Starinen enthalten keinerlei Geschichte, sondern allerlei belletristische Motive auf ganz unbestimmtem historischem Hintergrunde; ihnen tritt die Kirche nicht nur negativ, bloß mit Verboten, sondern auch positiv mit ihren eigenen geistlichen „Stichen“ entgegen. Die Einflechtung dieses Themas gerade an dieser Stelle ist dadurch berechtigt, daß um die Wende der beiden Jahrhunderte (des XVII. und XVIII.) die Starinen ihre endgültige bäurische Form erhalten haben.

Den zweiten Teil, die Literaturgeschichte des XVIII. Jhdts und der Zeiten Alexanders I. eröffnet Kap. 23 mit einer Charakteristik des Reformwerkes und seines großen Trägers; Kap. 24 bespricht die Literatur selbst, deren Hauptvertreter zum letzten Male Geistliche sind, Jaworski und Prokopowicz, mit denen die Kirche und Geistlichkeit aus den weiteren Erörterungen endgültig ausscheidet. Daneben werden die Reisebeschreibungen der Russen selbst berücksichtigt. Kap. 25 enthält die Literaturgeschichte unter Anna, mit den fremdländischen Elementen in der Literatur überhaupt, speziell mit den deutschen; Fürst Kantemir, Tatiszczew, Trediakowski, die ersten weltlichen Schriftsteller treten nunmehr hervor; in Kap. 26 werden die Anfänge der Erzählliteratur behandelt. Kap. 27 ist der Zeit der Kaiserin Elisabeth gewidmet, dem Unterschiede zwischen Moskau und Petersburg, den Anfängen des russischen Theaters und Sumarokow, dem Schöpfer seines Repertoires, Kap. 28 befaßt sich mit dem Diktator des neuen Stils, Lomonosow. Kap. 29 bis 35 behandeln die Glanzzeit Katharina II., da die Literatur mit Riesenschritten ihrer Vervollkommnung und endlichen Nationalisierung entgegengeht; zuerst wird die Kaiserin selbst und die Wandlung ihrer Anschauungen, der Übergang zur Reaktion, die Verfolgungen eines Radiszczew und Nowikow, dann ihre eigene literarische Tätigkeit geschildert; da ihre Hauptleistung in der Komödie liegt, kommen hier die Komödienschreiber, wie von Wisin, Kapnist u. a. zur Behandlung. Schwungvolle Hoflyrik verherrlicht ihre Taten durch den Mund Derzawin's und zahlreicher anderer Odendichter. Auch werden andere Dichtungsgattungen gepflegt, das heroische, das komische Epos u. drgl. In der Prosa bilden wieder Reiseschilderungen bedeutsame Erscheinungen; dann der Roman, abgesehen von zahllosen, viel gelesenen Über-

setzungen aus dem Französischen, ist noch immer erst im Entstehen begriffen. Diese ganze Literatur steht im Zeichen der *Ver-sailler Pseudoklassik*, ist ganz von französischen Vorbildern, Ideen, Formen beherrscht; den ersten Stoß erleidet diese Richtung durch das Eindringen des *Sentimentalismus*, durch *Karamsin*.

Die neun letzten Kapitel (36—44) behandeln die *Literaturgeschichte der Zeit Alexanders I.*; die Einleitung bildet die Zeichnung des Hintergrundes und der für Rußland so bedeutsamen, verhängnisvollen Reaktion unter Alexander, der mystischen sowie der einfach obskurantischen. Hierauf folgt die Darstellung der verschiedenen Richtungen, von *Kryłow* an, dem ersten in Europa berühmt gewordenen literarischen Russen, der noch ganz im XVIII. Jhd. wurzelt, hierauf der Streit der *Szizkowisten* mit den *Karamsinisten*, der *Pseudoklassiker* mit den *Romantikern*, und deren leicht erkaufter Sieg. Der Reihe nach werden besprochen: der Historiker *Karamsin*, der *Germanophile*, und die „schöne Seele“ *Žukowski*, sein Gegenbild, der *Epikureer Batiuszkow* und die Gruppe der zahlreichen, meist ganz unbedeutenden *Lyriker* und *Gelegenheitsdichter* der Zeit, sowie ihr *Drama*, d. i. *Ozerow*, und die besser vertretene *Komödie*; ein besonderes Kapitel ist der *Komödie-Satire*, dem genialen Angriff auf *Moskau*, u. d. T. „*Verstand schafft Leiden*“ von dem russischen *Beaumarchais*, *Gribojedow*, gewidmet; drei weitere Abschnitte entfallen auf *Puszkina*, wobei der Verfasser über den chronologischen Rahmen hinausgreift und diesen Dichter in seinem ganzen Schaffen, also bis 1837, d. i. tief in die Zeit *Nikolaus I.* hinein, darstellt, ebenso die übrigen Sterne der *Puszkinschen Plejade*. Diesen Einbruch entschuldigt der Umstand, daß ein *Puszkina*, *Delwig*, *Baratynskij*, *Jazykow*, *Wenewitinow* (denn nur um diese handelt es sich) noch ganz ihrer Bildung, ihrem Wesen nach, der humaneren Zeit Alexanders, nicht dem *Kasernengeist Nikolaus I.* angehören. Dagegen sollen z. B. *Bulharyn*, *Odojewski*, *Marlinski*, *Polezajew* u. a., deren Blüte erst in die Zeit nach 1825 fällt, in dem folgenden Band berücksichtigt werden.

5. HUPKA STANISŁAW: O stanie i rozwoju gospodarstwa wiejskiego w różnych krainach geograficznych Galicji zachodniej. (*Über den Stand und die Entwicklung der kleinbäuerlichen Landwirtschaft in den verschiedenen geographischen Gebieten von Westgalizien*).

- 1) Vergleichende Studien über die Entwicklung der landwirtschaftlichen Kultur in der s. g. Hochebene von Zassów.

Der Verfasser geht von der Ansicht aus, daß es in Untersuchungen über die Entwicklung der Landwirtschaft — insbesondere derjenigen der kleinbäuerlichen Betriebe — unter Berücksichtigung der geographischen und historischen Faktoren vom methodologischen Standpunkt notwendig erscheint, vor allem die natürlichen Bedingungen, auf welchen jeder landwirtschaftliche Betrieb basiert, zu berücksichtigen.

Den natürlichen Bedingungen paßt sich grundsätzlich sowohl jeder Aufwand von menschlicher wirtschaftlicher Arbeit wie auch jeder Kapitalsaufwand an. Diese von der Natur von vornherein gegebenen Bedingungen bestimmen in hohem Grade jede Wirtschaftsorganisation, und zwar sowohl die zoo- wie auch die agro-technische Seite, ferner jede Produktivität (Ertragsfähigkeit) des landwirtschaftlichen Betriebes, mag es sich um einen großen oder einen kleinen landwirtschaftlichen Betrieb, einen selbständigen oder landwirtschaftlich zwergartigen handeln.

Diese Tatsache tritt uns besonders klar entgegen, wenn wir die Organisation des landwirtschaftlichen Betriebes, seine agro und zootęchnische Seite und seine Produktivität bei unseren bäuerlichen Gebirgsbewohnern, Hügelländlern und Flachlandsbewohnern vergleichen. Auf diese Weise gelangen wir zu klarer Einsicht, welche hohe Bedeutung die verschiedenartigen Formen der Landwirtschaft, wie sie uns in den geographisch so verschiedenartigen Terrainen entgegentreten, für die gesamte Privatwirtschaft des einzelnen Siedlers, für die Entwicklung der gesamten Volkswirtschaft des gegebenen Landes, Staates, oder Staatenbundes besitzen. In gleicher Weise wird es uns möglich, auch die prägnanten Unterschiede in der Entwicklung der Agrarverfassung einzelner Dörfer in geographischer Hinsicht und die gegenseitige Abhängigkeit zwischen Landwirtschaft und der Agrarverfassung der einzelnen Naturgebiete zu erkennen.

Die weitgehende Berücksichtigung der natürlichen Bedingungen des Landbaues, welche in der s. g. geographischen Lage des bebauten Bodens nach außen hervortreten, hat den Verfasser zur Erkenntnis einer ganzen Reihe von kleinen geographischen, d. h. natürlichen Gebieten (*petites unités géographiques*) geführt, wo auf einer gewissen, in der Regel geringen Fläche die natürlichen Bedingungen für die Entwicklung der landwirtschaftlichen Betriebe für ihre landwirtschaftliche Kultur identisch oder sehr ähnlich sind.

Der Begriff (die Bezeichnung) eines geographischen Gebietes ist im engeren Sinn als der allgemein übliche Begriff eines physiographischen Gebietes zu verstehen.

Der Begriff eines gleichgearteten natürlichen Gebietes, welches zugleich eine geographische Einheit bildet, wird bestimmt durch eine ganze Reihe von ausschlaggebenden Faktoren, dem klimatischen, isohyptischen, topographisch-morphologischen, pädologisch-petrographischen und hydrographisch-hydrologischen.

Durch das Zusammenwirken aller dieser natürlichen Faktoren werden also die natürlichen Bedingungen des Landbaues, der Entwicklung der landwirtschaftlichen Kultur, die Dauer und der Verlauf der Vegetationsperiode, mithin der engere oder weitere landwirtschaftliche Charakter eines gegebenen geographischen Gebietes bestimmt.

Innerhalb des geographischen Rahmens und der Aufeinanderfolge der oben genannten Faktoren — deren völlige Beherrschung und willkürliche Änderung nicht im Machtbereiche des Menschen liegt — vollzieht sich ausschließlich der Zyklus der landwirtschaftlichen Betätigung des einzelnen Dorfsiedlers, sowie überhaupt der gesamten Pflanzenproduktion. Alle Errungenschaften auf dem Gebiete der rationellen Landwirtschaft können schwerlich durchgreifende Änderungen in der Umgruppierung der natürlichen Faktoren herbeiführen, wenn wir diese als Ganzes betrachten.

Deswegen richtet sich immer mehr die Aufmerksamkeit der Forscher auf möglichst gründliche Erforschung der physiographischen und geographischen Beschaffenheit des Landes, welche in Westgalizien auf relativ geringer Fläche eine viel größere Differenzierung als in anderen polnischen Ländern aufweist. Dieses nähere Eingehen auf die natürliche Beschaffenheit des Landes ist

von großem Interesse sowohl von rein wissenschaftlichem wie auch praktischem Standpunkt, sie ist von großer Tragweite sowohl für die Lösung theoretischer Probleme, wie für praktische Betätigung, wo es sich um Hebung der landwirtschaftlichen Produktivität des Landes handelt.

Die Gruppierung der einzelnen westgalizischen Landesteile und Landschaften in natürliche, geschlossene Gebiete — nach oben erwähnten Gesichtspunkten — hat der Verfasser nur mehr angedeutet. Als die kleinste geographische Einheit (natürliches Gebiet) gilt eine Anzahl von Dörfern, d. h. Dorfgemeinden einschließlich der Gutsgebiete, welche infolge naheverwandter oder sogar identischer Bedingungen der natürlichen Lage, natürliche Zusammenhänge, d. h. zusammenhängende Gebiete bilden.

Die Einteilung des Landes in politische Bezirke, wobei in der Regel geographisch verschiedenartig gegliederte Gebiete zusammengeschlossen werden, konnte dabei nur soweit Berücksichtigung finden, als es möglich erschien, innerhalb der einzelnen politischen Kreise eine Anzahl von kleinen, aber innerlich festgeschlossenen Gebieten, gewöhnlich aus mehreren Dörfern bestehenden wirtschaftlichen Einheiten zu unterscheiden. Sonst hat der Verfasser überall der politischen Landeseinteilung die geographische Landeseinteilung gegenübergestellt.

Eine weitere Gliederung der bereits erkannten kleinen natürlichen Gebiete Westgaliziens in noch engere Gruppen von geographisch einheitlichen Landschaften erschien nicht angezeigt; dasselbe ist zu sagen von der Gliederung in weitere Gruppenverbände der natürlichen Gebiete.

Auf Grund der geographischen Verwandtschaft und der natürlichen Zugehörigkeit vom geographischen Standpunkt lassen sich in Westgalizien folgende Landschaftsgruppen bilden: Gebiet von ausgeprägtem Gebirgscharakter (Beskiden, Podhale und Tatra), typisches subkarpatisches Hügelland (das s. g. Podkarpacie, die Vorkarpaten) und Gebiete von entschiedenem Flachlandcharakter (das s. g. kleinpolnische Tiefland, mit seinen zwei Hauptformen dem sog. Pogórze, d. h. Hochebene, und den „łęgi“, d. h. Bruchland, mit seinem Lehm- und Sandboden. Eine eigenartige Stellung haben in der gesamten Klassifikation der natürlichen Gebiete diejenigen Landschaften, die gut ausgeprägten Flußkesseltalcharakter, sowie Flußtalcharakter aufweisen. Die ersteren finden wir an mehreren

Stellen zwischen Bergland und Hügelland, die letzteren dagegen hauptsächlich im Unterlaufe der karpatischen Weichselzuflüsse und in der Weichselniederung. Dagegen bleiben die Hochgebirgs- oder Niederungsmoorlandschaften, die in Westgalizien im allgemeinen sehr knapp entwickelt sind, bei der obengenannten Klassifikation von natürlichen Gebieten und Gebietsgruppenverbänden unberücksichtigt.

Dem verfügbaren Material, dem Arbeitsobjekte und Arbeitsziele hat der Verfasser seine Forschungsmethode angepaßt. Ausnahmslos wurden die Publikationen des Wiener Landwirtschaftsministeriums und seiner Organe ausgeschlossen, da sie zu wenig genau sind und den natürlichen geographischen Beziehungen und Zusammenhängen zu wenig Rechnung tragen.

Der Verfasser sah sich mithin gezwungen, sich auf das von ihm selbst an Ort und Stelle gesammelte Material zu beschränken und zog, wo dieses nicht ausreichte, die Aussagen der Ackerbautreibenden selbst, hauptsächlich die der kleinbäuerlichen Bevölkerung, heran. Diese sehr zutreffenden Aussagen der Bauern wurden in jedem einzelnen Falle auf ihre Richtigkeit hin mehrfach geprüft, ehe sie wissenschaftlich verwertet wurden.

Wo es rätlich erschien, wurden bei der Untersuchung der bäuerlichen Bodenzersplitterung gelegentlich auch Zusammenstellungen benutzt, die der Verfasser aus den Publikationen der statistischen Zentralkommission und den Ausweisen der Evidenzkatasterämter gewonnen hat. Neben diesem Mittelwege der Forschung über die Bodenzersplitterung hat man aber auch unmittelbare, weit mehr eingehende Wege benutzt und die Ergebnisse womöglich statistisch festgestellt. Als eines der ersten erforschten kleinen natürlichen Gebiete hat der Verfasser näher die s. g. Zassower Höhe (Zassowerhochland) bearbeitet. Dieses Hochland von Zassow umfaßt den nördlichen Teil des politischen Bezirkes Pilzno und den nordwestlichen des politischen Bezirkes Ropezyce. Die Landschaft, welche ein kleines, selbständiges in sich geschlossenes, natürliches, einheitliches Gebiet bildet, umfaßt zehn Dörfer, welche entweder ganz oder zum größten Teil auf einer über die benachbarte Gegend emporgehobenen diluvialen Lehmplatte liegen. Es ist von drei Seiten von diluvialen Sandböden und von einer Seite von dem viel tiefer gelegenen Gebiet des Wisłoka-Unterlaufs begrenzt, erhebt sich nur wenig über 200 Meter Seehöhe und gehört geographisch zu dem „buckligen“ Lande von Tarnów (Pogórze

Tarnowskie), welches noch einen Teil der kleinpolnischen Tiefebene bildet.

Infolge dieser und anderer geographischen Züge bildet die Zassowsche Landschaft eine kleine geographische Einheit von besonderem anthropogeographischem Antlitz, so daß die agrikole Besiedelung des Bodens und die Entwicklung der Bodenkultur sich anders gestaltet hat als in anderen benachbarten natürlichen Gebieten Westgaliziens.

Spezielle Betrachtungen der pädologischen und geologischen Zustände — die klimatische wegen Mangel an Material zum Teil ausgenommen — bilden den Inhalt des ersten Teiles der Arbeit, und es werden darin eingehend die Dorfsiedelungsverhältnisse, der Ausbau des Dorfes und die Art und Weise der Bewirtschaftung in den Hochlandsdörfern in den Jahrzehnten 1890 — 1910 überhaupt besprochen, ohne indessen auf die Verhältnisse der konkreten kleinbäuerlichen Betriebe einzugehen.

Im zweiten Teil der Arbeit bespricht der Verfasser eingehend die rezenten Verhältnisse der Bodenbestellungstechnik, ihre Entwicklung in historischer sowie in geographischer Hinsicht und vergleicht die Unterschiede, die er an einer konkreten Anzahl kleinbäuerlicher Betriebe vergleichend untersucht hat. Besonderes Augenmerk wurde auf den Anbau von Winterkorn gelenkt, der wichtigsten, ja bei der jüngsten Generation sogar einzigen Brotfrucht der Zassower ackerbautreibenden Bevölkerung.

Bei der Untersuchung des Systems der Fruchtfolge, der Bodendüngung und der mechanischen Bodenbestellung bemerkte der Verfasser vielfach die bei unseren Kleinbauern sich kundgebende Neigung, ihre Felder eher zu überdüngen, und zwar durchaus nicht in einseitiger Weise, als sie auszusaugen. Dabei wurde festgestellt, daß sowohl in der Zassowschen Landschaft wie auch meistens im übrigen Hügellande nicht das System der Bodendüngung, sondern vielmehr das der Bodenbestellung gewisse Mängel aufweist, u. zw. in den meisten Fällen in kleinbäuerlichen Wirtschaften; diese Mängel in der Bodenbestellung bestimmen hauptsächlich die Höhe der Erträge.

Eingehend beschäftigt sich der Verfasser mit den mechanischen Bodenbauverhältnissen mit Rücksicht auf die innigste Abhängigkeit desselben von der Beschaffenheit und den Bedingungen der natürlichen Lage des zu bebauenden Grundstückes. Im Mittelpunkt

des Interesses steht aber die Frage nach der Art und Weise der Entstehung sowie der Größe der bei unseren Kleinbauern üblichen Bodenbestellungseinheit.

Eine ganze Reihe von direkten Messungen über die Bodenbestellungseinheit weist den Grad der Zersplitterung der technischen Bodenanbaueinheiten nach. Diese ist bei weitem größer als die katastral-rechtliche, d. h. hypothekarisch-parzellmäßige Bodenzersplitterung bei unseren Bauern nicht nur im Zassowschen Gebiet, sondern in ganz Westgalizien.

Die Einteilung und die innere Anordnung des Bodens in die Bodenbestellungseinheiten bildet bei unseren Kleinbauern die praktische Grundlage bei Erbschaftsteilungen, beim Kauf- und Austauschverfahren, sowie bei der Durchführung des agrikulturnmäßigen Landanbaues.

Die Größe der Bodenbestellungseinheiten auf dem Zassower Plateau schwankt sogar bei den meisten wohlhabenden Großbauern innerhalb der Grenzen von  $\frac{1}{4}$  bis  $\frac{1}{2}$  Joch, ist also sehr gering, was aber keineswegs ein größeres Hemmnis für die Förderung und Intensivierung einer gesunden landwirtschaftlichen Kultur, sowie die Hebung der Ertragsfähigkeit des Bodens bildet. Die Bedeutung des mechanischen Bodenbestellungssystems für die Entwicklung der Aufeinanderfolge des Dorfbodens, hauptsächlich der Äcker, wurde speziell in dieser Arbeit erörtert.

Eingehend untersuchte der Verfasser die Aussaatverhältnisse der verschiedenen Arten von Winterkorn im Zassowschen Gebiet und kommt zu dem Ergebnis, daß, je jünger und schlechter der Anbau der gegebenen Kulturpflanze ist, man mit desto größeren Aussaatmengen für die gleiche Flächeneinheit rechnen muß.

Somit sind die Zustände der Bodenbautechnik von ausschlaggebender Bedeutung für die Entwicklung der gesamten Ackerbaukultur, wodurch viel Licht auf die Steigerung der Bodenerträge geworfen wird.

Mit den Problemen der Bodenproduktivität in den kleinbäuerlichen Betrieben im Zassowschen und in den übrigen geographischen Gebieten von Westgalizien beschäftigt sich der Verfasser im dritten Teile seiner Arbeit, wo er eingehend die Bodenertragsteigerung unserer kleinbäuerlichen Betriebe auf der Zassower Höhe in retrospektiver Weise an der Hand eines konkreten Beispiels bespricht.

Es folgen nun Zusammenstellungen über die Art und den Grad der Produktivität des landwirtschaftlichen Betriebes sowohl im ganzen, wie auch mit besonderer Berücksichtigung des Ackerbaues und der Tierzucht in der Anfangs- und der Endperiode des Zeitraumes von 35 Jahren (vor dem Ausbruche des großen Krieges), wobei in eingehender Weise die Wandlungen in der Wirtschaftsorganisation unserer kleinbäuerlichen Betriebe im Laufe dieser Zeit geschildert werden.

Der Verfasser vergleicht hier ebenfalls die Verhältnisse des Fortschrittes der landwirtschaftlichen Produktivität der Zassower Höhe mit dem Fortschritte der agrikolen Produktion in demselben Zeitabschnitte in Preußisch-Polen, selbstverständlich soweit dieses Verfahren zulässig erscheint. Ferner werden der Grad, die Art und der Stand der allgemeinen und speziell der agrikulturellen Produktivität der kleinbäuerlichen Betriebe im Zassowschen und in den ebenfalls kleinbäuerlichen Betrieben unserer Gebirgsbewohner in Podhale, sowie in dem ausgeprägt kleinbäuerlichen Dorfe Maszkienice (Bezirk Brzesko), welche bekanntlich einem anderen natürlichen Gebiete im Kreise Brzesko angehört, sowie endlich die auch noch die pro Hektar berechneten Körnererträge der einzelnen natürlichen Gebiete mit denen von ganz Westgalizien verglichen.

Die Ergebnisse der ersteren Vergleichen zeigen uns klar, daß der Fortschritt in den kleinbäuerlichen Betrieben im Zassowschen innerhalb des oben angegebenen Zeitraumes keineswegs geringer ist als etwa im Posener Gebiet in dem gleichen Zeitabschnitte und daß trotz des noch niedrigen Niveaus der landwirtschaftlichen Produktion im Zassowschen die Entwicklungsverhältnisse der hiesigen Bodenproduktivität durchaus nicht hoffnungslos erscheinen, sondern vielmehr zu den besten Hoffnungen für die nächste Zukunft berechtigen.

Auf Grund mühsamer Berechnungen bezeichnet der Verfasser diesen Fortschritt unserer kleinen und mittleren bäuerlichen Betriebe in Zassowschen als einen dreifachen in den beiden Zweigen der landwirtschaftlichen kleinbäuerlichen Unternehmungen bei entsprechenden gleichzeitigen Änderungen in der Wirtschaftsorganisation.

Der Verfasser vertritt den Standpunkt, daß eine Bestimmung der Größe der landwirtschaftlichen Betriebseinheit, die dem landwirtschaftlich selbständigen bäuerlichen Existenzminimum gleichkommt, erst durch gründliche Studien über die Produktion der

landwirtschaftlichen Betriebe unserer Bauern, ferner durch exakte ziffermäßige Feststellungen der materiellen Bedürfnisse derselben Bauern ermöglicht werde. Der Verfasser ist sich dessen bewußt, daß dieses Minimum sich in den verschiedenen natürlichen Gebieten unseres Landes verschiedenartig gestaltet; wenn wir nur die gleichen materiellen Bedürfnisse einer Bauernfamilie und den landwirtschaftliche Produktivitätsstand in den verschiedenen natürlichen Gebieten Westgaliziens vergleichen, wird uns klar, wie sehr das verschiedenartig geformte natürliche Terrain die Unterschiede in der landwirtschaftlichen Produktivität beeinflusst.

Zur Veranschaulichung der Ergebnisse des Studiums über die Entwicklung der agrarischen Kultur, sowie der rechnerisch ziffermäßigen Bestimmung des Fortschrittes der Produktivität des bäuerlichen Betriebes in dem vorkarpatischen Hügellande dient der erste Anhang dieser Arbeit. In dem natürlichen Gebiete des vorkarpatischen Hügellandes von Ropczyce bemerkt man in ähnlicher Weise wie im Zassowschen Gebiet eine namhafte Steigerung der landwirtschaftlichen Produktivität innerhalb der kleinbäuerlichen Betriebe im Laufe der letzten drei Dezennien.

Diese sehr große Steigerung der Bodenproduktivität im Gebiete des Hügellandes innerhalb der ganz kleinen bäuerlichen Betriebe von zwei bis vier Morgen Umfang bringt der Verfasser im Zusammenhang mit der sehr intensiv betriebenen Viehzucht. In ganz kleinen Bauernwirtschaften (etwa 3 Morgen) hält man ständig zwei Stück Großvieh (Kühe) ein bis zwei Stück (2 — 6 Monate alte) Ferkel, 15 Hühner und 3—5 Kaninchen. Dieser Viehbestand wird ermöglicht durch Hinzukauf von Heu und Klee sowie durch Verfütterung von eigenen Kartoffeln in größerer Menge und die Tiere werden in der Winterszeit ganz ausreichend ernährt; der Bauer gewinnt kräftigen Dünger in erheblicher Menge und kann von seinem Boden reiche Ernteerträge erwarten. Somit erweisen sich die Klagen über die Düngerarmut, den Mangel an Zuginventar und die „enorme“ Bodenzersplitterung, welche Faktoren eine rationelle Wirtschaft in zwergartigen Bauernbetrieben unmöglich machen sollen, hier im Hügellande als völlig grundlos.

In dem zweiten Anhang wird speziell in landwirtschaftlicher Hinsicht das subtatrine Podhale behandelt, es werden hier ferner die geographischen Bedingungen für rationellen Landbau und für Viehzucht erwogen und nicht nur die gegenwärtigen Boden- und

Wirtschaftserträge des kleinbäuerlichen Betriebes unserer Góralen festgestellt, sondern auch die Entwicklungslinie in der Steigerung der Boden- und Wirtschaftproduktivität im Laufe der letzten 3—4 Dezennien gezeigt.

Auch hier hat es sich herausgestellt, daß in dem natürlichen Gebiete von Podhale die Bodenerträge und der Gewinn, den die Viehzucht abwirft, sich in den bäuerlichen Betrieben in den letzten Dezennien infolge der Einführung der Düngung mit Thomasmehl und der größeren Ausdehnung der Kleefelder beinahe verdoppelt.

Besondere tabellarische Zusammenstellungen illustrieren mittelbar den Grad der Bodenzersplitterung einerseits in dem subtatrinen Gebirgsländchen Podhale, sowie der anderen natürlichen Gebiete, die sich innerhalb des Gerichtsbezirkes von Nowy Targ gruppieren — und andererseits den Grad der Bodenzersplitterung in den hügeländischen natürlichen Gebieten von Ropezyce. Eine nähere Vergleichung der Zustände beider geographischen Gebiete belehrt uns, daß die s. g. Bodenzersplitterung der Bauernstellen in Podhale viel weiter fortgeschritten ist als im Hügellande von Ropezyce, trotzdem das erstere Gebiet viel dünner mit ackerbaureibender Bevölkerung besiedelt ist als das letztere. Auf Grund eingehender Erwägungen wird klar festgestellt, inwieweit die geographische Lage der Ackergrundstücke in den beiden eben erwähnten Gebieten bei dieser Bodenzersplitterung eine Rolle spielt.

Es sei noch bemerkt, daß eine ziffermäßige vergleichende Zusammenstellung der Bodenertragsfähigkeit im Hügellande von Ropezyce ein kleinbäuerlicher Betrieb von 9 Morgen (etwa 5 Ha) Umfang bei gleicher Basis für die Entwicklung der Viehzucht dem Landmanne eine drei bis viermal günstigere Existenzmöglichkeit für seine Familie bietet, als in den bergländischen natürlichen Gebiete von Podhale in einem ebenfalls 9 Morgen starken bäuerlichen Betriebe.

## 2) Studien über die Entwicklung der Agrikultur des vorkarpatischen Hügellandes.

Das vorkarpatische Hügelland von Westgalizien (bis zum San), als Komplex von kleinen eigenartigen landwirtschaftlichen Gebieten betrachtet, bildet im Vergleiche zum kleinpolnischen Flach-



lande einerseits und zum Berglande der Beskiden und der Tatra andererseits, ein gut ausgeprägtes Ganze, insbesondere wenn wir die natürlichen Bedingungen für die Entwicklung der Landwirtschaft ins Auge fassen.

Die unmittelbare Nachbarschaft des vorkarpatischen Hügellandes mit den Beskiden- und Tatramassiven ist für die natürlichen Grundlagen der Entwicklung der Landwirtschaft von ebenso großer Bedeutung (Beeinflussung) wie die geographische Breiten- und Längenlage, wie schließlich die direkte und indirekte Entfernung von den nächsten Binnenmeeren resp. vom Weltmeere.

Das vorbeskidische Hügelland in Westgalizien im engeren Sinne (zwischen beiden Biała-Flüssen) erstreckt sich in einem schmalen Gürtel; dem gegenüber weist das vorkarpatische Hügelland in Mittelgalizien, welches sich in südlicher Richtung an die mittleren oder die niederen Beskiden anlehnt und zwischen der in den Dunajec und der in den San mündenden Biała erstreckt resp. mit Einschluß des linken Sanufers und des Wiarflußgebietes, zwei gut ausgebreitete Zonen: Die sogenannte zentrale vorkarpatische Hügellandzone, die mächtig entwickelt und in tiefgefurchte Landschollen gegliedert erscheint, erstreckt sich nördlich, und die direkte subbeskidische Hügellandzone, die nicht so mächtig entwickelt ist, hat ein Profil aufzuweisen, welches eher an die benachbarte Kesseltallandschaft von Jasło-Sanok und überhaupt an Flachlandschaft als striktes Hügelland erinnert.

Das vorkarpatische Hügelland, welches zum Karpatengebirge gerechnet wird und im großen und ganzen den gleichen felsenartigen geologischen Aufbau wie die Beskiden aufweist, scheidet sich von dem Beskidenmassiv nicht nur durch Höheunterschiede, Modulation der Kämme und Gipfel und die Mächtigkeit des erdigen verwitterten Mutterbodens, resp. des Schwemmlandes, sondern vielmehr durch das geologische Alter und in weiterer Folge durch den geomorphologischen Charakter der beiden Gebilde.

Das vorkarpatische Hügelland von Ropczyce und Pilzno, mit welchem wir uns in der hier besprochenen Arbeit näher beschäftigen, bildet den nördlichen Teil der zwischen der Wisłoka und dem Wisłok gelegenen zentralen Zone des oben genannten Vorlandes.

In diesem Teile des eben erwähnten Vorlandes sind 6 Typen von kleinen natürlichen Gebieten zu unterscheiden. Die gleichen

Typen findet man auch im übrigen west- und mittelgalizischen vorkarpatischen Hügellande und sie besitzen eine gewisse Bedeutung für die Entwicklung der landwirtschaftlichen Kultur.

Es sind dies die Typen der kleinen landwirtschaftlich geographischen Gebiete: 1) Taldorfgebiete, 2) flachlandähnliche Dorfgebiete, 3) Kombinationen von 1) und 2), 4) in Gebirgsbachtälern gelegene Dorfgebiete, 5) auf Bergrücken gelegene Dorfgebiete, wo sich auf Kammrücken Ackerfelder erstrecken, 6) ebensolche Dorfgebiete, jedoch mit Kammrücken, die mit Hochwald bedeckt sind.

Der erstgenannte Typus findet sich in Tälern der Wisłoka und des Wisłoks, aber diese sind meistens zu eng, um der ganzen Dorfsiedelung mit allen Dorffluren genügend Raum zu bieten.

Als zweiter Typus sind diejenigen Hügellandsdörfer zu bezeichnen, die am Rande des kleinpolnischen Tieflandes liegen und zugleich eine sehr ähnliche Struktur und Bodenmorphologie wie die Tieflandsdörfer mit Lehmböden zeigen. Es sind dies einige Dörfer zwischen Ropczyce und Rzeszów.

Die dritte Kombination von Tallage und sanfter Randlage des Hügellandes von Flachland tritt am ausgeprägtesten im Dorfe Dulcówka bei Pilzno zutage.

Der meist verbreitete Typus der natürlichen kleinen Gebiete im Hügellande ist derjenige der Gebirgsbachtäler (Brzeziny, Niedźwiada, Zagorzyce etc.). Es sind dies an einem Bache gelegene Dorfgemeinden, welche schon auf engem Raume des Dorfgeländes eine große Verschiedenheit der natürlichen Lage der Ackergrundstücke aufzuweisen haben.

Den fünften Typus bilden diejenigen meist kleinen Dörfer, die völlig auf Bergrücken und Berghängen liegen, die Bachtalsole nicht erreichen und sich hauptsächlich auf die Quellgebiete der Dorfwildbäche beschränken, wo also die Kammlinien in fruchtbare Ackerböden umgewandelt sind.

Den letzten Typus bilden auch meistens kleine Hügellandsdörfer von gleicher Beschaffenheit, in welchen aber die Bergkämme wegen ihrer großen Steilheit und die oberen Berghänge wegen ihrer Bodenbeschaffenheit mit Hochwald bestanden sind, wo also das Ackerland sich auf niedrigeres Gelände geflüchtet hat.

Alle diese hier besprochenen kleinen natürlichen Gebiete des Hügellandes stellen der Entwicklung der Landwirtschaft eigenartige Bedingungen; mit einem gewissen Vorbehalt darf man behaupten,

daß je höher man in der eben arfgezählten Reihe der Dorfgebietstypen steigt, sich auch desto schwieriger die landwirtschaftliche Bodenertragfähigkeit gestaltet.

Obwohl diese Gliederung des zwischen der Wisłoka und dem Wisłok gelegenen Zentralhügellande gewiß sehr zweckmäßig erscheint, so kommt ihr dennoch bei der Untersuchung der natürlichen Bedingungen, welche dem Landbau gestellt werden, lange nicht die gleiche einschneidende Bedeutung zu wie der Einteilung des kleinpolnischen Flachlandes in eine gewisse Reihe von kleinen natürlichen landwirtschaftlichgeographischen Gebieten, wo die örtlichen Unterschiede schon in geringerer Entfernung sich viel stärker kundgeben.

Der Landbau ist hier im Gebiete des subkarpatischen Hügellandes in zirka 80 Prozent Gehängeanbau, und zwar kommt hier der mittlere Teil der Hügelgehänge, der am meisten entwickelt ist, hauptsächlich in Betracht. Diese Ausbreitung des Gehängeanbaues überragt in seiner Bedeutung für die Landwirtschaft die Bedeutung anderer natürlicher Bedingungen wie die Bodeninklination gegen Sonne und Wind, die Mächtigkeit des anbaufähigen Erdreiches, den physischen Charakter der Ackerkrume und noch andere — ja es werden die aufgezählten Bedingungen von dem Gehängefaktor sogar einigermassen bestimmt.

Mit dem Gehängeanbau geht Hand in Hand die Form und Art der Bodenbestellungseinheit; im Hügel- und im Berglande werden die Furchen schräg gezogen, dagegen werden sie im Flachlande in der Längsrichtung geführt.

Im engen Zusammenhange mit der für dieses Hügelland charakteristischen Bodenbestellungseinheit und dem Gehängeanbau steht die Breite der kleinbäuerlichen Grundstücke und der breitgürtelige Bodenstreifenverlauf der Ackerfluren, der für Gebirgs- und Hügelländer so charakteristisch erscheint gegenüber dem enggürteligen Bodenstreifenverlaufe im lehmigen Flachlande von Zassow und dem südlichen Teil des kleinpolnischen Flachlandes von Ropczyce und Dębica.

Was die Bodenzersplitterung anbetrifft, so ist diese innerhalb der Kleinbauernhöfe viel geringer im Hügellande als in Zassower Höhenland, oder in den lehmig flachländischen Dortkomplexen zwischen Ropczyce und Dębica, trotzdem hier im Hügellande die agrikole Dorfbevölkerung viel dichter wohnt als dort,

was seine Erklärung zum großen Teil in den physisch- und kultur-geographischen Momenten findet.

An der Hand der statistischen Anbautabellen untersucht der Verfasser die morphologischen Kennzeichen der Beetkultur (Beetbestellung), und es stellt sich dabei heraus, daß die Hügellandbauern viel größere Fortschritte gemacht haben als die Flachlandbauern, indem sie von engbeetiger zu breitbeetiger und schließlich zur Flachbodenbestellung übergegangen sind.

Auf diese Weise wird die Untersuchung über das Düngungsverfahren und die Fruchtfolgepraxis der Hügellandbauern eingeleitet, und man gelangt zu dem Schluß, daß die frühere Einteilung der Dorffluren in relativ gut gedüngte, innerhalb des Dorfgebietes liegende und sterile, außerhalb der Hauptdorfsiedelungen gelegene Fluren heute nicht mehr durchführbar ist.

Spezielle Aufmerksamkeit widmet der Verfasser den Aussaatverhältnissen, was aus der Zusammenstellung der Aussaattabellen hervorgeht; eine Vergleichung dieser Tabellen zeigt uns klar, daß je kleiner die Aussaatfläche unserer Bauern bei sonst gleich bleibenden Bedingungen ist, die Felder auch desto stärker besät werden; man bestimmt hierfür für Grundstücke unter 1000 m<sup>2</sup> Flächeninhalt die gewiß enorm erscheinende Menge von 150 kg und mehr Aussaatkorn für einen Morgen (5750 m<sup>2</sup>), während unser Hügellandbauer sich durchschnittlich auf 25 kg Winterkorn beschränkt.

Eine besondere Abhandlung im Rahmen der Arbeit widmet der Verfasser der Gliederung des kleinpolnischen Tieflandes in einer Reihe von kleinen natürlichen landwirtschaftlich-geographischen Gebieten, von denen vor allem drei Arten hervorzuheben sind: die Tieflandsdepressionsdörfer im Süden des politischen Bezirkes Tarnobrzeg und Nisko, die Tieflandsplateaudörfer von Kolbuszowa und die lehmigtonigen Alluvialniederungen der Unterläufe größerer karpatischer Flüsse, der Wisłoka, des San, des Dunajec, der Raba und die lehmig alluvialen Ränder der direkten Weichselstromniederung.

Am eingehendsten bespricht der Verfasser die Produktionsverhältnisse der 6 Morgen starken bäuerlichen Betriebe in den Tieflandsplateaudörfern von Kolbuszowa wo auf drei verschiedenen natürlichen Bodenterrainen zahlreiche kleine landwirtschaftliche Betriebe zur wirtschaftlich selbständigen Entwicklung gelangt

sind, nämlich wo sie auf leichten, aber nicht flugartigen Sandböden, auf feuchteren und stärkeren Sandbänken und schließlich zum Teil wenigstens auf lehmigen diluvialen Böden liegen. Indem der Verfasser eingehend die Entwicklung der Produktions- und Produktivitätsverhältnisse der hier wohnenden Bauern bespricht, berücksichtigt er auch nebenher die Wirtschaftsorganisation der Bauernhöfe dieser kleinen Wirte.

Ebenso stellt der Verfasser tabellarisch ziffermäßige Übersichten über den Ertrag der landwirtschaftlichen Kleinbetriebe im Tiefland zusammen, wo die Ertragsfähigkeit des Bodens bis heute so gering ist, wie sie es früher war. In gleicher Weise werden auch die Flußniederungsdörfer untersucht, welche die höchst entwickelten Ertragsverhältnisse nicht nur im Bereiche des kleinpolnischen Tieflandes, sondern in ganz West und Mittelgalizien aufzuweisen haben.

Die Untersuchung über die Produktionsverhältnisse und Produktivität der einzelnen natürlichen Gebiete innerhalb des kleinpolnischen Tieflandes zeigt ein vier- bis fünfmaliges Schwanken in der Höhe der Produktion der einzelnen Bauernhöfe im allgemeinen; solche Unterschiede in der Produktion treten in den einzelnen Zweigen der Landwirtschaft noch viel stärker zutage.

Schließlich befaßt sich der Autor mit der Klassifikation der natürlichen Gebiete und bietet eine natürliche Gruppierung derselben in größere Gruppenverbände, welche sich auf ganz Mittel- und Westgalizien erstreckt und hauptsächlich die natürlichen Bedingungen der Entwicklung der Landwirtschaft und die damit Hand in Hand gehenden Unterschiede in der Skala der gesamten Boden- und Wirtschaftsertragsfähigkeit ins Auge faßt.

---

6. KOLANKOWSKI LUDWIK: *Dzieje chanatu krymskiego w XV i XVI w. (Geschichte des Khanats der Girei-Dynastie) in der Krim im XV. und XVI. Jh.*

Die Geschichte des „Krimischen Zartums im XV. u. XVI. Jh. umfaßt die Geschichte der Krim vom Beginn des XV. Jhs. (Guill de Lanoy erwähnt „l'empereur de Solhat“, d. h. Krim vor 1421) bis zum Tode Dewlet-Gireis im J. 1577; d. h. desjenigen Khans, der als letzter noch eine großtatarische Politik trieb, die Ober-

herrschaft über sämtliche Horden anstrebte, Kasan, Astrachan und Nogai Moskau gegenüber verteidigte und der selbst noch (1571) in Moskau war.

Die Geschichte dieses Zeitraumes umfaßt zwei Phasen verschiedener politischen Bestrebungen. Wenn auch den Tatarenhorden eine geschichtliche Staatsidee fremd zu sein schien, so sehen wir dennoch in der Geschichte des Krimer Khanats im XV. und XVI. Jh. eine Folge von Bestrebungen der Krimer Dynastie, welche anfangs (bis 1500, genauer bis 1502/3) dahin gingen, mit den Herrschern der goldenen Horde in erfolgreicher Weise in Wettbewerb zu treten, später im Laufe des XVI. Jhs. das ganze Kiptschak zusammenzubehalten und dessen politische Unabhängigkeit Moskau gegenüber zu behaupten.

Die bisherige Anschauung, daß die Kämpfe der Gireis mit dem Khanat von Sarai nur den einen Zweck hatten, sich Unabhängigkeit zu sichern, erweist sich als gänzlich unbegründet. Dieses Ringen, das das ganze XV. Jh. ausfüllt (und durch das nicht nur sämtliche Tatarenreiche, sondern alle Nachbarn, Moskau, Litauen, Polen und die Moldau in Kämpfe verstrickt wurden, ist ein Streit zwischen den Erben des Tochtamysch und denjenigen des Timur-Kutluk, ein erbitterter Kampf um die Vorherrschaft oder, besser gesagt, um die Alleinherrschaft auf dem ganzen Territorium Kiptschak- Dzudzid.

Dieses Ringen ist die Folge der Machtstellung der Erben des Tochtamysch, welche zum Teil selbst im nordöstlichen Gebiet um das Jahr 1445 des Zartum Kasan und zum Teil unter tätiger Mitwirkung Litauens, welches seit dem Ende des XIV. Jhs. mit ihnen verbündet war und ihnen seinen mächtigen Schutz gewährte, im Süden das Zartum Krim gründeten. Hingegen sitzen die Tataren der Erben Timur-Kutluk seit dem Vertrag mit Witold im J. 1419 im XV. und XVI. Jh. in den ihnen noch erhalten gebliebenen Gebieten der Goldenen Horde, in Nogai und in ihrem Hauptsitze, dem Zartum Astrachan.

Die politischen Vorgänge aller dieser Organismen sind miteinander so innig verkettet, daß es unmöglich ist, eine Geschichte des Krimer Khanats zu entwerfen, ohne auf die übrigen Ereignisse einzugehen, welche sich in dem ganzen Steppengebiete vom Dnjepr bis über den Don und die Wolga hinaus in einer Richtung und vom Oberlauf der Oka und des Kasans bis zur Mündung der

Achtuba in anderer Richtung erstreckten. Außerdem ist der Zusammenhang zwischen den politischen Ereignissen der Krim und den politischen Interessen Moskaus, Litauens und Polens so innig, daß daneben die Beziehungen der Krim zu der Türkei als ganz nebensächlich erscheinen müssen, wenn man von gewissen Momenten persönlicher Natur absieht.

Die erste Frage, die man in den Anfängen des Krimer Khanats, stellen muß, betrifft den vermutlichen Gründer des Khanats, Hadschi-Girei. Diese bis heute nicht aufgeklärte Frage konnte im Sinne der Hypothese von Siestrzencewicz entschieden werden, es wurde nämlich in unwiderleglicher Weise nachgewiesen, daß die Gireis mit den Tochtamysch identisch sind. Diese Feststellung ergibt sich vor allem aus polnisch-litauischen Quellen. Die im Jahre 1506 in der litauischen Staatskanzlei auf Grund des Referats eines Gesandten von Mengli-Girei aufgezeichnete „series“ der Zaren der Krim, mit denen die Herrscher Litauens seit Witold stets in freundschaftlichen Beziehungen standen, zählt auf der einen Seite Witold, Sigmund, Kasimir u. s. w., auf der anderen Tochtamysch, seine Söhne Bur-Birdy, Kirem-Birdy, Kader-Birdy auf; diesen folgen Machmet, Sid-Achmat, Hadschi-Girei, Nur-Dewlet, Mengli-Girei. Diese Genealogie findet Bestätigung nicht nur in der in Polen verbreiteten Tradition (Miechowita führt in seinem Werke „De Sarmatia asiana“ nachstehende Reihenfolge der Krimschen Zaren an: Tochtamysch, ferner seine Söhne Sid Achmet und Hadschi Girei - Mengli Girei u. s. w.), sondern auch noch in den Stammbäumen der in Moskau bekannten tatarischen Khane in den sogenannten „Rodosłowne Knigi“; die wichtigste Genealogie aus dem sog. Storożewski-Kloster (aus einer Kopenhager Handschrift von Weljanimow-Tschernow in seiner Arbeit: „O Kasimowskich carjach“ veröffentlicht), die in allen Einzelheiten mit den geschichtlichen, durch Dokumente festgestellten Tatsachen vollkommen übereinstimmt, führt einen überaus wichtigen Umstand an, erklärt nämlich den genealogischen Zusammenhang zwischen Hadschi-Girei und Tochtamysch, denn es wird dann bemerkt, daß Hadschi-Girei ein Sohn des Dewlet-Birdy und dieser der Sohn des Tochtamysch war. Diese Feststellung ist für die Geschichte des Khanats der Gireis von grundlegender Bedeutung — es genügt darauf hinzuweisen, daß seit Siestrzencewicz und Czacki bis zu Hruszewski, der sich in einem Exkurs über Hadschi-Girei mit dieser Frage ebenfalls beschäftigt, in der Wissen-

schaft die größte Verwirrung herrschte, aus der man sich zu helfen suchte, indem man Hadschi-Girei einfach mit Dewlet-Birdy identifizierte. Dies geschah im Widerspruch mit dem ausdrücklichen Zeugnis der Chronisten (es berichtet nämlich der Chronist in dem „pojewreinowski spisok“ nach der Abschrift der Krasiński's P. S. 17, Seite 178: „Dewlet-Birdy nemnoh carstwowawszy na Carstwie i umret“ d. h. Dewlet-Birdy regierte als Zar nur ganz kurz und starb; diese Nachricht wird bestätigt durch den zeitgenössischen Reisenden Schiltberger, welcher angibt, daß Dewlet-Birdy nur drei Tage regierte).

Dewlet-Birdy, der uns übrigens aus Dokumenten im Codex Vitoldi und von Sborn. Tizenhausen bekannt ist und der in der Genealogie des Storożewer Klosters als Stifter der Familie Girei angegeben wird, gewinnt volle Bedeutung durch das Zeugnis Strykowski's, der in Reimen die Machtstellung Litauens zu Witolds Zeiten folgendermaßen besingt: „In jenen Jahren herrschte Litauen über die Tataren, und Witold gab den Perekoper Tataren zwei Sultane und dann setzte er Dewlet-Kirej, auch den Fürstensohn Mahomet auf den Thron von Kirkor.“

Wenn wir mit diesem außerordentlich wichtigen Umstand bei Strykowski, welcher Dewlet-Birdy einfach als Dewlet-Kirei bezeichnet, und diesem auf dem Thron von Kirkor, d. h. der Krim, Machmet folgen läßt, noch weitere Beweise zusammenstellen, nämlich den Bericht aus der Chronik (Jewreinowski spisok P. S. 17, Seite 395: nach dem Tode Dewlet Birdys baten die Tataren Witold um einen Zaren und er gab ihnen Machmet“) und das Zeugnis Witolds in seinen Briefen an der Hochmeister des Deutschen Ordens und an den Kaiser Sigmund aus den Jahren 1427 und 1429 (Codex Vitoldi n. 1270 und 1380) sowie mit den Äußerungen Mengli-Girei's, welcher mehrmals den Großzaren Machmetie als seinen Oheim (diadia nasz) bezeichnet, so gewinnen wir dieselbe Reihenfolge von Herrschern, wie sie im J. 1506 in der litauer Kanzlei aufgezeichnet wurde. Nach dem Sohne des Tochtamysz, welcher hier übergangen wird, da er zu kurz regiert hatte, also nach Dewlet-Birdy oder Dewlet-Girei, herrschte zuerst sein wahrscheinlich ältester Sohn Machmet und diesem folgten dessen Brüder Sid-Achmet und Hadschi Girei. Die Unklarheit in der Geschichte des Krimer Khanats in dem Zeitraum 1430—1450 ist durchaus nicht zufällig, sondern vielmehr die Folge einer großen Katastrophe, welche nach

dem J. 1430 über den Zaren Machmet hereingebrochen war. (Im September 1429 schrieb über ihn Witold an Kaiser Sigmund: „Kaiser Machmet, mein Freund, schreibt mir, wie es ihm gelungen ist, das ganze Zarenreich an sich zu bringen und wie er jetzt über die gesamte Horde herrscht“. (Cod. V. 1380).

Der Nachkomme des Tochtamysch, Zar Machmet „der Große“ (Ul Machmet), wurde von dem Nachfolger Timur-Kutluks, Machmet dem Kleinen Kitschi-Machmet gestürzt; über die Krim zog Ul Machmet hierauf durch die russische Ukraine, und drang bis gegen Nischnij Nowgorod und in die Gegenden von Kasan vor, wo sein Sohn Mamutek das Zartum von Kasan gegründet hatte und wo er auch endlich von der Hand dieses Sohnes fiel. Über die Goldene Horde herrschen dann die Nachfolger Timur-Kutluks das ganze XV. Jh. hindurch, also der uns bereits bekannte Enkel Timur-Kutluks, Sohn des Zaren Temir, Kitschi-Machmet, nach ihm dessen Sohn Achmet, und diesem folgten auf dem Thron seine in Litauens Geschichte so wohlbekannten Söhne, die Zaren: Murtosa, Sid-Achmat und Schich-Achmat (in Polen gewöhnlich Schach-Achmet genannt).

Die Nachfolger des Tochtamysch behaupten nur die Gebiete in der tatarischen Ukraine, in Kasan und in der Krim, wo sich zwei Brüder, Sid Achmet und Hadschi-Girei, Söhne des Dewlet-Girei in erbitterter Weise bekämpften.

Durch diesen mehr als zwanzig Jahre lang dauernden Kampf zwischen Hadschi-Girei, und Sid-Achmet (welcher bislang irrtümlicherweise für den Zaren der Goldenen Horden galt) und der endgültig über die Herrschaft der Linie des Hadschi-Girei in der Krim entschied, wird die Geschichte der Krim eng mit der Geschichte der Geschichte Litauens verknüpft.

In diesem Zeitraume, wo sich in Litauen, zuerst in dem Jahrzehnt 1430—1440 Kasimir und Michajłuszka bekämpften, sind die Beziehungen Świdrygiełłos zu Machmet, aber auch zu dem Nebenbuhler Hadschi-Gireis, Sid-Achmet, welcher übrigens bei ihm in Litauen Schutz und Zuflucht sucht, sehr eng. Durch Świdrygiełłos Mitwirkung gelingt es auch Sid-Achmet, im J. 1433 sein väterliches Erbe anzutreten. (In den von Dr. Halecki veröffentlichten Materialien aus dem Inventar J. Zamojski's, Seite 73 findet man einen aus Kiew vom 10. November 1433 datierten, an den König gerichteten Brief, in welchem wir lesen: „Sedachmatum, caesaris Tartarorum filium, quem in paterno solio nuper locavit, sibi auxi-

lio fore“). Es war mithin kein Zufall, daß sich, wie uns die Chronik von Bychowiec berichtet, später auch Hadschi-Girej nach Litauen flüchtete, selbstverständlich zu Zygmunt Kiejstutowicz, welcher ihm Lida einräumte. Als nun nach der Übernahme Litauens durch Kazimierz sich Michajłuszka Zygmuntowicz zum Kampfe um sein väterliches Erbe aufraffte, wurde er von Sid-Achmet in nachdrücklicher Weise unterstützt (die große Kriegszüge Sid-Achmats mit Michal gegen Kiew, Nowgorod Siewierski, Starodub, Brjańsk und der Zug des Königs im Sommer 1449 gegen Siewiersk). Der König setzte also seinen ganzen Einfluß für den Nebenbuhler Sid-Achmats ein, und es sollen denselben auch litauische Truppen nach der Krim gebracht haben. Zwar suchen die Gegner des Königs in Litauen (mit Gaschtowt und Radziwiłł an der Spitze) immer noch mit Hilfe Sid-Achmats (mit welchem Radziwiłł im J. 1452 ein Bündnis schließt und welchen er zum Zug nach Podolien aufhetzt) zu schaden, aber der Bund des Königs mit Hadschi-Girei führt zu einer vollständigen Niederlage Sid-Achmats, so daß dieser sich gezwungen sieht, sich der Rache seines glücklicheren Nebenbuhlers zu entziehen zu seinen litauischen Bundesgenossen (nach Kiew) zu flüchten, welche ihm vollen Schutz gewährleisten.

Auf die Nachricht hin, daß Sid-Achmet nach Kiew gekommen sei, wurde vom König sofort der Wojewode Andrzej Odrowąz dorthin mit dem Auftrag geschickt, den Zaren nach Polen zu bringen. Der Auftrag erwies sich als unausführbar, denn der Statthalter von Kiew, Fürst Semen Olekowicz, lehnte die Auslieferung Sid-Achmets ab. Es kam aber endlich doch dahin, daß Sid-Achmat ins Gefängnis in Kowno gebracht wurde, und der moldauer Wojewode Stefan wurde durch einen besonderen Vertrag verpflichtet, die Söhne Sid-Achmats bei sich zu internieren, in ein „strenges und verlässliches“ Gewahrsam zu bringen und niemandem auszuliefern, nicht an Litauen, nicht an die Türkei oder an Ungarn, sondern nur über besonderes Verlangen an Polen!

Infolge dieser Katastrophe Sid-Achmats (von welchem der wohlunterrichtete Miechowita sagt, daß der Enkel von Tochtamysch „Szyd-Achmet czar regnare voluit, sed Adzi-Kerei czar expulit eum et ipsemet pro eo regnavit“) fiel die ganze Krim an Hadschi-Girei. Auf diese Weise gelang es Hadschi-Girei, der bis dahin nur über den südöstlichen Streifen der Krim, — Kirkor und Solhat — geherrscht hatte, mit Hilfe des offiziellen Litauen und Polen (nach

Długosz), seine Herrschaft über die ganze „Horde“ auszudehnen. Seine Nachfolger behaupteten sich auf dem Krimer Thron.

Die Grundlage dieses Zartums (der Herrscher führte den Titel „freier Zar“) bildete die Herrschaft über vier Auls, Schirin, Barin, Argin und Mangit, welche bis dahin selbständig regierenden Fürsten unterstanden. Von diesen Geschlechtern schlugen sich anfangs auf Hadschi-Gireis Seite nur die Schiriner und Bariner, aber auch unter diesen fand er nicht bei allen Anerkennung, da ein Teil der Schiriner zu Sid-Achmat hielt, während sich für ihn nur der Häuptling des Stammes Fürst Iminek mit aller Entschiedenheit einsetzte, der nach Hadschi-Gireis Tode zehn Jahre lang, während die Söhne des Verstorbenen um die Herrschaft stritten, die Verwaltung der Krim mit mächtiger Hand führte.

Die Häuptlinge dieser vier Stämme sind seine Karatschi's, d. h. seine ersten Berater, unter denen der Schiriner und der Bariner größeres Ansehen genossen. Ihre Zustimmung erholt sich der Zar bei jedem größeren Unternehmen. Über die wichtigsten Angelegenheiten, z. B. über Bundesverträge hat die Versammlung sämtlicher Häuptlinge der Auls, also sämtlicher Dynasten, zu entscheiden. Eine solche Versammlung, „Landduma“, ist uns aus einem Berichte moskowitischer Gesandten bekannt.

Das Amt der Burgkommandanten (Perekop, Kirkora, Otschakow, Kozlow, Krim) führen Wojewoden, Statthalter (Begn) des Zaren; als Beamte sind ihnen beigegeben (seit dem XVI. Jh., seitdem Sahib-Girei ansässiges Leben und Beschäftigung mit Ackerbau angeordnet hatte) Amin, Kadi, Burg-Aga und Diak. Diese Ämter, besonders aber die Hof- und Kanzleiämter wurden an der Wende des XV. und XVI. Jhs., oft in die Hände von Italienern gelegt, so daß diese in vielen Fällen, wie z. B. August Garibaldi, auf die Diplomatie der Zaren maßgebenden Einfluß gewannen.

Die Zusammensetzung der Bevölkerung und die Art ihrer Beschäftigung ersieht man am besten aus dem von Dewlet-Girej erlassenen Jarlyk: An sämtliche Einwohner der Großen Horde rechter und linker Hand! Den mächtigen Wojewoden, Hunderttausendmännern den vortrefflichen Kennern des Gesetzes und Glaubenslehrern und deren Verehrern, den Kanzleischreibern, Handwerkern und dem gesamten großen Volk der Horde wird hiermit kundgegeben u. s. w.

Nachdem nun das Geschlecht der Girei-Tochtamysch seine Herrschaft im Zartum Krim mit Litauens Hilfe befestigt hatte, wurde

sofort das alte Programm, der Kampf mit den Nebenbuhlern, den Timur-Kutluks aufgenommen.

Doch bald wurden sie durch die Kämpfe, welche nach Hadschi-Gireis Tode zwischen den Söhnen desselben (Nur-Dewlet, Izdemir, Ajdar, Mengli-Girei) um die Erbschaft ausbrachen, daran gehindert, in beachtenswerter Weise in den Gang der Ereignisse in den ost-europäischen Steppen einzugreifen.

Auf Grund genuesischer Akten aus Kaffa sind wir in der Lage, diese Kämpfe genau zu verfolgen, und wir sehen, daß die Timur-Kutluks mit Waffengewalt in der Krim eingreifen. Einen Wendepunkt in diesen Kämpfen bildet das Erscheinen von türkischen Truppen in der Tauris und die Besetzung Kaffas im J. 1475. Unter ihrem Schutz besteigt den Thron Mengli-Girei (1478), doch schon als Vasall der Osmanen, die übrigens ihre Herrschaft auf den Besitz von Häfen Kaffa und Asow beschränken.

Als nun Mengli-Girei nach diesen langjährigen inneren Wirren die Herrschaft im Zartum Krim übernommen hatte stand er einer gänzlich veränderten politischen Situation in Osteuropa gegenüber. Da nun die Krim infolge des Bürgerkrieges als maßgebender Faktor aus den diplomatischen Kombinationen als ausgeschaltet gelten mußte, war Litauen in die Zwangslage gekommen, sich nach einem anderen Bundesgenossen zum Schutz gegen Moskau umzusehen, da es gegen den Vertrag vom 31. August 1449 aus den Handelsgebieten der nördlichen ruthenischen Republiken Pskow und Nowgorod hinausgedrängt worden war.

Zur Abwehr dieser von Iwan III. in den Jahren 1470—1480 in Angriff genommenen Aktion schließt Litauen mit den Timur-Kutluks, besonders aber mit dem über die Große Horde herrschenden Zaren Achmat im J. 1471 eine Koalition, welche zu zwei Kriegszügen in den Jahren 1472 und 1480 führte

Moskau setzte diesem Bündnis den Vertrag mit der Krim in J. 1480 entgegen, welcher mit Rücksicht auf die Nebenbuhlerschaft Litauens von Wert sein und zur Befestigung der Stellung der Girei-Dynastie wesentlich beitragen mußte, wenn auch schon der Kampf zwischen den Tatarendynasten einen großen Vorteil für Moskau bedeutete, da hiedurch das Verhältnis der politischen Abhängigkeit des moskowitzischen Staates von Sarai gelockert wurde.

Das auf diese Weise hergestellte politische Gleichgewicht der Machtverhältnisse: Litauen und die Achmatiden einerseits, Moskau

und die Gireiden anderseits erfuhr gegen das Ende des XV. Jhs. und in den ersten Jahren des XVI. Jh. eine entscheidende Verschiebung zugunsten Moskaus durch Anschluß der Moldau. Das Mißlingen des Kriegszuges der Jagellonen in die Schwarzmeergebiete, wo Litauen im Bund mit den Tataren Achmats einen entscheidenden Schlag gegen die Krim führen sollte (und der durch die litauische Opposition und den unglückseligen Ausgang des Unternehmens auf polnischer Seite in verhängnisvoller Weise vereitelt wurde, entschied endgültig über die Schicksale Osteuropas, vor allem über die Geschichte der Goldenen Horde. Die Katastrophe Schich-Achmats 1502/3 und dessen Vertreibung durch Mengli-Girei nach Litauen bilden den letzten Akt in der jahrhundertelangen Tragödie der tatarischen Steppen, in dem Ringen, welches mit der Schlacht bei Worskla 1399 beginnt und mit der Schlacht bei Kiew 1503 schließt.

Mengli-Girei herrschte nun auch über die Goldene Horde und seine Nachfolger führten nun den Titel: „Mächtige Zaren der Großen Horde“. Aber als nun die Zeit kam, wo ihre Herrschaft unter den Tataren gefestigt erschien, erkannten sie zu ihrem Entsetzen, daß sie sich vor der Macht Moskaus beugen mußten. Die moskowitzischen Herrscher, welche früher sich der Oberhoheit der tatarischen Zaren als „Knechte der Zaren“ hatten unterordnen müssen, wurden jetzt so mächtig, daß sie ihre gierige Hand nach dem Besitz der Krim ausstreckten. Die Abwehr dieser Übergriffe erschien als eine unabweisbare Notwendigkeit und die erste Anregung hiezu ging von der älteren Tochtamysch-Linie aus.

Schon im J. 1506 zeigen sich Kasan und die Krim bereit, mit Litauen einen Bund gegen Wasil zu schließen. Wie die politische Lage mit einem Schlage verändert erscheint, ersehen wir daraus, daß Mengli Girei als Vorstand aller Tataren die Jarlyks des Tochtamysch, Hadschi-Girei und Nur-Dewlet bestätigt und die Oberhoheit Litauens in den früher unter Kiptschaks Herrschaft stehenden ruthenischen Gebieten anerkennt.

Dieses Bündnis Litauens mit der Krim wurde dann 1512 und 1519 durch Iwan Hornostaj mit Mengli und Achmet-Girei, im J. 1535 von Onikiej Hornostaj mit Sahib-Girei, 1552 von Alexander Władyka mit Dewlet-Girei erneuert, bildete während des ganzen XVI. Jhs. die Basis der Machtverhältnisse in Osteuropa, und so gelang es den Erben Gireis, das ganze Kipschak-Gebiet in ihre Gewalt zu bekommen.

Infolge dieser Anlehnung an Litauen gelang es den Gireis, ge-

gen den Willen der Moskauer Herrscher, Kasan in ihre Gewalt zu bekommen, ja sie wurden sogar nach Astrachan lüstern. Doch Moskau schloß nicht, denn es brach über Machmet-Girei im J. 1523 eine Katastrophe herein und er wurde von den Nogaier Mursen samt seinen Söhnen ermordet und die Moskauer Zaren setzten in Kasan, die in ihrem Solde in Meschtschera (in dem sog. Kasimower Zartum) stehenden kleinen tatarischen Fürsten, Enkel und Urenkel Achmats, die Timur-Kutlüks als Herrscher ein, wodurch selbstverständlich diese Gebiete in politische Abhängigkeit von Moskau gebracht wurden.

Die unausgesetzt geführten Kämpfe Moskaus mit der Krim, welche auch während der Minderjährigkeit Iwans IV. nicht einschließen, führten in dem Zeitraume von 1520 bis 1554/5 zur Eroberung von Kasan im J. 1552, von Astrachan im J. 1554 und zur Unterwerfung der Nogai-Tataren im J. 1555. Die von den Krimer Zaren Sahib und dann Dewlet-Girei mehrmals geführten, mit Waffengewalt unternommenen Interventionen und ihre Züge gegen Moskau waren nicht geeignet, die Gefahr, welche von Moskau aus über die Tataren hereinbrechen mußte, abzuwenden, vielmehr sah sich Iwan der Grausame gerade deshalb veranlaßt, nachdem er mit jenen Zaren fertig geworden war, jetzt einen entscheidenden Schlag gegen die Krim zu führen (Die Kriegszüge Adaschew's und Wiśniowiecki's).

Das Eingreifen Zygmunt Augusts in Livland, durch welches sich Moskau genötigt sah, für längere Zeit auf seine Politik in den Schwarzmeergebieten zu verzichten und seine vollste Aufmerksamkeit der baltischen Aktion zuzuwenden, schob die Entscheidung in der Krim hinaus. Die hiedurch geschaffene Erholungspause wird sofort benützt, um ein neues Schutz- und Trutzbündnis mit Litauen und Polen zu schließen, das natürlich gegen Moskau gerichtet ist.

Litauen gewann durch dieses Bündnis nicht viel, die Krim errang manchen glänzenden Erfolg. So gelang es den Tataren, Iwan IV. zur Zahlung eines Tributs zu zwingen, und im J. 1471 wurde Moskau von Dewlet eingäschert. Indem nun Moskau durch Kämpfe mit Litauen gefesselt war, konnte das Krimer Tatarenreich wirtschaftlich erstarben, da die moskauer Gefahr zweihundert Jahre lang abgewendet blieb. Zar Dewlet wurde so mächtig, daß sogar der große König Stefan Bathory (bei dessen Wahl Dewlet-Girei mitgewirkt hatte) ihm für den Weiterbestand des Bündnisses gegen Moskau im J. 1573 durch Taranowski eine namhafte Geldunterstützung anbot.

7. KOT STANISŁAW: »Andrzej Frycz z Modrzewia. Życie i działalność« (*André Frycz Modrzewski. Sa vie et son oeuvre*).

En travaillant sur la genèse, l'analyse comparée et l'influence des idées politiques de Modrzewski l'auteur s'est heurté à de grandes difficultés résultant du peu de lumière que l'on possède sur les conditions de la vie et du développement du grand écrivain. Les biographies connues jusqu'à présent (Ossoliński, Małecki, Knapieński et Dylewski) sont trop générales et de date trop ancienne, elles proviennent de l'époque où la connaissance bornée que l'on avait des sources historiques du XVI siècle ne permettait pas de mettre en relief la proche connexité existant entre l'activité littéraire de Frycz et les principales tendances de politique et de civilisation du siècle des Sigismonds. Ces dernières années ont vu paraître des notes biographiques de Car, Miaskowski et Warmiński, mais ce n'est que par quelques détails, qu'elles ont contribué à mieux saisir la vie de Frycz. En plus, on trouve beaucoup d'erreurs, qu'il faudrait corriger, dans toute la littérature scientifique s'occupant de Modrzewski sans même en excepter les publications récentes.

C'est ainsi que s'est imposé un nouveau travail destiné à fixer la biographie de Frycz; en réunissant l'ensemble des matériaux accessibles, on devrait chercher à découvrir les rapports existant entre les phases particulières de sa vie, de son activité et la situation politique générale de sa patrie et en ce faisant, définir le rôle historique joué par l'écrivain et par son oeuvre. Notre travail s'efforce de remplir la lacune existante et d'apporter un tableau complet de la vie et des travaux politiques et littéraires de Frycz, ayant pour fond les événements et courants de l'époque; pour y arriver nous nous servons des matériaux contenus dans ses ouvrages, dans ceux de ses adversaires, dans la correspondance de l'époque et dans des documents pris en considération pour la première fois. Une partie de ces informations provient de sources manuscrites.

On pourrait résumer les derniers résultats de cette étude comme il suit: Frycz reçut son instruction humaniste lors de son séjour à Cracovie; étant employé dans la chancellerie du primat Łaski il apprit à connaître la vie politique, la jurisprudence, la législation, les finances et les usages de la diète, ce qui fortifia sa tendance à travailler sur la réforme de la vie politique et sociale

dans la République. Faisant partie de la maison du jeune Jean Łaski, il devint son ami et vécut ainsi dans une atmosphère imprégnée de l'influence d'Erasmus de Rotterdam (chap. I.).

Frycz partit à l'étranger pour les affaires de Jean et Jarosław Łaski, il passa près de 10 ans en de continuels voyages tout en revenant fréquemment dans sa patrie. Il séjourna principalement à Wittemberg et à Nuremberg où il se trouva à même de connaître la vie politique et religieuse de l'Allemagne contemporaine et de participer en personne aux congrès, aux discussions et aux ententes religieuses qui y eurent lieu. (chap. II.)

Revenu au pays, il entra en rapport avec les humanistes de Cracovie, et ayant gagné leur appui fit son apparition comme publiciste dans la question de la capitation, suivant ainsi une direction parallèle à l'action de la diète conduite par la chancellerie royale (Hozyus). (chap. III.)

La convocation du Concile de Trente lui fournit une occasion de demander la réforme de la vie religieuse et confessionnelle, à laquelle il pensait arriver en transigeant. Pour atteindre à cette réforme universelle de toute l'Eglise Polonaise il proposait sa répartition en plusieurs Eglises particulières. Ayant eu connaissance des essais d'entente faits en Allemagne (l'Intérim d'Augsbourg) et en Bohême (les Calixtains) lors de ses deux grandes ambassades (1547 à 1550), il fut encore plus convaincu de la possibilité d'une telle réforme générale. (chap. IV.)

Comme résultat de ces tendances réformatrices dans la politique et la question de l'Eglise, Modrzewski résolut de publier deux grands ouvrages en 1551. Il ne fit pourtant alors paraître que l'ouvrage politique: „De Republica emendanda“ rempli d'idées et de projets originaux, sans s'appuyer sur les opinions réformatrices de la noblesse contemporaine. Tout au contraire, il garda son programme et son indépendance critique envers le parti réformiste de l'époque, ainsi qu'on put le voir après la diète de 1553. Ce n'est qu'en 1554 qu'il réussit à faire paraître son ouvrage sur l'Eglise dans lequel il proposait un programme minimum de réformes, tout en reflétant les opinions d'un cercle influent de prélats et de laïques. Cet ouvrage n'avait pas encore paru, qu'il souffrait déjà d'une campagne dirigée contre lui par Hozyus. (chap. V.)

Afin de préparer la Mission polonaise devant assister au Concile de Trente, Frycz s'établit à Wolborz auprès de l'évêque Dro-

hojowski choisi comme envoyé de la Pologne, et travailla à des projets de réforme sur l'organisation, les cérémonies, et même sur la dogmatique de l'église catholique. Son activité d'écrivain, prêtant une base théorique à l'activité politique dirigée contre le clergé par la chambre des députés, le rendit sujet à une haine de la part de Hozyus et à des persécutions de la part de Rome, contre lesquelles il trouva un appui chez le roi et Tarnowski. (chap. VI.)

Tous ces déboires aussi bien que la situation de son ami l'évêque Uchański, affaiblirent son espoir dans une entente possible avec Rome et contribuèrent à produire une vive critique de la hiérarchie de l'église, contenue dans sa dissertation „De ordinibus Ecclesiae“, dans deux „Défenses“ contre les attaques de Hozyus, et enfin dans une brochure anonyme „De primatu papae“ accompagnée d'accusations lancées par Orzechowski à l'adresse des évêques polonais considérés comme agents dévoués au pape. Par suite de ces différends, Frycz se rapprocha de l'église réformée polonaise, et prit part à l'affaire Stankar en défendant ici encore, la liberté de la parole et la tolérance. (chap. VII.)

Son énergie créatrice s'affaiblit après son mariage par suite de tracas pécuniers, ainsi que par suite des événements douloureux qui le séparèrent d'Orzechowski et qui compliquèrent ses rapports tendus avec le catholicisme. (chap. VIII.)

Lorsque les décrets de Trente eurent amoindri l'espérance d'une réforme générale de l'église, Uchański étant déjà primat, s'efforça d'arriver au moins à obtenir des modifications partielles pour l'église polonaise par l'intermède d'un concile national. A ce moment Frycz se voua à la propagande de cette idée, et voulant faciliter sa réalisation, il travailla à rapprocher les divers partis séparés par la question du dogme de la Trinité. (chap. IX.)

C'est alors qu'il écrivit ses trois „Silves“ qui ne furent pourtant pas publiées de son vivant, étant jugées trop dangereuses à cause de leur scepticisme envers toutes les confessions qui se basaient sur le dogme de la Trinité. Nonobstant ceci elles firent naître à l'étranger de grandes discussions et de gros volumes polémiques (Simler, Zanchi). Les deux premières „Silves“ modifiées et complétées par deux nouvelles, parurent après la mort de l'auteur (grâce aux soins de Dudycz).

La troisième „De baptismo infantium“ écrite en 1566 contre les anabaptistes, ne s'est conservée jusqu'à nos jours qu'en un ma-

nuscrit défectueux. Écarté de Wolborz, Frycz passa les dernières années de sa vie dans l'isolement, loin des événements historiques, entièrement occupé à assurer l'existence de sa famille. Nous sommes redevables de la seule et unique mention de sa mort, survenue en automne 1572, à un écrivain anonyme que l'auteur soupçonne être Jérôme Powodowski. (chap. X.).

Le travail se termine par la caractéristique de Frycz comme homme privé, et se trouve complété par des appendices s'occupant de son nom, de son origine (noble, de pur sang polonais) et de l'authenticité du „De primatu Papae“. Une notice spéciale donne la liste de ses ouvrages se trouvant dans les bibliothèques européennes, ainsi que certaines dédicaces et annotations curieuses.

- 
8. ŁOŚ JAN: »Zarys rozwoju historycznego techniki wiersza polskiego od średniowiecza aż do czasów ostatnich«. (J. Łoś: „*Le développement historique de la versification polonaise depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours*“).

La technique de la versification consiste dans le rythme et dans la rime. Le premier forme l'élément essentiel et nécessaire du vers, la seconde n'est que facultative.

De nos jours, la rime est caractéristique pour les vers polonais, aussi bien pour les vers littéraires que pour les vers populaires, pourtant la comparaison de la technique de la versification populaire polonaise, avec celle de la versification populaire d'autres pays slaves, par exemple la Serbie, ou la Grande Russie, démontre que le peuple polonais n'a appris à rimer qu'à une époque historique, et principalement sous l'influence des chants religieux.

On rencontre il est vrai dans les chants populaires Serbes ou Grands-Russiens des rimes spontanées, et ceci pour deux raisons: premièrement les phrases finissent de la même manière, autrement dit elles se terminent par des mots ayant des terminaisons identiques; deuxièmement, on peut remarquer la répétition de tours et de vers entiers. De là on pourrait conclure que la rime aurait pu se développer spontanément dans les pays slaves; pourtant avant que ceci ne fut arrivé, la Pologne avait déjà subi la forte influence des produits littéraires rimés qui introduisaient dans la versification populaire un élément nouveau lui étant encore étranger.

En Pologne, dans les chants d'Eglise du moyen-âge, les rimes ne sont que l'imitation des modèles latins de la même époque, parmi lesquels il est très rare d'en rencontrer de non rimés.

Toujours d'après le latin, on employait en Pologne l'assonance à côté de la rime. Cette alternance de la rime et de l'assonance dura en Pologne jusqu'à Jean Kochanowski. Les poètes postérieurs suivirent la route qu'il avait indiquée.

Au moyen-âge, la versification latine produisit deux types de rimes: la rime féminine et la rime masculine. Il faut chercher la raison de l'énorme majorité de la première dans les conditions de l'accentuation: en latin l'accent n'est jamais oxytonique, la rime masculine ne pouvait donc employer que le matériel relativement exigü présenté par les monosyllabes. La langue polonaise a un pareil système d'accentuation d'où il résulte que la relation entre les rimes masculines et féminines est à peu près identique à celle que l'on voit dans les chants latins. Dans la poésie latine, ainsi que dans la poésie polonaise du moyen-âge on ne se rendait pas bien compte de la différence existant entre la rime féminine et masculine, ce qui amenait à les confondre. Kochanowski fut le premier en Pologne qui saisit la différence; néanmoins il ne s'avisa pas de combiner les rimes féminines et masculines selon un système strophique. Il ne fit qu'écarter radicalement les rimes masculines.

La réforme de Kochanowski se maintint jusqu'au commencement du XIX siècle, et les premiers essais de rétablissement des rimes masculines dans la poésie polonaise datent seulement de l'année 1817. Les essais dérivèrent de la nécessité d'adapter le texte des chants aux exigences toniques de la musique selon les modèles étrangers, et principalement selon les modèles italiens.

C'est à cette époque, qu'on proclama la nécessité d'annoblir les rimes; jusqu'alors on s'était contenté de leur justesse et pour la plupart on n'avait employé que la rime grammaticale. On chercha donc à rendre la rime plus recherchée, surtout pour les poésies dont la pensée exigeait une perfection artistique de la forme.

On commença aussi à observer plus attentivement l'exactitude essentielle des rimes et à cette fin on discutait sur la rime „pour l'oeil“ et „pour l'oreille“.

Le vers blanc employé sciemment fit sa première apparition chez Kochanowski, dans sa „Odprawa posłów“ (Refus donné aux envoyés grecs). Il y est imité des modèles antiques et classiques.

De même que le principe des rimes, le système de leur répartition fut emprunté par la Pologne à la poésie latine du moyen-âge. Dans les chants provenant probablement du XIV siècle, on imitait les modèles latins écrits en rimes diversement croisées et transposées, par la suite et jusqu'à la fin du XV siècle, on se bornait à faire rimer les vers deux par deux; il arrivait parfois qu'une rime en liait trois ou quatre de suite. Les rimes croisées réapparaissent vers la fin du XV siècle et entrent peu à peu en usage durant les siècles suivants. Pour ce qui concerne certaines strophes étrangères se basant sur une disposition de rimes particulières, nous rencontrons le sonnet, le tercet et le sixain épique chez Jean Kochanowski; l'octave chez Pierre Kochanowski, le sixain lyrique chez Morsztyn, enfin le triolet au début du XIX siècle. Les romantiques ont introduit un croisement de rimes non systématique.

Dans la poésie populaire la disposition des rimes ne présente de même rien d'original, les rimes paires sont ici les plus fréquentes. Dans les strophes de six vers, le type a a b c c b est le plus caractéristique. Par contre, la „concatenatio“ est propre à cette poésie, c'est à dire l'enchaînement des vers au moyen de mots se répétant. C'est ce que l'on trouve encore dans la poésie populaire de la Serbie, de la Grande-Russie etc.

Il appert ainsi que la rime en Pologne n'est guère un produit autochtone et que l'histoire de son développement démontre l'influence continuelle de modèles étrangers. Il s'agirait maintenant de savoir si le système rythmique polonais possède quelques traits indigènes et locaux, et aussi, de fixer la mesure dans laquelle ils se seraient manifestés dans la versification artistique. Si de pareils traits existent, le meilleur moyen de les découvrir est de comparer la poésie populaire polonaise avec celle des autres nations slaves.

Voici la conclusion que l'on peut tirer du matériel analysé par Wollner, en ce qui concerne la versification populaire de la Serbie: 1) le rythme épique n'y diffère guère du rythme lyrique; 2) parmi les types de vers serbes, nous en trouvons certains qui sont différents des types employés autre part. C'est ainsi que d'après Korš, le vers de 10 syllabes du type 4 + 6 ne pouvait être pris ni d'Italie, ni d'Allemagne, où on ne le connaissait pas; 3) il arrive très souvent que les vers populaires Serbes se répartissent systé-

matiquement en petites parties, comptant 2, 3, 4 ou 5 syllabes, et contenant des mots entiers, de sorte que des vers relativement courts possèdent jusqu'à deux ou trois coupes. 4) le parcellement des vers s'effectue sous l'influence de la musique, c'est à dire sous l'influence de la tendance à conformer le rythme du vers à la mélodie, afin que la mesure de celle-ci se rencontre avec une parcelle rythmique du vers caractérisée par une coupe. Ce principe a été entièrement réalisé dans plusieurs chants.

Dans la poésie populaire de Grande-Russie la plupart des productions épiques et lyriques ne possèdent pas de rythme fixe, les chants se composent de vers non rythmiques, mais „rythmoïdes“, c'est à dire de vers qui dans le chant peuvent être allongés ou abrégés selon la nécessité de la mesure. Kors admet comme rythme essentiel le vers de 15 syllabes du type  $8 + 7$  qui arrive parfois jusqu'à n'avoir que 8 syllabes  $4 + 4$ , auquel cas toutes les syllabes sauf la dernière sont prononcées longuement. Pourtant on rencontre aussi des chants lyriques construits de la même manière que ceux de la poésie serbe, mais ce ne sont que de rares spécimens, ce qui prouve qu'en Grande-Russie la musique n'a point exercé d'influence aussi sérieuse qu'en Serbie.

Il résulte de la comparaison de la versification populaire polonaise avec la versification populaire de la Serbie et de la Grande Russie que la première occupe pour ainsi dire une position de développement intermédiaire: d'une part elle possède des poésies composées de vers irréguliers, „rythmoïdes“, et de l'autre des poésies se composant de vers morcelés, comme il s'en trouve en Serbie. Nous trouvons encore en Pologne un genre spécial de vers, signalé par Madame Windakiewicz: des vers possédant une quantité variable de syllabes, mais se terminant toujours par un tronçon rythmique de trois syllabes.

Un examen partiel des matériaux contenus dans la collection Kolberg, suffit pour constater que la très forte quantité relative de chants contenant des vers morcelés se trouve en rapport direct avec les exigences de la mélodie, puisque chaque parcelle rythmique, délimitée par des coupes et se composant de mots entiers, se rencontre avec une mesure de la mélodie.

Il existe aussi un bon nombre de chants présentant toujours, à côté d'un certain nombre de tronçons de vers à une mesure, un nombre plus restreint en ayant deux. L'adaptation du rythme du

vers à la mesure de la mélodie ne s'est pourtant pas entièrement réalisée pour toutes les poésies, peut-être se réalisera-t-elle dans l'avenir.

La poésie populaire polonaise possède des types de versification qui lui sont propres, soit étant étrangers à la versification littéraire, soit n'y figurant que tardivement et n'y tenant que peu de place: ce sont principalement les types présentant le tronçon final de 3 syllabes:  $10 + 3$  ( $5 + 5 + 3$  ou  $4 + 6 + 3$ ),  $8 + 3$ ,  $5 + 3$ ,  $4 + 3$ ; puis d'autres dont le tronçon final se compose de 4 syllabes:  $8 + 4$ ,  $6 + 4$ ,  $5 + 4$ ,  $4 + 4$  et enfin d'autres encore dont le tronçon final est de 5 syllabes:  $8 + 5$ ,  $6 + 5$ ,  $4 + 5$ . Nous trouvons beaucoup de ces types dans la poésie Serbe et Grande-Russienne et il est possible qu'en faisant de sérieuses recherches on pourrait les y signaler tous. En Pologne le type le plus usuel pour la poésie populaire est le rythme  $4 + 6$ , surtout dans les chants ayant un caractère narratif, ce qui est conforme à la poésie serbe où ce vers est manifestement épique.

Comme éléments propres à la technique de la versification polonaise on peut considérer: les types rythmiques dont il vient d'être question, puis le morcellement fixe au moins en deux parties des vers de 7 et 8 syllabes, et même parfois plus courts, enfin le morcellement en trois tronçons ou plus dans les vers plus longs.

La troisième partie de l'ouvrage présente un tableau de l'histoire de la technique du vers littéraire. Cette partie est la plus étendue, bien qu'elle n'épuise pas tout le matériel historique, se bornant aux époques et auteurs les plus éminents.

Au XIV siècle nous avons une parfaite imitation de la rythmique latine du moyen-âge, premièrement de ses modèles compliqués, puis d'autres simples et populaires. Les différences se réduisent à ces deux faits: 1° on ne s'efforce pas de créer un rythme qui soit caractérisé par un accent tombant sur l'antépénultième, vu qu'un tel rythme ne s'accorderait pas avec la nature de l'accentuation polonaise; 2° dans des vers identiques, on ne recherche pas la même cadence avant la césure, négligence qui dura jusqu'à la seconde moitié du XVIII siècle. L'imitation du rythme étranger ne réussissait pas toujours, jusqu'à Kochanowski on rencontre souvent des erreurs dans le nombre des syllabes et dans la disposition des coupes. Durant plus de deux siècles et demi, les progrès dans cette direction sont très insignifiants.

Au XV siècle le vers dominant est celui de 8 syllabes qui est le plus facile. Selon les règles de la versification médiévale, ces vers sont les plus longs qui puissent exister sans césure. On voit rarement des exemples de rythme plus recherché. Parmi les vers plus longs, nous rencontrons celui de 13 syllabes, employé déjà à l'époque précédente, ainsi que d'autres de 5, 6, 7 et 8 syllabes. Le chant appelé „Pleurs de Notre Dame“ se signale par une versification exceptionnelle, il se compose de vers irréguliers, mais non „rythmoïdes“ car les variations du rythme y dépendent étroitement des diverses phases de la tension du sentiment, les explosions véhémentes s'expriment en vers brefs, les plaintes et les méditations en vers longs. A la même époque, nous rencontrons pour la première fois un rythme de caractère populaire, le vers de 7 syllabes 4 + 3 se trouvant dans un court cantique de Noël. Par ces deux exemples, on peut supposer une influence du rythme populaire.

Dans la première moitié du XVI siècle, pour les chants d'église aussi bien que pour les poésies laïques, nous apercevons quelques types nouveaux parmi la multitude des anciens: le vers de 15 syllabes (8 + 7); le vers de 11 syllabes (5 + 6), qui devait être si fréquemment usité par la suite, se rencontre pour la première fois en 1522; le même sous une forme (6 + 5) se trouve chez Seklucyan; celui de 13 syllabes (6 + 7); celui de 10 syllabes (3 + 7) dont l'autre forme (4 + 6), caractéristique pour la poésie populaire de presque tous les peuples slaves, devait gagner en popularité; et enfin le vers de 14 syllabes (8 + 6). D'autre part, dans de nombreux chants d'église, le rythme est plus négligé qu'il ne l'était au XV siècle, ce qui trahit peut-être l'influence du rythme non fixé encore de plusieurs chansons populaires de l'époque.

Vu la difficulté de fixer la chronologie, peut-être faudrait-il adjuger à Rey l'introduction du vers 8 + 7 et 8 + 6 dans la littérature. Dans la „Vie de Joseph“ il mêle les vers de 13 et 14 syllabes (7 + 6 et 7 + 7); dans quelques unes de ses moindres oeuvres il emploie des vers uniformes de 5 et de 4 syllabes. Bielski est en général inférieur à Rey, ne donnant aucun nouveau type, par contre il sait peut-être mieux observer le rythme.

Jean Kochanowski excelle dans la richesse des rythmes, dans la variété de leur combinaison et dans la fine distinction des diverses espèces de vers rapprochés entre eux. Il emploie dans ses ouvrages polonais 15 espèces de vers dont: deux genres de vers

de 13 syllabes (7 + 6 et 8 + 5), le vers de 11 syllabes (5 + 6 et 4 + 7), celui de 12 syllabes (7 + 5 et 6 + 6) et celui de 10 syllabes (4 + 6 et 5 + 5) ne les mélangeant pas entre eux.

Il y en a qu'il est le premier à introduire dans la littérature, tels ceux de (8 + 5), (7 + 5), (4 + 7) et (5 + 5) ainsi que celui de 14 syllabes (7 + 7); il est encore le premier à employer le vers de 9 syllabes en conservant une césure à place fixe (5 + 4), tandis que jusqu'alors elle variait. Kochanowski construit des strophes de vers à rythme différent, dont la diversité s'harmonise avec une simplicité lucide.

C'est chez lui que la langue devient pour la première fois musicale, et qu'elle gagne des traits que nous percevons sans pouvoir les définir.

Nous retrouvons dans la poésie populaire certains rythmes introduits par Kochanowski, le plus caractéristique est le vers 8 + 5. Par contre nous ne trouvons ni celui de 7 + 5, ni celui de 4 + 7 comme type distinct dans la versification du peuple.

Après Kochanowski qui forme époque dans l'histoire du développement de notre versification, Sęp Szarzyński ne donne plus rien de nouveau. Grochowski néglige la césure dans les vers d'une certaine longueur, en plus il suit servilement le rythme des originaux qu'il traduit sans toujours le comprendre. Miaskowski ne se distingue que par la césure 4 + 4 qu'il introduit le premier dans le vers de 8 syllabes. Chez Simon Zimorowicz nous remarquons le parcellement des vers à l'aide d'un plus grand nombre de césures fixes, ce qui assurément est un trait de la poésie populaire, mais il manque de simplicité populaire dans la construction des strophes; aussi peut-on le soupçonner avec vraisemblance de n'être qu'un imitateur de la manière italienne et française de traiter les chants destinés à la danse. Il a pu tout au plus emprunter parfois certains rythmes à la poésie villageoise. André Morsztyn a transplanté en Pologne le sixain lyrique en y introduisant la rime, il ne trouve pourtant pas d'imitateurs.

Il laisse voir un penchant à varier la construction des strophes, bien qu'il le cède sur ce point à Simon Zimorowicz. Par contre les strophes de Morsztyn sont moins artificiellement compliquées, elles répondent donc mieux au goût actuel.

Dans le dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle Kochowski se rapproche le plus de Jean Kochanowski au point de vue de la technique de la ver-

sification, et il l'imite évidemment. Opaliński emploie dans ses satires le vers blanc, mais de même que Potocki il n'a introduit rien de nouveau dans l'histoire du rythme. Ce n'est que Niemirycz le traducteur des fables de La Fontaine qui introduisit en 1699 le vers irrégulier, employé encore uniquement pour les fables au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Węsierski, Trembecki et surtout Karpiński sont les précurseurs de nouveaux changements dans la versification polonaise, chez le premier, l'attention est appelée par la variété du rythme dans divers passages d'un même ouvrage, suivant les variations du sentiment; il emploie aussi le vers rythmique irrégulier dans sa traduction de Pygmalion. Le rythme 5 + 3 dans les vers de 8 syllabes est caractéristique pour Trembecki, il l'emploie dans les strophes à vers inégaux, tandis que Karpiński l'emploie de même dans les poèmes écrits en vers égaux. Karpiński recourt aussi à un nouveau vers original, celui de 14 syllabes formant des distiques liés par une disposition particulière des rimes: 5 + 5a + 4b, 5 + 5a + 4b. Karpiński modifie parfois encore le rythme dans diverses parties d'un poème lorsqu'elles se distinguent par leur trame, et quelquefois il souligne ainsi un renforcement de la note sentimentale (comp. la fin des „Plaintes d'un Sarmate“ et toutes les „Pensées d'Automne“). L'introduction du rythme 5 + 3 par Karpiński et Trembecki n'était peut-être qu'un écho de la versification populaire, mais on manque de preuves certaines à cet égard. Le même vers avec l'ordre contraire 3 + 5 semble appartenir en propre à Karpiński. Au XVIII<sup>e</sup> siècle s'établit aussi le principe de conserver la même cadence avant la césure.

Ces deux moyens techniques, existant auparavant à l'état sporadique et appliqués de plus en plus fréquemment à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, arrivent à leur épanouissement chez les romantiques, surtout chez Mickiewicz. Son importance dans l'histoire de la versification polonaise est de tout premier ordre et ne pourrait être comparée qu'à celle de Jean Kochanowski. Les ouvrages de Mickiewicz se signalent par une énorme variété de rythmes. Il emploie des vers uniformes aussi bien qu'une construction strophique basée sur un principe rythmique et se sert de plus de 20 espèces différentes de vers. On rencontre chez lui des nouveaux types rythmiques avec une terminaison féminine: le vers de 20 syllabes (5 + 5 + 5 + 5), de 15 syllabes (5 + 5 + 5), de 11 syllabes (3 + 3 + 5), de 9 syllabes (3 + 3 + 3), de 6 syllabes (3 + 3), de 5 syllabes (3 + 2) enfin

des vers de 3, 2 et 1 syllabes. En plus Mickiewicz a enrichi la rythmique polonaise par l'introduction de vers masculins, ou du moins possédant avant la césure une cadence masculine fixe 4 m + 7 „Znaszli ten kraj“. En général il n'a appliqué le principe du parcellement des vers au moyen de coupes fixes, que dans certains cas particuliers, par ex.: dans les Dziady où de tels vers se trouvent sur les lèvres de personnages surnaturels. Ses ouvrages écrits en vers de rythme égal, sont variés par une disposition irrégulière de la rime et quelquefois par l'introduction sporadique de vers plus courts. Mickiewicz change de rythme dans le même ouvrage en marquant ainsi des épisodes distincts. Il emploie aussi le vers irrégulier, distinguant certains moments importants de l'action par des vers brefs, ou introduisant une ondulation irrégulière du rythme. Le point de départ pour cette manière d'écrire se trouve en partie dans la poésie allemande (Goethe, Schiller). Elle se fait remarquer avec une rare beauté dans la III<sup>e</sup> partie des „Dziady“. Un autre genre de vers irrégulier est employé par Mickiewicz dans des ouvrages de caractère populaire, il n'hésitait pas en ce cas à donner au vers un caractère „rythmoïde“. Il emploie aussi des rythmes nettement populaires, par ex.: les vers à quantité variable de syllabes, mais se terminant toujours par un tronçon de 3 syllabes. („Polały się łzy me“). Rappelons encore son essai de vers à quantité mesurée („Skąd Litwini wracali“).

La technique de la versification de Słowacki se distingue non tant par la variété et la richesse des rythmes que par sa perfection et ses effets musicaux, qu'il est difficile de faire entrer dans des lois fixes. Ces phénomènes font plutôt partie de l'art du style.

Comme versificateur, Krasieński n'a pas grande importance, il est enclin à diviser en deux parties égales les vers de 8 syllabes. Zaleski qui est allé le plus loin dans le parcellement des vers, y tendait depuis ses plus jeunes années.

En général le romantisme forme époque dans l'histoire de notre versification.

Nous trouvons des nouveautés dans les ouvrages dramatiques de Norwid. Pour rendre le caractère de l'époque préhistorique qu'il représente il emploie sciemment, à ce qu'il paraît des vers non rythmiques, principalement dans ses oeuvres. „Zwolon“ et „Wanda“. Pour d'autres rythmes il cherche à imiter l'hexamètre, il mélange exprès les rythmes traditionnaux, soit en ne conservant

pas la césure fixe, (trait caractérisant de même les romantiques français) soit en mélangeant des vers très différents quant au nombre des syllabes. Nous rencontrons encore chez lui des rythmes entièrement originaux p. ex:  $2^1 + 4^1$ , c'est à dire des vers à cadence exclusivement masculine, ou bien le vers  $5 + 1$ , où le dernier monosyllabe est d'autant plus significatif qu'il se répète invariablement dans toutes les strophes (le mot „Rzym“ dans le poème intitulé „Do władcy Rzymu“). Les rythmes irréguliers et variables que Mickiewicz employait en maître, ne sortent plus d'usage, et se rencontrent de même chez Norwid. Son „Chant du joueur de harpe“ (t. A. p. 368) présente pourtant une nouveauté sous le rapport de la technique: les vers irréguliers mélangés arrivent à former des strophes de 4 vers, jusqu'à un certain point régulières. Nous voyons ainsi chez Norwid une tendance fixe à se défaire des types traditionnels nettement observés et à confondre dans une certaine mesure leur uniformité rythmique. Cette tendance est sans aucun doute, en rapport avec les propriétés psychiques de la nature impulsive du poète. Pour la première fois nous trouvons aussi chez lui les vers libres.

Kondratowicz présente un tout autre aspect avec ses rythmes à caractère décidé et mathématiquement réguliers. Nous trouvons chez lui des types de vers originaux qu'il est le premier à employer, p. ex. le vers  $6 + 6^1$  („Starcowie, ojcowie, rozkażcie miodu wnieść“). Il imitait aussi les mètres antiques, mais son hexamètre n'est qu'un vers de 16 ou de 15 syllabes, du type  $8 + 8$  ou  $7 + 8$  qu'il croise toujours, avec régularité. Ujejski savait tirer des effets éminemment musicaux des rythmes les plus vulgaires et pour arriver à cette fin, il recourait parfois à sa propre invention, en créant des nouveaux types de rythmes (p. ex: les vers doublement masculins dans sa „Terkotka“ ( $6 + 1 + 1$ ) „Prędko pójdę zamąż. Tak! Tak!“). Il aimait diviser ses vers en petites parcelles par de nombreuses césures fixes; il a introduit 4 nouveaux types rythmiques. Wasilewski se signale de même par des vers à coupes nombreuses, tandis que Zmorski semblable à Norwid se caractérise par le manque d'uniformité et la confusion des rythmes; dans ses ouvrages le rythme est fréquemment variable, irrégulier, troublé, sans fortes ascensions ni chutes profondes, toujours inquiet, jamais complètement fixé, ainsi qu'on peut le voir dans son poème „Les ruines du château de Czersk“. So-

wiński partage avec lui certains traits communs. Lenartowicz n'introduit aucune forme nouvelle dans la rythmique polonaise. Ses vers se caractérisent par de nombreuses coupes, c'est à dire qu'ils se divisent en plusieurs tronçons de 3 et 4 syllabes. Son prétendu hexamètre n'est qu'un vers moderne du type 8 + 8 avec six accents principaux.

Asnyk, Faleński, Konopnicka et Gomulicki forment un groupe à part. Leurs sentiments sont équilibrés et pour la plupart le caractère réfléchi est dominant dans leurs oeuvres. Nous voyons pourtant d'importantes différences individuelles entre eux, ne jugeant que des rythmes on pourrait avancer que c'est chez Konopnicka que le caractère réfléchi cédait le plus fréquemment devant la force du sentiment. Ils aimaient tous, les rythmes décidés, divisés en mesures fixes, c'est à dire en parties de 2, 3 ou 4 syllabes limitées par des coupes; presque tous imitaient aussi les mètres antiques sans s'en rapprocher davantage que ne l'avaient fait leurs devanciers; en voulant imiter l'hexamètre, ils ne créaient que des vers modernes avec un nombre fixe de syllabes. (A. Asnyk „Lykofron do fatum“). Tous à l'exception de Gomulicki employèrent le mélange irrégulier de différents vers, mais ne créèrent rien de puissant dans ce genre. Se distinguant des autres, Konopnicka est après Norwid la première en Pologne qui ait mélangé un grand nombre de vers n'ayant pas de rythme traditionnel parmi d'autres; de ceci est résulté tout un ouvrage („Jego duch“) qui peut être considéré comme écrit en „vers libres“ rappelant les vers primitifs basés sur la phrase. Pourtant ce groupe poétique est caractérisé par la pureté et la régularité du rythme musical obtenu par le principe du parcellement des vers au moyen de nombreuses césures.

Vu le principe métrique rencontré de plus en plus fréquemment et traité d'une manière de plus en plus originale, il a fallu consacrer le chapitre suivant à l'imitation des mètres antiques. Les essais de ce genre datent de la fin du XVIII siècle où ils furent appuyés par les théoriciens. Il semble que Kopczyński fût le premier à identifier la syllabe accentuée avec une syllabe longue, principe qui seul rendit possible la création d'une „métrique polonaise“. Avant lui Nowaczyński avait tenté la même chose en 1781, mais en voulant fixer la quantité prétendue dans la langue polonaise, il ne s'était dirigé que selon ses vues entièrement indivi-

duelles. Ce n'est que dans la „Dissertation sur le caractère métrique et rythmique de la langue polonaise“ d'Elsner (1818) et dans la critique de ce travail faite par Królikowski que nous trouvons des règles de quantité plus détaillées et mieux appuyées par des arguments objectifs. Toutefois ces théories ne se répandirent jamais sérieusement et ne furent mises en pratique que bien rarement. Mickiewicz en fit l'essai le plus important dans la narration du Waïdelote de „Konrad Wallenrod“. Après lui, Norwid, Kondratowicz, Lenartowicz, Asnyk, Konopnicka s'essayèrent à la tâche de créer un hexamètre polonais. D'autres mètres antiques trouvèrent des imitateurs dans Faleński, Ostrowski et certains poètes ultérieurs. Lange dans ses imitations de la strophe alcéenne et du choréodactyle ne visait il semble qu'à certains effets de „humour“.

Les théoriciens plus récents ne sont nullement d'accord dans leurs opinions concernant le vers métrique: Jenike est d'avis que les vers de la „Narration du Waïdelote“ ne sont pas rigoureusement construits d'après le principe de l'hexamètre antique, par contre Mleczko souligne les avantages „des véritables hexamètres“ de Mickiewicz. En présence de cette divergence d'opinions, l'auteur dans son présent travail, a soumis à une révision attentive toute la théorie de la „quantité“ dans la langue polonaise et il conclut par la négative: il ne peut être question d'une métrique dans le sens exact du mot.

Néanmoins durant les quelques dernières dizaines d'années et jusqu'à nos jours, il y a eu des fréquentes tentatives d'imitation de mètres grecs et romains, principalement pour les traductions d'auteurs anciens. Certains de ces essais présentent une réelle valeur artistique, entre autres, quelques passages soi-disant métriques dans les tragédies de Sophocle traduites par Casimir Morawski. Pourtant ce ne sont là que des exceptions, pour la plupart nous avons devant les yeux des imitations serviles et bizarres qui sont très éloignées de notre goût actuel, p. ex: la traduction des Bacchantes d'Euripide par Eminowicz.

Toutefois le principe de ces prétendus mètres polonais a fait naître des nouveaux types rythmiques, surtout des vers que l'on pourrait nommer, d'après l'exemple des Russes, vers toniques. Ce sont des vers qui se caractérisent par une disposition fixe des accents, tout en conservant un nombre fixe de syllabes, mais

n'ayant point de césure fixe. Ils apparaissent premièrement chez Faleński, puis chez des poètes plus récents, principalement chez Tetmajer. Il y a un autre genre de vers ayant un rapport avec le système des vers métriques: ce sont ceux ayant un nombre égal d'accents principaux, mais un nombre inégal de syllabes, donc manquant aussi de césure fixe. Nous voyons de pareils vers chez Wyspiański. En général la tendance à créer de nouvelles formes de versification, caractérise la „Jeune Pologne“.

Nous voyons dans son oeuvre un effort marqué pour arriver à vaincre toutes les difficultés rythmiques et à épuiser tous les moyens d'expression; les membres de la „Jeune Pologne“ tâchaient de ne laisser passer aucune négligence, ni aucune maladresse. Ils recherchaient des effets nouveaux, ce qui est surtout visible chez les plus jeunes. Or—ot (Oppman) est peut être celui qui a introduit le moins de nouveautés, il a amené jusqu'à une véritable perfection la technique des vers divisés en petites parties et maintenus principalement dans le rythme des chansons populaires. Dans ses derniers „Chants de la gloire“ (1917) nous trouvons aussi des nouveaux traits dans la structure des strophes, la disposition des rimes et la technique même de la pure rythmique. Kasprowicz présente beaucoup plus de variété, il a des vers irrégulièrement mélangés, selon leur adaptation au degré d'intensité des sentiments, sans égard à leur nature: ils expriment les passions et fluctuations de l'amour, les explosions de la joie de vivre, les accents mélancoliques etc. Parfois il entremêle des passages composés de vers non rimés et irréguliers avec d'autres écrits en vers de même rythme, et dans les deux cas la forme est en harmonie avec la pensée. Kasprowicz se caractérise encore par le mélange irrégulier des vers de 7 et 8 syllabes (Le livre des pauvres). Ses libres sont très intéressants au point de vue de la technique; leur rythme, ainsi qu'on peut le voir par des exemples, ne peut être considéré comme rythme de la prose poétique. Il n'a que rarement recours à des effets artificiels (comme le sonnet à deux rimes dans le drame pour musique „Sita“).

Tetmajer n'est guère moins intéressant dans le matériel nombreux et varié qu'il offre pour des études rythmiques. il lie différents rythmes dans de nombreuses combinaisons harmonieuses. Il se fait remarquer par son insouciance envers la césure, ce qui pourtant n'atteint pas le rythme de son vers, vu qu'il prend grand

soin de l'ordonnance de tous les accents principaux. On remarque dans plusieurs de ses poèmes des vers sans césure, entremêlés aux vers avec césure („La Sulamithe et Salomon“) mais ayant des accents identiquement disposés, ce que nous voyons aussi dans des vers avec césure, („La fleur symbolique“, „la naissance de Vénus“) pourtant les tronçons de 3 syllabes peuvent avoir leur accent posé sur la première aussi bien que sur la deuxième syllabe. Les vers intitulés „La mélodie des brouillards de la nuit“ sont considérés comme hexamètres par Mleczko, ils se rapprochent le plus des vers toniques grâce à l'existence de 3 césures. Dans les vers construits soi-disant d'après les principes métriques, Tetmajer s'éloigne parfois à un tel point des modèles antiques qu'il finit les vers de 6 pieds par des „iambes“ et qu'il admet même des pieds de 4 syllabes dans ces „vers de 6 pieds“ soi-disant dactyliques. L'auteur a analysé les ouvrages de Tetmajer écrits en vers libres, il serait pourtant difficile d'en donner les résultats dans un compte-rendu succinct.

Wyspiański possède une technique des plus variées. Dès l'origine, il ne comptait guère avec les traditions de versification, et il suivait son propre chemin. Le rythme varié des vers dans „Daniel“ (1893) permet à un lecteur attentif de faire de nombreuses observations. Les vers de la „Légende“ ont un rythme primitif, non formé, rude, mais le chant de Wanda a un tout autre caractère, il se compose de vers toniques longs et brefs régulièrement croisés (3 — 2 — 2 — 2, 3 — 2 — 2); certaines autres chansons ont un rythme populaire; grâce à cela l'ensemble garde un caractère soi-disant populaire, soi-disant antique, on dirait qu'il provient de l'époque où il suffisait aux hommes de voir les mots s'ordonner approximativement en rythme. Le commencement de la „Malédiction“ (Kłatwa 1899) présente de même un rythme soi-disant primitif, et la prière du prêtre se compose de vers toniques 3 — 2 + 2 — 2, 3 — 2 — 2. En même temps, dans son „Protésilas et Laodamie“ (1899) Wyspiański, sous l'influence indubitable des ouvrages classiques, emploie des vers rappelant la construction des vers anciens. Chaque vers du discours tenu par le chœur (à l'exception du second) présente 4 accents principaux, donc 4 parties rythmiques, 4 pieds pourrait-on dire: la première compte 3 syllabes avec un accent tombant sur la première ou sur celle du milieu, les autres comptent 2 ou 3 syllabes, rarement peut-on

remarquer à la fin du vers un monosyllabe fortement accentué; le vers compte de 8 à 10 syllabes. Le chant de l'aède a des vers semblables partagés en 3 parties de 2 ou 3 syllabes. Le discours de Laodamie, adressé à l'ombre de son mari est écrit en vers libres. C'est donc ici pour la première fois que nous rencontrons des vers possédant un genre de pieds, ou parties métriques, qu'on ne saurait d'ailleurs ramener directement à aucun des différents modèles classiques. Nous trouvons la même chose dans l'„Achilleis“ où Patrocle emploie des vers ayant 3 accents: „Od ciebie się | nau-  
czyłem | wiązać zbroje“ etc. Le chant de la Sirène a un rythme inusité, son premier vers paraît défectueux lorsqu'on le compare à ceux qui suivent sous forme „d'hexamètre polonais“, se transformant vers la fin en un vers moderne à plusieurs césures. Le même procédé se retrouve dans la „Légion“ p. ex: dans la conversation de Mickiewicz et Krasiński se composant de vers à 3 accents dont chaque tronçon varie entre 2 et 4 syllabes. C'est encore le même principe rythmique que nous voyons dans les paroles prononcées par St. André.

„Casimir le Grand“ (1900) et d'autres poèmes démontrent que Wyspiański n'admettait guère la nécessité absolue de la césure; il se sert souvent de vers sans césure, bien qu'elle s'y impose à divers égards. En général il mélange différentes formes dans un ouvrage: la structure des strophes dans „Casimir le Grand“ varie toujours, les octaves se mêlent avec d'autres combinaisons de vers et de rimes; parfois leur forme rappelle la technique du moyen-âge par la disposition et la répétition des rimes. Dans la „Varsoviennne“ nous voyons des vers libres se changer parfois en une prose totalement privée de rythme. Dans „Boleslas le Téméraire“ (Bolesław Śmiały) poème de 1900, nous trouvons de nouveau un grand nombre de vers sans rythme et sans césure, aussi bien que d'autres à plusieurs césures. Les „Noces“ (Wesele) ont pour la plupart des vers d'un rythme traditionnel, et certains passages seulement sont écrits en vers non rythmés. Dans la „Délivrance“ (Wyzwolenie) il y a des rythmes intéressants, p. ex: les vers de 3 accents dans la prière de Conrad. La même technique se retrouve dans le monologue de l'évêque dans la „Skalka“. Ces vers à nombre égal d'accents principaux et à nombre inégal de syllabes appartiennent en propre à Wyspiański, qui employait aussi fréquemment des vers uniformes et traditionnels en y changeant parfois le rythme.

Contrairement à Wyspiański, Staff conserve pour la plupart la technique traditionnelle de versification; nous rencontrons très fréquemment chez lui les types de 13 et 11 syllabes. En outre, il emploie souvent dans ses ouvrages des vers à plusieurs parties, combinés en diverses strophes, ou ordonnés selon les accents, tout en négligeant la césure. Le mélange des vers irréguliers, et la manière métrique des anciens („Sur la trace du pied antique“) se trouvent de même chez Staff. Ce dernier genre présente une variété très prononcée.

Lange, un peu plus âgé que Staff, est intéressant à plusieurs égards. Il a une prédilection marquée pour les formes inusitées, il reprend certains artifices datant du moyen-âge et il recherche des combinaisons frappantes de rimes. La poésie se perd souvent dans tout ceci, mais pas toujours.

Miriam-Przesmycki se rapproche de Lange, mais il est moins recherché et un peu plus immédiat dans l'expression de ses inspirations. Ses strophes se caractérisent par une structure fine et charmante, il sait imiter avec grâce les anciennes formes, les canzones, romances, ballades, cantilènes, rondeaux et rondels. Ses traductions des poètes étrangers qui employaient des formes rares et inusitées, ont un intérêt spécial.

L'auteur passe ensuite à un examen détaillé des poésies de Bronisława Ostrowska, de Rydel, Constantin Górski et Charles Rostworowski, ainsi que des différents poètes des deux sexes groupés autour de „Chimera“ (Chimère) de Varsovie, et de „Życie“ (la Vie) de Cracovie. La tendance générale des dernières poésies lyriques, paraît être une recherche active de formes nouvelles et individuelles, ne s'écartant pourtant pas trop des formes léguées par le passé; on rencontre parfois, il est vrai, des extravagances et des bizarreries, mais en général ce sont des cas isolés. Il est juste par contre de dire que l'exécution laisse voir beaucoup de grâce et d'aisance dans les détails, ainsi qu'une observation indubitable des principes généraux et universels de la rythmique. La combinaison des rimes et des différents rythmes laisse le champ ouvert à une presque interminable variété de strophes. L'auteur a mis à contribution tous les recueils de „Chimera“ et de „Życie“ ainsi que plusieurs anthologies, afin de choisir tout ce qui lui paraissait de quelque prix pour dresser un tableau de la technique de versification contemporaine.

Le dernier chapitre est consacré à un aperçu général de l'ensemble de l'évolution historique de la rythmique observée dans ses genres principaux. L'auteur a analysé: 1° les vers construits selon les principes de la versification médiévale; 2° les vers divisés en parties, au moyen de césures employées d'après les modèles des anciens vers populaires; 3° le système du mélange irrégulier des vers traditionnels; 4° les vers écrits d'après la manière métrique des anciens; 5° les vers à nombre fixe d'accents et à nombre fixe ou variable de syllabes; 6° les vers ayant un rythme non fixé, ou négligé, ainsi que les vers libres.

Au début, l'étude présente s'est proposé comme une de ses tâches principales, d'établir les caractères de la versification populaire polonaise, en la comparant avec celle des autres peuples slaves, ce qui devait permettre de reconstituer l'état approximatif de la versification slave dans son époque primitive, et d'émettre à la fin quelques observations concernant la vue d'ensemble de l'évolution de la technique du vers polonais, telle qu'elle s'est présentée jusqu'à nos jours:

„Actuellement se termine un cycle énorme d'évolution rythmique, les vers sortis originellement du chant, se rapprochèrent jadis de la prose étant privés de musique, maintenant après des siècles de développement, ils continuent de même à s'en rapprocher dans leur rythme. Pourtant les formes intermédiaires des vers mesurés ne se sont pas perdues, tout au contraire, elles se sont perfectionnées et enrichies d'une manière extraordinaire. Bref le luth de la poésie actuelle possède des cordes fort nombreuses et d'une intonation infiniment variée“.

---

9. ROMAN RYBARSKI: *Idea gospodarstwa narodowego. (L'idée de l'économie nationale).*

L'idée de l'économie nationale, dont le développement historique, l'essence et les formes contemporaines fournissent le sujet du présent travail, n'est point une notion abstraite obtenue grâce à des recherches purement théoriques. Elle est l'expression du rapport existant entre la vie générale de la nation et sa vie économique. On peut parler d'économie nationale lorsque certaines formes et tendances économiques arrivent à se produire, en englobant toute

la nation et en cherchant à donner au développement économique une direction adaptée à ses besoins. Ceci se voit très clairement à l'époque du mercantilisme. Les états nationaux apparus dès le XVI s. se développent en écartant peu à peu les particularités locales ou touchant aux castes; une politique consciente se rapportant à tout l'état entre en vigueur en soulignant tout particulièrement l'intérêt économique général. Le mercantilisme est l'expression extrême de l'idée d'économie nationale; il se base sur la persuasion qu'il existe des contradictions dans le développement économique de différents peuples et que les pertes d'une nation sont un avantage pour une autre. Comme le prouve l'exemple de Colbert, le mercantilisme tend à créer à l'intérieur du pays une économie nationale systématique; pour l'extérieur il considère le commerce avec l'étranger comme une source de force, de puissance pour l'état et comme un moyen de lutte politique et économique avec d'autres nations. Le développement économique devient l'instrument et la base de la politique générale tout autant que la guerre et le commerce. Cet égoïsme de l'état, compliqué de tout un système de restrictions et combiné avec des théories monétaires erronées ou exagérées a produit une réaction sous la forme du système économique appelé libéralisme.

Le libéralisme a apporté une conception absolument différente de l'économie nationale. Il ne faut pas oublier que ce libéralisme s'est introduit peu à peu et qu'on ne doit pas rendre ses créateurs responsables de tout ce qu'on comprend aujourd'hui par ce nom. Par rapport aux problèmes de l'économie nationale il y a de fortes divergences entre Quesnay et Smith, entre Smith et Ricard et ceux-ci se virent dépassés par le libéralisme militant de Cobden et de Bastiat. Pourtant, les principes du libéralisme arrivent à leur forme logique et conséquente chez ces derniers auteurs et agitateurs, qui lui ont aussi donné une portée pratique. En résumant les résultats de ce développement d'idées, on peut dire que pris dans ses dernières conséquences, le libéralisme nie l'idée de l'économie nationale, bien que plusieurs de ses représentants aient fait certaines concessions à cet égard. Le premier principe fondamental du libéralisme consiste dans la conviction que l'intérêt individuel est conforme à l'intérêt général. Par conséquent, la liberté du commerce devient la base de tout organisme économique. Les efforts économiques

individuels ont pour résultat une plus grande prospérité générale. L'économie nationale n'est que l'ensemble des économies individuelles, ne forme que leur total et n'est nullement, un entier indépendant, dirigé consciemment vers un but unique. A l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur le maximum de liberté économique s'impose.

Un second point se joint à ce que nous venons d'exposer, il s'agit de la conception des rapports économiques internationaux comme ensemble harmonieux. Dans cette économie mondiale la nation occupe la place antérieurement occupée par la famille ou la ville dans l'économie nationale. Chaque nation profite de toute part du développement économique des autres nations, car l'augmentation de la prospérité de l'acheteur ne peut que profiter au vendeur. Les rapports entre les diverses nations devront se développer avec intensité. Le développement de la solidarité économique fera cesser les différends politiques, les préjugés internationaux et créera la base d'une paix durable. Les rapports entre le libéralisme et le pacifisme sont très proches.

Si ces prémisses arrivaient à se réaliser, l'économie nationale cesserait de former un entier indépendant et ne serait plus qu'une partie de l'économie universelle. Elle perdrait ainsi son caractère national particulier. Effectivement, le libéralisme actuel souligne avant tout l'idée d'une répartition internationale du travail et la développe fortement. Il voit avant tout dans les différentes économies nationales, des spécialistes qui produisent exclusivement certains objets pour augmenter la prospérité et les ressources générales.

Ces idées se heurtèrent à une réaction provenant du courant nationaliste qui se développa le plus fortement en Allemagne et aux Etats Unis, mais se fit jour de même dans d'autres pays. Il possède différentes nuances individuelles dans ces divers pays, mais pris dans sa forme la plus générale il consiste dans la négation des principes fondamentaux du libéralisme, par rapport à l'économie nationale. Il commence par nier les heureux résultats de l'absolue liberté économique, et prétend que, dans la vie internationale une telle liberté n'aboutirait qu'à l'asservissement des faibles et au monopole des forts. Il désire donner une nouvelle direction à l'économie nationale grâce à une politique économique consciente, ne fut-ce qu'au prix de

certaines restrictions mises à la liberté; il s'agit pour lui de favoriser certaines branches de production qui en ont besoin. C'est donc ici que se trouve le principe de l'intervention en faveur de l'économie nationale; il en résulte la conception de l'antagonisme dans les rapports économiques entre différentes nations. Au XIX s. on ne proclame plus à ce sujet d'opinions aussi extrêmes qu'à l'époque du mercantilisme, pourtant on admet l'existence des contradictions internationales dans les intérêts économiques, on s'oppose à ceux qui voient toujours dans le développement économique d'une nation, celui d'une autre nation, considérant qu'un échange profite également aux deux parties. Enfin le courant nationaliste dans l'économie, tend à un développement économique général qui concerne toutes les forces et toutes les ressources d'une nation; il désire former un ensemble aussi indépendant que possible de l'étranger et en tous les cas il s'oppose à une trop grande spécialisation. Le point de départ de ce courant est la répartition nationale du travail

Vers le milieu du XIX s. commença une lutte acharnée entre le libéralisme économique et le courant nationaliste sous différentes formes. Par rapport au développement de l'économie nationale, il faut dire que le protectionisme l'emporta, bien que le libéralisme ait pris le dessus dans la théorie de l'économie. Il vainquit par le fait du développement de l'économie nationale dans la direction qu'il indiquait.

Au XIX s. seulement fut achevé ce qui avait été commencé lors du mercantilisme, c'est à dire, l'économie nationale considérée comme entier indépendant à l'extérieur par rapport aux autres économies nationales, et fortement concentrée à l'intérieur. Ce n'est qu'au XIX s. que des systèmes nationaux de communication furent créés, grâce à eux toutes les parties du système économique entrèrent en rapports mutuels, et grâce à eux encore le capital et le travail purent se transporter librement d'un endroit à un autre dans les limites d'un organisme économique. Alors seulement disparurent les entraves légales qui gênaient le libre commerce et le libre développement de la vie nationale. C'est ainsi qu'en France, à l'époque de Colbert, le mercantilisme tout en étant à son apogée, n'arriva pas à abolir les lignes douanières intérieures, qui ne disparurent d'Europe qu'au XIX s. et dans certains pays seulement vers la moitié du siècle. L'abolition du servage ne fut dé-

finitive qu'au XIX s., les serfs et la corvée représentent les derniers importants vestiges des anciens organismes économiques locaux.

Pourtant, l'économie nationale ne saurait être considérée uniquement comme résultat de certaines variations techniques, de transformations juridiques ou d'institutions matérielles. Elle existe en tant qu'ensemble conscient, définissant la direction prise par les systèmes économiques collectifs et individuels qui en dépendent. Pour bien comprendre l'essence même de l'économie nationale, il faut se rendre compte que nous avons en elle une des manifestations importantes de la vie nationale si intense au XIX s. Il nous faut donc comprendre avant tout l'essence du groupement social que nous nommons nation. Or, nous ne saurions expliquer l'essence de l'idée de nation par quelque formule abstraite qui fixerait une fois pour toutes les caractères sans lesquels il n'est pas de nation. Il ne faut pas oublier que la nation est un produit historique, dont la cohérence est constituée tantôt par certains éléments, tantôt par d'autres. Au XIX s. nous voyons apparaître au premier plan des tendances qui sciemment veulent augmenter et développer cette cohérence. Dans le domaine de la politique, cette idée se fait jour sous la forme du „principe de nationalité“ c'est à dire du principe avançant que chaque nation doit avoir son propre état. Or donc, le principe de Nationalité transporté du domaine politique à la vie économique devient le principe d'économie nationale qui, tout en étant peut-être moins apparent, n'en est guère moins fort. Les différentes nations désirent ici encore marquer leur diverse individualité; elles veulent posséder leurs propres richesses, leur propre production dans tous les domaines, elles tendent à devenir indépendantes de toutes les autres, à créer leur propre type d'économie.

Dans ce cadre, nous sommes à même de saisir la portée de l'économie nationale. Avant tout, ce n'est point là une organisation économique dans l'acception habituelle du mot, car il lui manque la direction unique, possédée par toutes les organisations économiques individuelles ou collectives. Malgré ceci, elle forme un entier indépendant et non le total des systèmes économiques de différents membres d'une nation. L'économie nationale équivaut à une connexité fixe de tous ces

systemes, qui leur imposent une même direction de développement conforme aux fins générales de la nation. L'unité nationale est l'élément qui dans les combinaisons les plus variées soude les différents systèmes économiques d'une nation, en leur donnant à tous une fin et un caractère commun. L'économie nationale n'est qu'une des fonctions de la vie nationale.

Au cours du développement de cette idée, l'auteur tâche de prouver qu'on ne saurait identifier l'économie nationale avec le système économique d'un état, bien que dans des circonstances normales l'économie nationale s'appuie sur son propre état. Il y a des manifestations économiques qui n'ont rien à voir avec l'état, et il arrive même que des nations n'ayant point d'état tendent à produire une économie nationale distincte.

L'auteur ne s'arrête point longuement sur la comparaison de l'économie nationale à un organisme, comparaison qui n'expliquant rien n'a point de valeur scientifique. Il proteste aussi contre les opinions qui opposent l'économie individuelle à l'économie nationale et voient dans la dernière la négation de la première. L'économie nationale n'est qu'une connexité durable des économies partielles, qui, toutes soumises qu'elles soient à certaines fins d'ordre supérieur, n'en conservent pas moins leur individualité. Il n'en serait pas de même si l'utopie de Fichte, c'est à dire son état commercial strictement fermé arrivait à se réaliser. Dans ce cas l'économie nationale deviendrait un système économique dans l'acception habituelle du mot.

Enfin l'auteur analyse les différents genres de rapports constituant l'économie nationale; il distingue les rapports strictement économiques et ceux qui ne le sont pas, les rapports volontaires et obligatoires, les rapports spontanés et produits sciemment. Il met à profit la classification de Durkheim, sa distinction de la solidarité par similitude, et de la solidarité par répartition du travail. L'auteur tâche de démontrer que les deux genres de solidarité existent côte à côte dans l'économie nationale et qu'ils ne sauraient exister l'un sans l'autre.

Dans la dernière partie, l'auteur s'occupe des problèmes actuels de l'économie nationale. Le plus important est celui qui fixe les rapports de l'économie nationale et de l'économie mondiale. Les éléments techniques et civilisateurs qui ont contribué à produire

l'unité de l'économie nationale, continuent à agir en faisant éclater son cadre. Le développement des communications ne se borne pas à rapprocher les diverses parties de l'économie nationale d'un pays, il rapproche de même différentes économies nationales d'autres pays. Le développement de la production exige des débouchés de plus en plus considérables, les marchés nationaux deviennent donc trop insignifiants. De même les relations entre les différentes économies gagnent en force. En présence de ces faits, on arrive à la conviction que l'économie nationale est une étape transitoire, et que nous entrons de plus en plus dans l'époque de l'économie mondiale. Suivant ces données, la répartition nationale du travail céderait la première place à une répartition internationale du travail et les économies nationales perdraient leur indépendance en faisant partie de l'ensemble plus vaste d'une et unique économie mondiale.

Il faut tâcher avant tout d'éviter ici une certaine confusion d'idées; si par économie mondiale on comprend la généralité des relations de plus en plus nombreuses entre différentes économies nationales, si l'on pense au fait même de cette dépendance réciproque, on peut dire effectivement que nous vivons de plus en plus à l'époque de l'économie mondiale et l'on peut citer beaucoup d'exemples à l'appui. Mais on comprendrait faussement cette économie mondiale en voulant y voir un ensemble cherchant à asservir sans aucun égard toutes les économies nationales, en leur enlevant leur indépendance pour se mettre à leur place. Les économies nationales, tout en participant de plus en plus au commerce économique de l'univers, tendent toutefois à en faire une source pour le développement de leur force et de leur indépendance, et n'en veulent pas moins garder jalousement leur individualité particulière, par rapport aux autres économies nationales. L'idée de l'économie nationale se développe de plus en plus fortement en s'appliquant aux nouvelles conditions techniques, économiques et civilisatrices.

Cette marche des événements est confirmée par la connaissance que nous obtenons de la signification nationale des différents éléments économiques: population, terre et capital, précisément à l'époque actuelle du développement de l'économie mondiale. Nous voyons de même que la base du groupement des unités commerciales et douanières consiste toujours encore en l'unité nationale et que tous les essais tendant à l'écarter n'aboutissent guère. Le déve-

loppement du protectionisme national qui s'étend et gagne en force en est une nouvelle preuve. Arrivé à la fin de ses recherches l'auteur considère au même point de vue le problème de l'indépendance des puissances économiques, ainsi que les conditions dans lesquelles les économies nationales, petites ou moyennes, peuvent conserver leur liberté, tout en entrant dans le commerce économique international avec une intensité croissante.

- 
10. SINKO TADEUSZ: **Pierwowzór »Nadobniej Paskwaliny« S. Twardowskiego.** (*Le prototype de „la belle Pasqualine“ de S. Twardowski*).

S. Twardowski en publiant vers 1655 son roman rimé en trois chants „La belle Pasqualine“ indiqua sa source dans le titre, en disant qu'elle „échangea récemment son costume espagnol contre un costume polonais“. Selon ces indications, le prof. R. Pilat en premier lieu, puis indépendamment de lui le prof. E. Porębowicz démontrèrent indubitablement qu'un certain récit de la nourrice de l'héroïne Stella trouvait son origine dans un récit d'une bergère Felismène, une des héroïnes de „Diana“ roman pastoral espagnol de Montemayor. Les deux savants remarquèrent pourtant chez Twardowski de fortes variantes, se faisant jour dans la tendance anti-érotique de Pasqualine et jugèrent qu'il fallait encore chercher quelque autre prototype. Cette recherche était d'autant plus indiquée, que la partie dépendant de Montemayor comprend à peine 180 vers sur les 3960 du roman polonais et concerne seulement l'épisode secondaire, motivant la colère de Vénus envers Pasqualine.

Le premier motif de cette colère est la rivalité entre cette dernière et Vénus par rapport à la beauté. Vénus menacée dans son monopole de beauté, ordonne à son fils Amour d'inspirer à Pasqualine un amour non partagé pour un chevalier quelconque. Amour exécute les ordres de sa mère et Pasqualine brûle d'amour pour Olivier, le lui fait savoir par lettre et perd sa bonne réputation. Désespérée, elle s'adresse à Félicie, grande prêtresse de Minerve lui demandant conseil, celle-ci comme pénitence, l'envoie faire un pèlerinage, durant lequel Pasqualine désarme Amour, mais oubliant les avertissements reçus, elle tombe en son

pouvoir, duquel Satyre la délivre. Arrivée au terme de son pèlerinage au temple de Junon, Pasqualine apprend, qu'elle avait aidé les dieux à briser le pouvoir de Vénus et d'Amour et qu'après son retour à Lisbonne la vie lui sera plus élémentaire qu'auparavant.

Ces motifs principaux, ainsi que plusieurs autres secondaires, proviennent ainsi que le démontre l'auteur, du célèbre conte d'Apulée sur „Amour et Psychée“, conte des plus populaires au XVII<sup>e</sup> siècle dans la littérature italienne, espagnole, anglaise et française. Certains motifs rudimentaires n'ayant pas chez Twardowski de fonctions organiques, prouvent, qu'il ne puisa pas dans quelque remaniement d'Apulée, mais directement dans l'original, dont il élargit les motifs au cours du deuxième chant, en s'inspirant directement d'Ovide, de Virgile, d'Horace et de quelques autres classiques.

Il faut comprendre la mention d'une traduction de l'espagnol faite dans le titre, comme toute autre indication donnée par les romanciers polonais de l'époque: Jean André Morsztyn fit dans sa Psychée une paraphrase de Marino, y ajoutant un peu des Métamorphoses d'Apulée et non de Lucien; néanmoins dans le titre il mentionnait aussi ce dernier comme source, bien évidemment parce que sous le nom de Lucien il trouvait l'„âme“ grec. Potocki composa lui-même la trame de Syloret; malgré cela il dit, que son sujet est tiré de différents écrivains grecs et latins et qu'il n'a fait que le mettre en relief dans des vers polonais. Plus tard, le traducteur polonais d'Oromond, roman français de F. Pon., prévient dans sa préface, que cette histoire fut premièrement traduite du grec en vers polonais et qu'il la transcrivit en prose. L'original grec n'avait jamais existé, pourtant comme l'action se passait en Orient et que les héros avaient des noms soi-disant grecs, cette histoire fut appelée grecque, ce qui donna lieu par la suite à l'assertion qu'elle avait été traduite du grec. De même, grâce à une certaine couleur locale, le roman de Twardowski fut premièrement considéré comme espagnol et ensuite vu la source espagnole d'un épisode, il fut défini comme traduit de l'espagnol. Evidemment à l'époque, les romans traduits de l'espagnol devaient être lus avec autant de plaisir que l'ont été plus tard les romans traduits du français.

Dans un supplément, l'auteur indique les rapports qu'il y a entre le conte d'Apulée et le conte inachevé de Mickiewicz „Le roi Bobo et la reine Lala“ et reconstruit son dénouement d'après des motifs d'Apulée.

11. SINKO TADEUSZ: *Poetyka Sarbiewskiego. (Die Poetik von M. Sarbiewski S. J.)*.

Die Fürstlich Czartoryskische Bibliothek in Krakau besitzt eine Nachschrift der im Jahre 1626/7 in Połock gehaltenen Vorträge über Poetik von dem damaligen Lehrer dieses Gegenstandes Pater M. Sarbiewski. Es ist ein Papiermanuskript von 477 Seiten 4°, nr. Inv. 1446. Er umfaßt: *De perfecta poesi libri novem* (der größte Teil des 1. Buches fehlt), *de acuto et arguto liber unus sive Seneca (rhetor) et Martialis*, drei Bücher über lyrische Invention, Disposition u. Elocution, *de virtutibus et vitiis carminis elegiaci sive Ovidius* (1 Buch), zusammen 14 Bücher. Am Ende des neunten Buches, aber auch des öfteren im vorhergehenden Texte betont der Verfasser die Neuheit seiner Lehre und ihre vollkommene Unabhängigkeit von Skaliger, dem er das Mißverstehen des Aristoteles vorwirft. In der Tat folgt Sarbiewski hauptsächlich der Poetik von Aristoteles, dessen Lehre er durch eine detaillierte rhetorische Topik ergänzt. Nur in Einzelheiten, die er nicht auszuführen gedenkt, verweist er auf Skaliger, Pontanus, Vida, Minturno, Galuzzi u. a. Seine Lehre *de acuto et arguto* basiert durchaus auf Senekas Kontroversien; die dort öfters gerügte Manier wird hier zum stylistischen Ideal des Konzeptismus erhoben. Das Werk ist ein technisches Lehrbuch, mit dessen Hilfe die Schüler selbst Epen u. andere Gedichte verfertigen könnten. Das war nämlich das Hauptziel der Klassikerlektüre in den Jesuitenschulen. Für ästhetische Betrachtung der heidnischen Dichter war in diesen Schulen kein Raum.

---

12. SZYJKOWSKI MARJAN: *Dzieje nowożytnej tragedji polskiej Typ pseudoklasyczny. Cz. II. Rozkwit i zanik 1800–1830. (L'histoire de la tragédie moderne en Pologne. Type pseudoclassique. II. partie: L'apogée et le déclin 1800–1830).*

La seconde partie de l'histoire de la tragédie moderne en Pologne à l'époque du pseudo-classicisme nous présente le développement et le déclin de ce courant littéraire.

Il ne faut point considérer les dates de 1800–1831 comme bornes purement fictives, elles se trouvent basées sur le cours naturel des choses. Dès 1800 la tragédie française s'affirme sur la

scène polonaise. L'année 1807 inaugure une série de représentations de tragédies originales, écrites d'après le modèle français.

Dérivant du travail préparatoire fourni par la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, la phase de la pleine maturité du pseudoclassicisme s'ouvrit alors en Pologne. Suivant notre méthode préalable, c'est à dire la méthode constructive, nous divisons notre tâche en quatre parties, analysant successivement les traductions, les représentations, le développement de la théorie et celui de la pratique théâtrale. En plus, on peut distinguer quant au temps, l'époque de „l'épanouissement“ et celle „du déclin“: la première renferme les 14 dernières années de la direction de Bogusławski et les premières six années de celle d'Osiński. Le déclin aussi rapide que l'épanouissement, s'accomplit dans les dix années qui précédèrent l'insurrection de Novembre 1830.

Dans ces limites, les six années de la direction d'Osiński 1814—1820 présentent sans aucun doute l'apogée: c'est ici que se place la plus haute influence quantitative et qualitative des chefs-d'oeuvre français. C'est ici que nous trouvons pour la théorie dramaturgique polonaise l'activité de la société varsovienne des „Iks“ et pour la pratique, les deux pièces essentielles: „la Ludgarda“ de Kropiński et la „Barbara Radziwill“ de Feliński. Les traductions se rattachent directement à la tradition du siècle de Stanislas Auguste, et forment un chaînon ultérieur du labour commencé par Konarski au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les matériaux rassemblés entre ces limites et groupés à la fin de l'ouvrage dans un tableau bibliographique, comprennent comme imprimés, manuscrits, livres séparés et fragments de revues et journaux, 88 numéros dont 59 se reportent au XIX<sup>e</sup> siècle. De tout ceci, nous analysons particulièrement les travaux de Louis Osiński principalement important comme traducteur de Corneille, et ceux de Vincent Kopystyński, admirateur de Racine. Les adaptations d'Osiński jouissaient chez les contemporains d'une grande considération que nous essayons d'expliquer, ainsi que de fixer l'importance d'Osiński au point de vue historique et comparé.

Le chapitre suivant s'occupe de la tragédie française sur la scène polonaise, principalement sur celle de Varsovie qui à cette époque est de toute première importance pour tous les autres théâtres polonais.

Pour l'époque de la direction de Bogusławski et de celle d'Osiń-

ski nous avons rétabli le répertoire classique, dont nous dressons la liste chronologique à la fin du livre, en nous basant sur les sources contemporaines. Déjà à première vue il démontre le nombre croissant, puis diminuant dans les dernières années des représentations de cette espèce, leur choix et leur distribution par rapport aux trois maîtres du théâtre français, les nouvelles pièces, les reprises et enfin la popularité relative de certaines oeuvres.

Dans ce travail nous considérons les opinions contemporaines des admirateurs et des adversaires de ce genre de pièces, la lutte sans espoir avec le „drame“ réclamé par une bonne partie du public, l'exécution scénique par rapport au jeu des acteurs et à l'agencement de la scène, les représentations exceptionnellement réussies, celle d'Athalie p. ex. qui fut le triomphe d'Osiński comme régisseur. Dans les années de déclin du pseudo-classicisme nous analysons les causes de ce déclin et les premiers symptômes du „romantisme“ sur la scène de Varsovie. Enfin nous nous occupons des rapports entre les théâtres de province (Wilno, Cracovie, Lwów) et celui de Varsovie.

Le chapitre suivant, divisé en trois parties, est consacré au développement de la théorie. La première partie est dédiée aux classiques: elle arrive aux sources de la critique théâtrale, en premier lieu de la société des „Iks“; elle mentionne une nouvelle édition de la poétique de Golański, analyse les opinions de François Weżyk, les cours d'Eusèbe Słowacki, la dissertation de Léon Borowski, le système de Louis Osiński et les critiques de Gaëtan Koźmian.

La deuxième partie sous le titre „Révolution romantique“ traite en détail des opinions de Brodziński et Korzeniowski. La dernière partie présente l'action de Mochnacki secondée par Michel Grabowski et Valentin Chłędowski.

A la fin du chapitre nous donnons, comme toujours, un coup d'oeil sur l'ensemble du sujet traité, lequel dans le cas présent concerne le long développement qui s'est produit de Rzewuski à Chłędowski.

Le dernier chapitre (VIII) possède une importance capitale: se basant en grande partie sur des matériaux inconnus, il tâche de reproduire le tableau complet du développement et du déclin de la tragédie originale, c'est à dire le résultat de tous les efforts des traducteurs, acteurs et théoriciens au cours de 30 ans.

Sans compter les formes intermédiaires, nous avons pu rassembler 36 unités dramatiques possédant des caractères clairement tragiques.

Après la période des essais primitifs, ces pièces présentent pendant les trente premières années du XIX siècle une ligne de développement qui se divise en trois parties: 1° de Niemcewicz à Kropiński, 2° le sommet de la tragédie, 3° son déclin. Dans ces limites nous commençons par la représentation de „Ladislas“ de Niemcewicz en 1807, représentation qui indique une continuité de tradition avec l'époque antérieure, puis nous passons à „Zbigniew“ du même auteur et à „Wanda“ de Tekla Łubieńska, comparée avec une tragédie semblable de Zacharias Werner.

Par la suite, nous analysons en détail les tragédies de Wężyk, d'Alexandre Chodkiewicz, d'Eusèbe Słowacki et d'Antoine Hoffman, nous acheminant ainsi vers les sommets du développement, sur lesquels brillent la „Ludgarda“ de Kropiński et la „Barbara“ de Feliński.

Nous établissons la parenté historique et réelle des deux ouvrages, nous analysons leur construction extérieure et intérieure, nous indiquons leurs sources historiques et littéraires (autochtones et (étrangères), nous rassemblons les critiques contemporaines et celles qui suivirent, nous considérons enfin les représentations.

Dans ce cadre nous présentons toute l'oeuvre dramatique de Feliński, ses essais juvéniles et ses adaptations ultérieures d'Alfieri et de Crébillon; la seconde, autographe, est particulièrement intéressante, nous dévoilant les ressorts du mécanisme poétique de l'auteur de Barbara.

L'oeuvre d'Ignace Humnicki nous montre des signes évidents de décadence, bien que ses contemporains l'aient considéré comme successeur et héritier du talent de Feliński, contrairement à la critique isolée de Dmochowski.

Les tragédies antérieures et anonymes („Rokiczana“, „Kra-kus“) se signalent par des symptômes de décadence de plus en plus frappants. Nous assistons ainsi à la disparition des traits précis qui caractérisaient le pseudo-classicisme. Les nouvelles tragédies, comme par exemple „Kamma“ de Ladislas Miniewski, s'éloignent dans leur trame et dans leur forme des normes de la tragédie française.

Enfin, en 1827 et 1828, la scène la plus conservatrice, celle de Varsovie, s'ouvre pour les premières tragédies romantiques: le „Harald“ de Jean Max. Fredro et „Arces“ de Joseph Supiński. Mochnacki salua „Harald“ comme la révélation d'un art nouveau.

Les „Pélovides“ de Korzeniowski, représentés à Varsovie en 1830, peuvent être considérés comme preuve d'une extinction définitive de la vitalité du type pseudo-classique dans la littérature polonaise. Ce fut le dernier geste, noble et beau, du classicisme dans la dramaturgie polonaise. Nous avons pu connaître et analyser en détail cet ouvrage, grâce à une copie manuscrite, conservée jusqu'à nos jours.

13. WINDAKIEWICZ STANISŁAW: *Epigrammata rzymskie Kallimacha.*  
(*Les épigrammes romaines de Callimaque.*)

Les poésies romaines de Philippe Buonaccorsi Callimaque, oubliées maintenant se trouvent sous le titre de „Callimachi Epigrammata“ dans un superbe in-folio de la bibliothèque du Vatican, provenant d'Urbino, et portant le N<sup>o</sup> 368<sup>1)</sup>. Un second exemplaire existait jadis à Vérone. Apostolo Zeno<sup>2)</sup>, érudit du XVIII s. a noté ce qui suit: „Fra i codici della copiosa libreria Saibante in Verona ne abbiamo veduto uno in quarto scritto verso il fine del XV secolo e intitolato „Callimachi poetae quidem lepidissimi Epigrammatum libellus“ Comincia così

Cum tibi crescit opus meliori pumice cultum

Quod mea dormitans saepe lucerna videt.

C'est ainsi que commence le seul texte qui nous soit accessible aujourd'hui, celui d'Urbino, un peu ultérieur il est vrai puisqu'il provient du début du XVI s. Il est écrit en belle italique de la renaissance, sur un magnifique parchemin. Les titres des poèmes y sont exécutés au minium et les initiales sont bleues ou parfois dorées. Les épigrammes de Callimaque contenues dans ce manuscrit représentent près du quart d'une plus grande collection dont l'étendue est définie à la première page: „In hoc pul-

<sup>1)</sup> v. Bulletin de l'Académie de Cracovie 1890 p. 276, Kwartalnik historyczny 1891 p. 360—363.

<sup>2)</sup> Dissertazioni Vossianae Venez. 1733 II. 331.

cherrimo codice continentur nonnulli poete latini iuniores, qui in circum pictis circulis sunt annotati<sup>4</sup>. Ces cercles entourant le titre principal, sont au nombre de sept, et portent les inscriptions suivantes: „Christophori Landini Xandra (f. 2—57), Callimachi Epigrammata (f. 58—99), Nicolaï Perrotti Epigrammata et fabule (f. 100—146), Antonii Panormitae Hermaphroditus (f. 147—170), Bartholomei Contradae Egloga (f. 170—3), Marci Siculi Elegiae (f. 179—188), Franc. Patritii Egloga<sup>4</sup>. Ce titre fut écrit avant que le manuscrit ne fût achevé, car il n'y est point fait mention de quelques poèmes insérés ultérieurement: „Philelphi Egloga de Christi Natali“ (f. 173—5), „Caroli Aretini In funere Leonardi Aretini Carmen lugubre“ (f. 176—9); par contre le poème de François Patrice annoncé dans le titre ne se trouve pas dans le corps du manuscrit. Les épigrammes romaines de Callimaque sont ici en brillante compagnie: Landino, Perrotti, Panormita, Filelfo, Carlo Marsupini, tous portent des noms glorieux dans l'histoire de l'humanisme du XV siècle.

Les épigrammes romaines de Callimaque sont dédiées à une personne qui nous est inconnue: „Ingenuo et multe indolis adolescenti Carboni Piceti Calimacus Venetus felicitatem dicit“.

Il nous dit, que sur le désir du père de cet inconnu nommé Nicolas, il a rassemblé tous ses écrits en un entier pour le lui envoyer: „Nicolaus Pater tuus .... rogavit, ut epigrammata mea in volumen redacta ad te mitterem“<sup>4</sup>. La famille de Callimaque provenait de Venise<sup>1)</sup>, bien que lui personnellement fût originaire de Toscane, ce qui explique qu'il se donnait indifféremment comme Toscan ou Vénitien. Il arriva pourtant à Rome de Venise, et dans ses épigrammes l'on voit encore des traces d'un séjour prolongé dans cette dernière ville.

Les épigrammes dédiées à Carbon Picet se partagent en deux livres; dans le premier on en compte 55, et dans le second presque trois fois autant, c'est à dire 149 épigrammes, ou plutôt gaietés et poésies d'occasion, qu'il rassemble sous ce titre. Nous ouvrons ce recueil avec curiosité voulant connaître le passé littéraire de l'éminent propagateur de l'humanisme en Pologne. Le manuscrit d'Urbino contient presque toute l'oeuvre littéraire de Callimaque durant son séjour à Rome. Elle coïncide avec le Pontificat de Paul II (1464—71)

<sup>1)</sup> De his que a Venetis. Zeissberg, poln. Geschichtschr. des Mittelalt 349.

et peut-être même remonte à une époque antérieure dont nous ne saurions pourtant rien dire de certain.

Callimaque écrivit ses premiers vers à Venise, mais en réalité il acheva ses études littéraires à Rome.

„Ingenium lectissimis literis Romae excoluit“, comme le dit Jovius<sup>1)</sup>. Son frère François de 3 ans plus jeune que lui le devança à Rome, et s’y occupait aussi un tant soit peu de belles lettres et écrivit ultérieurement la „Vita beati Bartoli“ dont le héros était Florentin<sup>2)</sup>. Ils arrivèrent de Venise pour profiter des leçons du célèbre archéologue romain Julius Pomponius Laetus, qui reçut notre Callimaque à bras ouverts. Nous trouvons dans les oeuvres de Pomponius une mention de leur rencontre: „Callimachus... cum Romam venit, a me, quia litterarum studium imitari videbatur, hospitaliter acceptus est“<sup>3)</sup>. Par l’entremise du professeur, il se rapprocha probablement de certaines de ses connaissances, entre autres de Barthélemy Platina, secrétaire du cardinal de Mantoue, auteur de l’ouvrage connu sous le titre de „Vitae pontificum“ et par la suite directeur de la Bibliothèque du Vatican. Il connut de même Antoine Campanus évêque de Teramo, célèbre épistologue, ainsi que poète et favori de Pie II. Cette société de latinistes éminents fit beaucoup de bien à Callimaque; Campanus en particulier, s’intéressa à son talent. Le célèbre épigrammatiste du temps de Pie II fut frappé par la fantaisie, la perspicacité et aussi par une certaine faiblesse physique et désagréable du nouvel arrivé de Venise<sup>4)</sup>. Callimaque était chassieux. Campanus écrivit à ce sujet:

Callimachi quamvis lippi videantur ocelli  
 Sitque minor stella pupula cantaridis,  
 Plura videt quam linx, vigili nec cesserit Argo  
 Noctem vel media perspicit ille die ....  
 Cumque alii videant quae sunt tantummodo, suevit  
 Quaeque etiam non sunt cernere Callimachus...

<sup>1)</sup> Elogia claror. viror.

<sup>2)</sup> Zeno l. c. 321 voir aussi la lettre de Callimaque à Derslaw de Rytwiany Tomiciana I app. 1.

<sup>3)</sup> Responsio Pomponii. Ms. Vatic. 2934.

<sup>4)</sup> Campani I. A. Opera. Venet. 1502 Epigr. VI. 18.

Callimaque arriva à Rome non seulement pour y chercher la science, mais aussi pour y trouver une bonne position. Il n'était pas riche et Platina lui vint maintes fois en aide; voyant son talent, le secrétaire de François de Gonzague cardinal de Mantoue le recommanda parmi son entourage; premièrement à Jacques Ammannati-Piccolomini, cardinal de Pavie et célèbre auteur d'épîtres, puis à Roborello, cardinal de Ravenne, qui l'employa comme secrétaire permanent. Par la suite lorsque les relations amicales de Callimaque et de Platina, ancien habitant de Rome depuis 1448 vinrent à se rompre, ce dernier écrivit au cardinal de Pavie en se plaignant de ce que son ami n'avait pas su apprécier tous les services qu'il lui avait rendus „quod hominem in numerum familiarum Reverendissimus Dominus Ravennas meis precibus recepit, quod eum saepius pecunia iuverim, quod ei meis commendationibus tua patuerit gratia et benevolentia“<sup>1)</sup>. C'est donc grâce à Platina que Callimaque figura parmi les nombreux secrétaires d'évêques et de cardinaux, dans ce groupe d'écrivains et d'abréviateurs qui jouèrent un si grand rôle à l'époque, près de la curie Romaine. — Nous arrivons ainsi au premier groupe de circonstances réelles qui nous permettent d'aborder la lecture du manuscrit d'Urbino.

D'après les propres aveux de Callimaque, on peut conclure que ses rapports avec le cardinal de Ravenne n'étaient ni très affectueux, ni très proches. C'était<sup>2)</sup> un des cardinaux les plus âgés, et son influence datait de l'époque d'Eugène IV (1431 - 47). Callimaque le cite plusieurs fois, et lui adresse une épigramme „ad Ravennatem“ dans laquelle il demande de l'argent et avoue que son service devient moins assidu vu les rémunérations minimales qu'il reçoit. (Ep. II. 89. 91). Il n'écrivit jamais de poème étendu en l'honneur de son patron.

Le cardinal de Pavie l'attirait bien plus. Leurs rapports s'appuyèrent sur la considération que ce dignitaire avait pour la poésie de Callimaque. Le poète lui écrivit souvent et non sans joie. Une de ses épigrammes nous laisse l'amusant souvenir de la plaisanterie d'un courtisan qui, en vantant la générosité de quelqu'un d'autre espère le pousser à augmenter la sienne. Voici ce qu'écrivit le serviteur du Cardinal:

<sup>1)</sup> Vairani, Cremonensium monumenta. Romae 1778. I. 29 - 66.

<sup>2)</sup> G. Veronensis, De gestis Pauli II. Muratori SSRI. III. 2,

## Ad Papiensem.

Natali Domini Deique nostri  
 Aurum non leve sponte liberali  
 Cum nihil peterem, dedit Ravennas.  
 Misisti tacite nihil, videbo  
 Quid dabis Papiensis ecce posco. (II. 92).

Le cardinal de Mantoue, patron de Platina, est de tous les cardinaux celui qui jouit de la plus grande estime de Callimaque. Sa brillante extraction, ainsi que ses grandes influences auprès du pape actuel <sup>1)</sup> inspiraient le plus grand respect au courtisan du cardinal de Ravenne. Il lui adresse deux épigrammes obséquieuses, tâchant ainsi d'obtenir les bonnes grâces de ce Prince de l'Église en l'adulant. (II. 96. 123). Il apprit probablement ce genre de flatteries de Platina dont il cite la „Historia urbis Mantuae et familiae Gonzagae“. Callimaque écrivit le plus long poème de son recueil en l'honneur du Cardinal de Mantoue: „Ad augustum cardinalem Mantuanum in funere sororis“. C'est un thrène typique de l'époque de l'humanisme, dans le genre de ceux qui allaient paraître par dizaines en Pologne au siècle de Sigismond le Vieux. Etant en même temps l'ouvrage le plus marquant parmi ceux qui sont inspirés par la muse romaine de Callimaque, il faut le lire avec attention.

Le poète ne sait comment consoler le cardinal, mais il ne s'étonne guère de sa douleur. Il comprend combien il sera affligé lorsque revenu au seuil de la maison paternelle, il ne trouvera plus Dorothee pour lui souhaiter la bienvenue, tandis que ceux qui sont restés lui narreront tout ce qui a rapport à ses derniers moments, passés à dire adieu à son fiancé et à prier pour la longue vie de son frère. Le jour de sa mort sera à tout jamais un jour de triste souvenir pour le cardinal. Callimaque décrit les funérailles et c'est ici qu'il déploie le plus de fantaisie; il dit que Virgile lui-même ne saurait donner, une juste description du cortège funèbre de cette Mantouaine. Tous les citoyens pleuraient devant le grand malheur qui frappait la maison de Gonzague; la beauté renommée et le grand espoir de cette famille n'était plus! Les fleuves italiens, le Mincio, l'Eridan et le Pô gonflèrent leurs flots, et la nature entière ressentit la tristesse générale. Les regrets de

<sup>1)</sup> l. c.

tout le monde durèrent longtemps et n'arrivèrent à se calmer qu'après l'apothéose de la figure de la défunte, et lorsqu'elle fut comptée parmi les étoiles. Le cardinal lui aussi devrait s'apaiser maintenant et se pénétrer de la pensée que nous devons tous mourir. De l'Olympe, sa soeur suivra ses succès qui dureront jusqu'au moment où, à un âge avancé et ayant parfait son rôle ici-bas, il montera de même dans la région des étoiles pour y prendre place. Ce panégyrique frappe par l'oubli des idées chrétiennes dans l'expression des regrets qui sont entièrement modelés sur l'esprit classique. (II. 139. f. 94—7).

Parmi les autres cardinaux, Callimaque cite encore Bessarion, le célèbre traducteur et propagateur des textes grecs en Italie; il n'était nullement en rapports intimes avec lui et de loin seulement pouvait admirer ses beaux jardins sur le Tibre. Son épigramme „In hortum Bissarionis“ exprimait son étonnement devant la quantité de fleurs rares et odoriférantes possédées par le cardinal (I. 53). Cette épigramme a été publiée à une époque moderne dans une des publications dédiées aux études orientales<sup>1</sup>).

En dehors du monde ecclésiastique, Callimaque avait encore à Rome quelques connaissances laïques qui bien certainement répondaient plus à ses penchants que les rapports officiels avec le clergé. Nous lisons dans son recueil un panégyrique portant le titre „Ad Sigismundum Malatestam imperatorem illustrissimum“ dans lequel le secrétaire du Cardinal de Ravenne présente ses vœux au célèbre tyran de Rimini, et le glorifie comme amiral d'une flotte puissante, avec laquelle il souhaite de le voir remporter de nouveaux succès. (II. 95).

Parmi les épigrammes romaines de Callimaque il y en a qui sous le titre de „Ad Caesarem“ appelleront tout particulièrement notre attention. Le personnage en question porte le nom de François, mais nous ne saurions dire qui il était. Callimaque écrivit en son honneur un certain nombre d'épigrammes, et grâce à son appui il arriva à jouir d'une grande considération à Rome. Il lui dédiait tous ses livres et se réjouissait de chaque petite louange qui sortait de sa bouche. Il s'agissait probablement de quelque grand seigneur

<sup>1</sup> Nous croyons que c'est le „Bessarione pubblicazione periodica di studi orientali“. Nous ne pouvons indiquer l'annuaire vu la difficulté actuelle d'avoir accès à cette revue.

qu'on pouvait gratifier du nom de „Caesar“. Ces épigrammes de Callimaque laissent percevoir une certaine note d'attachement, de confiance et d'admiration à son égard. En voici un exemple:

A d C a e s a r e m.

Quod legis atque probas, quiquid mea fistula luit  
 Et quod me vatem Romula terra putat,  
 Quod non ad Scythiam propero Pontumque rigentem  
 Quodque mihi vitę spes melioris adest,  
 Hoc tibi me semper gratus debere fatebor  
 Meque tuum dicam, non opus esse Iovis. (II. 94).

Un second cercle de relations de Callimaque à Rome se composait de personnages lui étant égaux. Il entourait d'un respect tout particulier son maître Julius Pomponius Laetus, auquel il crut faire un grand plaisir en lui dédiant trois épigrammes écrites selon Catulle. L'une d'elles commence par ces mots: „Pomponi decus eruditionum“. Il le glorifie comme bon connaisseur de latin et d'antiquités romaines et se sent très flatté par ses approbations. (I. 37, 44, 45).

En plus du souvenir donné à son maître, Callimaque parle à plusieurs reprises dans son livre romain de Bartholomée Platina son intercesseur lors de son séjour dans la ville éternelle. Au temps où les épigrammes furent rédigées, ils étaient unis par des liens de cordiale amitié, ils assistaient ensemble à des banquets, se répétaient les menus scandales de Rome, et en plus Callimaque avait l'obligation de s'extasier sur tout ce qui provenait de la plume de son ami. Il se moutra le plus éloquent dans la plainte sur le manque de considération à son égard, que nous trouvons dans un morceau assez long, imité d'Horace:

Quid me potentum spernere limina  
 Et plebis auras, Platina, non sinis (I. 23).

Nicolas Perotti évêque de Sipont et pupille de Bessarion fut aussi une des brillantes connaissances de Callimaque, il laissa un nom connu dans le développement de l'humanisme grâce à sa traduction de Polybe et à la composition d'une grammaire et d'un traité de versification, ainsi que d'un énorme ouvrage sur Martial portant le titre de „Cornucopia“<sup>1)</sup>. Ce savant est mentionné par

<sup>1)</sup> Voigt. Wiederbel. d. class. Altert. II. 133—7.

Callimaque dans une de ses péigrammes romaines intitulée „Ad Chiriacum“ il s’y trouve nommé „noster Perottus“ et y est spécialement encensé comme poète (II. 70). Ses poésies oubliées aujourd’hui se trouvent à côté de celles de Callimaque dans le manuscrit d’Urbino, sous le titre „Nicolai Perotti Epigrammata et fabule“.

Les autres relations romaines de Callimaque n’appartiennent pas aux noms les plus illustres, mais ne sont pourtant pas sans intérêt pour sa biographie. Les nombreuses épigrammes „Ad Glaucum“ se rapportent à Marimo Coldelmero di Venezia, un de ses collègues au secrétariat du Cardinal de Ravenne, ainsi qu’il résulte de plusieurs actes<sup>1)</sup>; il devait un jour devenir le compagnon de Callimaque dans son voyage en Pologne. Pendant leur séjour à Rome il se réunissaient souvent pour plaisanter, se faire des cadeaux, et admirer leurs oeuvres réciproquement. L’épigramme suivante est assez explicite au sujet de leurs rapports:

A d G l a u c u m.

Qui modo frigidulis tunicis algere solebam  
Miraris cocco conspiciendus eam;  
Nunc cardinali grata est mea musa Ravenne,  
Ante sed in triviis fabula nota fui (II. 22).

Les épigrammes de Callimaque portant le titre „Ad Asclepiadem“ visent, comme il appert de diverses autres sources, un certain Marcus Romanus Academicus qui lui aussi devait accompagner Callimaque dans sa fuite de Rome<sup>2)</sup>. Parmi les vers qui lui sont adressés nous trouvons cette observation d’un sérieux inusité sous la plume d’un simple courtisan:

A d A s c l e p i a d e m.

Est nihil in cunis senio seu ponere vitam,  
Cum tibi sit nulla mors fugienda via,  
Sed bene non nihil est vita decedere ab ipsa,  
Namque aliquid superest exequiasque fugit (II. 19).

<sup>1)</sup> Platina, Vita Pauli II. ainsi qu’une lettre d’Ang. de Rubois Galeacio Mariae Sfortiae vicecomiti mediol. dd Romae 29 Febr. 1468 Pastor Gesch. d. Papst. II. 638 - 42.

<sup>2)</sup> v. Canensius Mich. Vita Pauli II ed. card. Quirini f. 78 et M. Barber. XXX. 104, Epitaphium Marci Academicus.

Planella, autre personnage des épigrammes romaines de Callimaque, l'avait encore connu à Venise, ainsi que nous le dit Pomponius<sup>1)</sup>. Ils se considéraient tous deux comme bons latinistes; Callimaque lui dédia une épigramme spéciale, et le mentionna aussi dans d'autres vers.

Nous ne pouvons déchiffrer certains noms dans les épigrammes romaines de Callimaque. Si nous étions à Rome en possession des nombreux livres qui nous font défaut, nous pourrions certainement arriver à des résultats plus exacts. Pourtant les noms cités suffisent pour éveiller la curiosité de tout amateur de la littérature humaniste et la diriger vers le manuscrit d'Urbino. A côté de noms réels, on trouve dans le recueil d'épigrammes romaines de Callimaque un grand nombre de noms fictifs: Aulus, Avitus, Candidus, Celer, Cinna, Coranus, Dindymus, Fabius, Faustinus, Lupercus, Nestor, Tucca, etc. Ces noms proviennent généralement des „Epigrammaton libri“ de Martial. Callimaque vivait dans un milieu d'enthousiastes qui pensaient à une rénovation de la littérature ancienne à Rome; en visitant les monuments anciens ils apposaient toujours comme signature: „Antiquitatis amatores et Antiquitatis persecutores“<sup>2)</sup> et voulaient sous peu fonder une académie romaine pour étudier la civilisation ancienne. Comme habitants de Rome, leur attention fut naturellement dirigée vers les poètes romains possédant une certaine couleur locale. Avant tout ils glorifiaient Martial; Pomponius Laetus, futur directeur de l'académie romaine et professeur de Callimaque, trouva justement son pseudonyme littéraire dans les oeuvres de Martial; Callimaque de même y puisa le sien et s'en servit au début de ses poésies dans le manuscrit d'Urbino.

Comme oeuvre d'art, les épigrammes romaines de Callimaque démontrent avant tout l'adoration que le cercle de ses connaissances avait pour Martial et c'est justement dans les efforts de l'auteur pour se rapprocher de ce modèle que leur importance réside. Malheureusement Callimaque n'était pas un esprit de premier ordre, il n'a pas eu l'occasion de devenir un véritable homme du monde et n'a pas vécu dans cette grande Rome qui était autrefois le centre d'une immense puissance politique. Jeune, pauvre, de position

<sup>1)</sup> Responsio Pomponii l. c.

<sup>2)</sup> Rossi, Roma sotteranea I. 3-7.

subordonnée il n'a su donner à ses observations sur Rome ni un souffle mondain, ni une empreinte sérieuse. Ses épigrammes romaines n'embrassent point un vaste horizon et ne s'élèvent pas au dessus du niveau quotidien de l'esprit de société. Comme jeune courtisan il était sensible aux côtés extérieurs de la civilisation et faisait grande attention au costume, à la coiffure, à la belle prestance; comme secrétaire de cardinal il devait respecter les apparences extérieures; il se moquait de l'étrange costume de Sextilius (I. 10), de la belle taille de Néarque (II. 111), de la petite taille de Cardian (II. 12), des imperceptibles moustaches de Septumuleius (II. 105). La coiffure l'intéressait beaucoup et à ce propos il inséra un remerciement spécial au barbier Ciparis qui l'avait bien rasé (II. 66). Selon l'exemple de Martial il parle souvent d'amusants jeux de société et se souvient avec plaisir des festins et des libations. Il remercie Platina pour sa splendide réception (II. 88). Il reproche à Celer d'avoir gâté un doux souper par de méchantes plaisanteries (II. 38). Il critique l'inconséquence de Vigdame qui veut paraître stoïque et évoque de tristes pensées alors qu'il voudrait manger excellemment et dormir mollement (I. 14). Il se sent des devoirs envers celui qui l'a bien reçu. Dans l'épigramme „Ad Lupercum“ il énonce son indignation de ce qu'il accepte des présents d'un ami et malgré cela en dit du mal (II. 15). Par rapport à un festin il lui est même arrivé de faire un bon mot: il dit que Fericillus offre un beau couvert et une mauvaise nourriture, comme s'il invitait ses convives pour leur faire connaître son hospitalité par les yeux et non par les dents. (I. 20).

Suivant son modèle dans le domaine des épigrammes, Callimaque s'efforce aussi de saisir la silhouette psychologique de ses connaissances. Sa plume a réellement une justesse classique pour exprimer les défauts de caractère, et les imperfections de la nature humaine. „Hominem pagina nostra sapit“ comme le dit Martial. Il est frappé par le manque de parole de Lucullus (II. 10), par la rapacité d'Archesilas (II. 21), par la perversité de Candide (II. 33), par la naïvete de Corane (II. 78), par l'arrogance de Flavian (II. 120). Il se sent le droit de donner des conseils à ses amis, de leur faire des observations, des critiques et des réprimandes. Il dit à Lysippe qu'il agit mal en dédaignant les avis amicaux (II. 40). De même pour Pamphile qui ne sait profiter de

rien (II. 41). Aulus fait du mal à beaucoup, et du bien à personne (II. 44). Avitus touche à l'âge où les fautes augmentent (II. 79). Il est le plus spirituel dans ses remarques „Ad Philadelphum“, qui parle sans cesse des mérites des ancêtres, et ne sait rien dire de lui-même (II. 81).

Lorsque Callimaque écrivit ses épigrammes, il était à l'âge où il possédait déjà des goûts stables, et des penchants décidés pour les choses de l'esprit, il avait une certaine indépendance de pensée qui le transformait en littérateur de profession. Il dit à Echinus qu'il faut savoir profiter du temps (II. 5), à Dindymus qu'une situation modeste n'est pas un empêchement pour se former un caractère énergique (II. 37). Dans de plus longs vers, à la manière d'Horace, il explique à Lucullus comment il faut s'y prendre pour arriver à l'indépendance, malgré différentes contraintes et empêchements afin d'avoir „vitam liberam“, une vie réellement libre (II. 57).

On trouve chez Callimaque peu de compliments légers, délicats, de même peu de billets familiers et aimables. Il ne se plaisait guère en ce genre, ou peut-être lui était-il inutile dans la société qu'il fréquentait. Seule, l'idée gracieuse: „In Cinnam qui nive collum Laurentii percussit“ lui réussit, il la remania à deux reprises et ce fut la première ébauche du madrigal devenu si célèbre chez nous par la suite: „Na twą pierś białą, padł śnieżek biały“. Chez Callimaque il ne possédait pas encore sa subtilité ultérieure.

Inferior candore suo ne victa iaceret,  
 Irruit in collum nix violenta tuum.  
 Vellera purpureum subito traxere ruborem  
 Colla rosis qualem iuncta ligustra parant.  
 Sic auxit celebrem voluit dum ledere formam  
 Nix tibi et indoluit vulnere lesa tuo (I. 26).

Dans ses épigrammes sur la femme, Callimaque a montré de la manière la plus frappante son aveugle adoration pour le classicisme. Il reconnaît la sensualité plate, brutale: il se plaît aux plaisanteries grossières, très souvent inconvenantes qui rappellent Martial d'une façon peu agréable. Dans un petit poème Ad Cupidinem, il avoue que Cupidon le poursuit même la nuit (I. 48). Il aime à plaisanter ses compagnons sur leur entraînement immodéré, il se moque de la pudeur, de la virginité, de la retenue et pousse ses collègues à différentes extravagances. On rencontre rarement chez

lui quelque remarque convenable sur les jeunes filles, il ne connaît pas de sentiment idéal, et les pensées de valeur douteuse foisonnent tellement dans ses oeuvres qu'on éprouve un véritable soulagement en lisant l'épigramme „Ad Glaucum“ où il fait preuve d'un enthousiasme plus raffiné à propos de l'étrange charme d'Entilla lorsque, en dansant elle défait ses tresses (II. 3), ou encore: son émerveillement devant les pleurs de la toute jeune Ambroseola pendant les funérailles de son père (II. 67). Callimaque se permet très souvent des facéties grossières sur les jeunes filles, à propos de leurs yeux, de leurs perruques, de leurs fausses dents, etc. La plaisanterie, adressée à Pomponius Laetus, sur Phyllide qui perdit ses dents en jouant aux osselets, a un caractère à part (I. 14). Les railleries sur les vieilles dames et les dames infirmes sont tout à fait dans le style antique: Ad Palestinam „Tercentum tibi Palestina rugae“ (I. 33). „Ad Domitium“ sur Cosmellus qui ne voulut pas accepter de vin accompagné d'un baiser de vieille femme (I. 43) etc. Le trait suivant est tout à fait dans le style de Martial.

In latus faciem Perilla vertit,  
Solo prospiciens procos ocello.  
Cur queris? Quoniam Perilla lusca est (II. 14).

Certaines déclarations d'amour de Callimaque sont un peu plus élevées, bien que n'étant guère édifiantes; elles se rapportent à son séjour à Venise. Dans l'épigramme „Ad Probum“ il annonce qu'il écrit avec fréquence, seulement pour plaire à la demoiselle qui habite „in ripis Zerulae“ probablement au bord de la rivière Zero, parmi les lagunes de Venise (II. 47). Il s'agissait sans doute de Silvia, dont il parle dans une quinzaine d'épigrammes; bien qu'étant certainement une relation de jeune homme, celle-ci durait depuis longtemps, était intime et assez affectueuse. Callimaque écrivait à Silvie des vers tout à fait gracieux dans le genre de Catulle ou d'Horace, faisant preuve d'une certaine circonspection et réflexion, ce qui les fait remarquer avantageusement. Dans l'épigramme „In picturam Silviae“ il émet l'idée habituelle aux humanistes sur la ressemblance d'un portrait à une personne vivante (I. 17); dans „De passere Silviae“, épigramme écrite absolument selon le modèle de Catulle et de Martial, il dit qu'il s'amusait quand sa dame était bien portante et qu'il est de-

venu triste puisqu'elle est malade (II. 7). On rencontre dans ces vers des exhortations pour lui faire cesser sa vie débauchée, ainsi que des menaces d'indifférence lorsqu'elle vieillira. Il nous semble être le plus naturel dans l'épigramme „Ad Nearcum“, où il avoue qu'il aime se trouver à la campagne, dans une atmosphère tranquille et champêtre auprès de sa bien-aimée qu'il nomme avec un certain respect „domina“ (II. 48). Il paraît le plus sérieux dans l'épigramme „Tandem parce tuis Silvia luminibus“ où à deux reprises il est question de Venise comme de la ville où s'est développée cette idylle érotique (II. 77).

Dans ses vers occasionnels, Callimaque ne diffère guère des autres poètes humanistes. Son recueil prend un caractère particulier lorsqu'il commence à traiter de la littérature et de la vocation d'auteurs. Il était enthousiaste de poésie et cherchait à faire partager ce culte à son entourage. Jeune intéressé par l'art, il passionnait les jeunes et entraînait les plus âgés. Il écrit sans cesse sur la poésie, se moque des mauvais poètes et rit de la chute de l'artificielle grandeur; par rapport aux relations de Venise, il montre du dédain pour la gloire et la richesse de l'ancien bachelier vénitien Syllanus (I. 18). Malgré son inclination à la critique il sait parfois s'astreindre à reconnaître le vrai talent. Il déclare dans l'épigramme „Ad Clorum“ qu'il apprécie hautement la poésie de Cosmicus (II. 18), dans d'autres, il lui reproche d'écrire des poèmes sur des gens sans mérite (I. 16). Il éveillait leur émulation en leur indiquant des nouveaux sujets et en exigeant la critique de ses propres oeuvres. Il s'est particulièrement bien conduit envers un jeune poète „Ad Julium Ferrum“ auquel il conseillait de la manière la plus affectueuse d'essayer sérieusement ses forces dans la carrière artistique (I. 27).

Le culte de Callimaque pour la poésie est naturellement un écho des goûts de Martial pour l'art et la littérature, mais il a pourtant un certain cachet individuel. Le poète encourageait ses collègues et contemporains à cultiver l'art, tout en ayant son propre programme touchant les gens plus âgés et riches dont il voulait absolument faire des mécènes. Certains candidats sont désignés pour ce rôle, il envoie continuellement ses épigrammes et félicitations à Lucullus, Phaliscus et Nestor en leur assurant que lui seul peut les immortaliser. La fortune ne peut leur procurer aucune renommée, au contraire, en faisant des largesses pour la poésie, en

rémunérant bien les poètes, ils peuvent être certains que leurs noms passeront à la postérité. Ceci présente plutôt un point de vue humaniste que classique sur le rôle de la poésie.

Comme ami des peintres, Callimaque s'intéressait aussi un tant soit peu aux arts plastiques; à cet effet il écrivit quelques épigrammes „In vaccam eneam a Mirone celatan“ sujet déjà traité par Anacréon (I. 4—6) ainsi que d'autres sur les groupes de chevaux attribués à Phidias et Praxitèle, qui se trouvent aujourd'hui à l'entrée du Quirinal. Ces épigrammes aussi, ont leur pendant dans le recueil de Martial, néanmoins elles sont assez réussies et peuvent témoigner d'une certaine étude personnelle de l'antiquité. Comme exemple nous citons:

In equum a Phidia celatum.

Quid frenare paras, deceptus imagine, saxum?

Phidiacum hoc opus est. Spiritus omnis abest,

Ars oculos fallit. Manibus natura patebit.

Visus equus, marmor postmodo tactus ero (I. 31).

Il y a peu d'observations de la nature dans les épigrammes de Callimaque; par contre il a cru varier un peu le genre de son recueil en y ajoutant quelques épitaphes traditionnelles qui pourtant ne présentent rien d'extraordinaire.

L'imitation de Martial par Callimaque n'est ni particulièrement hardie, ni abondante, ni fine. On ne trouve pas chez lui de véritable naturel; ni de variété ou fraîcheur, les épigrammes acérées, belles, inattendues se rencontrent très rarement; il y a dans ses oeuvres une certaine médiocrité intéressante peut-être pour un spécialiste, mais la faculté particulière d'observation et la réelle individualité artistique n'existent pas chez lui. Callimaque parle aussi étonnamment peu de la Rome contemporaine, bien qu'il écrive à tant de personnes y habitant. Il eût été difficile de tirer de ce recueil quelques informations sur lui-même, si nous n'avions les quelques vers adressés aux cardinaux et à certains littérateurs influents de Rome. Il raconte une fois qu'un astrologue lui a prédit beaucoup de succès et qu'il ne lui arrive pourtant que du mal (II. 28); une seconde fois il déclare dans la gracieuse épigramme généralement connue<sup>1)</sup>:

<sup>1)</sup> Lamius Joh. Catalogus codicum manuscriptorum qui in Bibl. Riccardiana adservantur. Liburni 1756.

## De se ipso.

Callimacho fortuna brevis fuit usque, sed heu heu  
Quae iam parva fuit, incipit esse nihil (II. 30).

Par contre il aimait discourir sur ses aptitudes et remplissait ses feuillets de réflexions à ce sujet; il s'assimila de nouveau l'auto-criticisme de Martial, il connaissait bien les limites de son talent et savait le diriger. Dans l'épigramme „Ad Barotium“ il avoue que sa poésie est plutôt rustique pour les savants (II. 45). Il donne à sa muse le nom de plaisante et évite sciemment les sujets sérieux. Dans l'épigramme „Ad Tuccam“ il reproche à son ami de vouloir quoique en vain lui faire chanter „fortia facta ducum“ (II. 35). Ceci sort du cercle de ses goûts, conscient de son art, il écrit seulement des poésies sensuelles, sans penser aux personnages héroïques. Son programme devrait être connu des lecteurs, donc il le donne:

## Ad lectores.

Non ego Cadmeas Thebas, non civica bella,  
Non facies versas, non Phrigis arma viri,  
Non pecudes, non rura cano, quicumque requirit  
Ista, sit a nostro longius usque libro.  
Me legat, offendit quem non lasciva Corinna,  
Cynthia, nec Sapho Lesbia, nec Nemesis (II. 131).

Se complaisant dans les qualités de son talent, Callimaque pri-sait très haut les fruits de son inspiration; il se vante parfois de penser à la postérité et a même l'ambition d'égaliser Catulle. Une certaine vivacité, volubilité et observance de la forme pouvaient le conduire à l'illusion de créer quelque chose de nouveau. Pour produire un effet comique, il lui est arrivé une fois de terminer tous les vers d'une épigramme par des monosyllabes:

## Ad Faustinum.

Quam bene Saturni, prebebat temporibus glans,  
Fercula simplicibus populis liquidus fons,  
Et de pari fuerant homines etiam pecudum grex  
Iuncta suis qualem faciebat stipitibus frons.  
Tunc mel, lac, flos, glans, lens, vas, puls, sal quoque nux, far  
Munera magna tuo puero fuerat Coridon sat.  
At pueri puereque simul nunc percipiunt es  
Quomodo tu careas omni simul et careas spe (II. 144).

Certainement Callimaque n'était pas un poète de premier ordre, mais il aimait sa profession d'auteur; il songeait quelquefois à ses devoirs et avec assiduité prenait en considération le public qui devait le lire. Afin d'être compris et goûté en connaissance de cause il demandait qu'on laissât de côté ses poésies si elles ennuyaient, pour les reprendre de nouveau après un festin et alors seulement on en découvrirait le charme particulier. Comme Martial il faisait la cour aux lecteurs, et avait assez de chance auprès du public. Ses oeuvres se répandaient dans le monde, il racontait qu'il était chanté partout et particulièrement par un certain Sergiolus (II. 73). Quelques copistes eurent le mérite d'aider à la propagation de ses poésies, grâce à de beaux exemplaires enluminés d'or et de minium. Le manuscrit d'Urbino conserve le souvenir des fastueuses éditions du XV siècle. Callimaque distingua particulièrement le copiste Fabius et comme preuve de sa reconnaissance lui consacra une épigramme spéciale:

Ad Fabium.

Nugarum studiose congregator,  
 Quas vinum mihi dietat et Cupido  
 Inter tot strepitus negociorum.  
 Quod gratus tibi debeam tuisque  
 Membranis miniis et umbilicis.. (II. 90).

Callimaque était persuadé que la poésie aurait dû lui assurer plus d'opulence qu'il n'en tirait, et il se plaignait toujours d'être trop peu rétribué. Les questions de bienséance lui donnaient aussi de constants sujets de réflexion, il se justifiait parfois d'être par trop libre, à d'autres moments il se sentait content de n'être pas trop pudique. Dans une épigramme il expliquait sur l'exemple de Virgile, que l'on peut être non seulement auteur de l'„Eneïde“ et des „Bucoliques“ mais en même temps d'autres poèmes moins édifiants (II. 100).

Les épigrammes romaines de Callimaque présentent un rapport assez vague avec la part qu'il a prise aux travaux de l'Académie romaine et avec son transfert ultérieur en Pologne. Il y règne exclusivement l'atmosphère sereine d'une vie de cour, sans que rien fasse prévoir la phase orageuse qui causa son départ de Rome. Par ce recueil on ne peut même apprendre grand'chose sur l'académie romaine, quelques-uns de ses membres sont cités: Pomponius,

Platina, Glaucus, Asklepiades, Planella, mais il n'est nullement question des séances, ni des travaux de cette institution. Evidemment les deux livres d'épigrammes existaient déjà avant l'entrée du poète à l'Académie, ou du moins avant le développement d'une plus intense activité de la part de ce groupe de savants. Son admiration pour les antiquités et les coutumes anciennes, ainsi que la grande connaissance qu'il avait de la langue et de la poésie latine lui valurent certainement le droit de participer aux séances de ces passionnés adorateurs du passé romain. Le fondateur de l'Académie, ou du moins celui qui la dirigea et qui était comme on le sait le professeur de Callimaque, a du hors de doute l'engager à faire partie des membres de son Académie.

Mais, quand ceci est-il arrivé et comment le poète a-t-il pu acquérir une influence assez considérable sur cette assemblée pour l'exposer par la suite à des persécutions? Nous ne pouvons le savoir par le manuscrit d'Urbino qui ne donne aucune indication à ce sujet.

- 
14. WITKOWSKI STANISŁAW: *Historjografja grecka aż do Augusta wraz z naukami pokrewnemi (geografią itd.) (Griechische Historiographie bis auf Augustus. Mit Einschluss verwandter Gebiete (Geographie usw.)*

Wir besitzen ausgezeichnete Werke über griechische Philosophie und griechische Beredsamkeit, aber keine eingehende Darstellung der griechischen Historiographie. Das vorzügliche Buch von Wachsmuth beschränkt sich auf die historischen Quellen, historischen Zwecken dient auch die tiefgehende Arbeit von Bury; die philologische Seite bleibt in beiden Werken unberücksichtigt, so dass wir keinen Grundriss haben, der den Gegenstand gleichzeitig von der historischen und philologischen Seite behandelte. Der Verfasser unternimmt in dem vorliegenden Buche einen Versuch, dieser doppelten Rücksicht gerecht zu werden.

Was die Begrenzung des Stoffes anbelangt, so beschränkt sich der Verf. auf die klassische und die hellenistische Periode. Wenn er die Kaiserzeit nicht mehr behandelt, so geschieht dies nicht so wohl aus principiellen, als vielmehr aus praktischen Gründen. Sollten aber einmal die Historiker der Kaiserzeit ausgeschlossen werden, so empfahl sich die Zeit des Augustus als die untere Grenze.

In dieser Beziehung teilt der Verf. den Standpunkt von Felix Jacoby. Polybios und Poseidonios sind die letzten Geschichtsschreiber, die für die Entwicklung der Historiographie von Bedeutung sind. Mit Trogus und Diodor, die noch berücksichtigt werden, setzt die Sammelarbeit ein. Sie erstreckt sich auf alle Gebiete der Historiographie: in der Chronographie erscheint das Sammelwerk Kastors, in der Mythographie Handbücher usw. Die späteren Geschichtsschreiber bieten Interesse durch ihren Stoff, aber nicht durch neue entwicklungsgeschichtliche Ideen. Überhaupt klafft in den nächsten Jahrhunderten auf dem Gebiete der Zeitgeschichte eine grosse Lücke. Die Griechen des I. und II. Jahrh. schreiben keine Zeitgeschichte, die jetzt nur römisch sein könnte. Aber auch die klassizistische Richtung, die mit Augustus beginnt, empfiehlt die genannte Grenze. Sonst müsste man bis zur Eroberung von Konstantinopel hinabgehen; höchstens könnte das Ende des römischen Reiches den Endpunkt bilden. Praktisch wichtig ist nach Augustus noch Plutarch, deshalb wird er in einem Anhang vorgeführt. Von den augusteischen Schriftstellern werden noch Dionys von Halikarnass und Strabon behandelt. Um den Stoff nicht schroff abzubringen, wird in einem Schlusskapitel die Entwicklung der späteren griechischen Historiographie bis ins III. Jahrhundert hinein kurz skizziert. Somit gibt das Buch eine Übersicht über die gesamte Entwicklung der griechischen Historiographie.

Die Geographie, die durch das ganze Altertum mit der Geschichtsschreibung eng verbunden ist, wird bis auf Strabon (incl.) behandelt. Auch verwandte Gebiete, wie die Biographie, die Periege usw., finden Berücksichtigung.

Die Anordnung des Stoffes konnte nur entwicklungsgeschichtlich sein. Das allmähliche Werden, die Blütezeit (Herodot und Thukydides), der Niedergang im IV. u. III. Jahrh., das zweite Aufblühen bei Polybios sind die Hauptperioden dieser Entwicklung. Die Einteilung hat somit historische, nicht philologische Grundlage. Ihr gegenüber musste der philologische Standpunkt zurücktreten, der eine Einteilung in zwei Hauptepochen: die klassische und hellenistische, empfehlen würde. In der Entwicklung der Historiographie bezeichnet die Zeit Alexanders keine neue Epoche. Zwischen der Historiographie des IV. und derjenigen des III. Jahrh. gibt es keinen wesentlichen Unterschied. Der Beginn des hellenistischen Zeitalters kommt bei der Einteilung erst in zweiter Reihe in Be-

tracht. Da jedoch mit Alexander für die griechische Literatur und Kultur eine neue Epoche einsetzt, so musste zwischen der Schilderung der Historiographie des IV. und jener des III. Jahrh. eine Charakteristik der neuen Periode eingeschaltet werden.

Innherhalb der entwicklungsgeschichtlichen Einteilung ist der Stoff nach litterarischen Gattungen, also eidographisch, angeordnet. Natürlich konnte die chronologische Abfolge der Schriftsteller nicht ausser acht gelassen werden. Der Verf. sucht den eidographischen Standpunkt mit dem chronologischen nach Möglichkeit in Einklang zu bringen. Eine pedantische Einteilung lediglich nach dem einen oder dem anderen dieser beiden Gesichtspunkte wäre praktisch undurchführbar. Kompromisse sind hier unbedingt nötig. Werke desselben Schriftstellers, die verschiedenen Gattungen angehören konnten nicht in verschiedenen Kapiteln behandelt werden.

Nach einem einleitenden Kapitel über die Anfänge der Prosa in Griechenland gibt der Verf. eine Übersicht über die neueren Arbeiten zur griechischen Historiographie. Es folgt eine Erörterung der Frage nach der Entstehung der historischen Prosa. Der Verf. entscheidet sich für die Ansicht, dass dieselbe hauptsächlich aus der epischen Dichtung entstanden ist. Nach einer Charakteristik der Logographie wird dieses Anfangsstadium der Geschichtsschreibung in folgender Weise eingeteilt:

- 1) Hekataios (Genealoge und Geograph).
- 2) Andere Genealogen: *a)* Akusilaos, *b)* Pherekydes.
- 3) Geschichte fremder Völker: *a)* Dionysios von Milet, *b)* Charon von Lampsakos, *c)* Xanthos der Lyder.
- 4) Hellanikos.

Bei Xanthos wird die Ansicht des Ephoros verteidigt, wonach Herodot diesem Schriftsteller viel verdankt. Die Abweichungen erklären sich damit, dass Herodot bei der Geschichte Lydiens neben Xanthos noch eine andere Quelle benutzt hat. Bei Hellanikos wird die Überlieferung, dass er bei Perperene gestorben sei, verworfen. — Kurz besprochen werden die Logographen des griechischen Westens, die Anfänge der Biographie und der Litteraturgeschichte, die politische Broschüre und die Memoiren.

Es folgt das Kapitel: „Die Blütezeit der Historiographie: Herodot und Thukydidides“. Der Verf. wendet sich gegen die Ansicht, dass Herodot sich an der Spitze seines Werkes als Thurier bezeichnet hat. 446/5 liest Herodot einen Abschnitt der Beschreibung

der persischen Kriege in Athen vor. Möglich sind auch Vorträge Herodots in anderen Städten Griechenlands. Aus Thurioi ist er nach Athen wohl nicht mehr zurückgekommen. Den bekannten perikleischen Ausdruck von der Jugend und dem Frühling hat Herodot in Thurioi aus dem Munde eines Zeugen der Rede hören können. Die bekannte Stelle der Sophokleischen Antigone ist für Schlußfolgerungen betreffend die Abfassungszeit des ersten Teiles des Herodotischen Geschichtswerkes belanglos; Sophokles und Herodot sind hier unabhängig von einander auf diesen jedem Menschen naheliegenden Gedanken verfallen. Was Herodots Reisen anbelangt, war er auch in Susa. Herodot dachte nicht daran, über 479 hinauszugehen; er hat ja keine tiefere Einsicht in das geschichtliche Geschehen. Das Werk ist also vollendet, hat aber keine Schlußrevision erfahren. Die Heeresrevue des Xerxes erinnert an den glänzenden Einzug Agamemnons in seinen Palast bei Aischylos. In der Beschränkung auf die historische Periode zeigt sich der Einfluss Athens. Die schlichte Schilderung der Schlacht bei Thermopylä beruht auf Absicht. Der zweite Teil des Werkes entstand vor dem ersten. In den Zeitraum, der beide trennt, fallen die Reisen Herodots. Schriftlichen Quellen hat Herodot wenig entnommen. Die Rolle der Persönlichkeit in seinem Werke ist jonisch, nicht attisch. Wenn wir bei Herodot von der Regierung Demarats wenig hören, so geschieht dies wohl nicht nur aus künstlerischen Gründen, wie Bruns will, sondern vielleicht deshalb, weil der Autor über diesen Abschnitt im Leben Demarats wenig informiert war. Die Bedeutung der jonischen Novelle wird gebührend hervorgehoben. Der künstlerischen Seite des Werkes sucht der Verf mehr Beachtung zu schenken als dies gewöhnlich, besonder in der deutschen Wissenschaft, geschieht. Die Darlegung der hohen Bedeutung Herodots sowohl für die Entwicklung der Historiographie als auch in anderen Richtungen beschließt den diesem Historiker gewidmeten Abschnitt.

Thukydides ist in Perperene gestorben. Da sein Werk unvollendet ist, ist es ziemlich gleichgültig, ob dasselbe auch eine Schlußrevision erfahren hat. Bruns' Ansicht, daß die Charakteristik Antiphons im 8 Buch ein Beweis des Mangels einer Schlußrevision ist, ist gänzlich verkehrt. *ἔδε ὁ πόλεμος* ist für die Frage nach der Abfassungszeit des Werkes belanglos. Die Stelle IV 48, 5 über die Wirren in Kerkyra, *ἔσα γε κατὰ τὸν πόλεμον τόνδε*, ist zwischen

410 und 404 geschrieben. Den archidamischen und den sicilischen Krieg beschrieb Thukydides noch während des peloponnesischen Krieges. Aber auch das V. und das VIII. Buch sind noch vor 404 entstanden, dh. das ganze Werk ist während des Krieges geschrieben. Es ist möglich, daß es in einem Zuge abgefaßt ist. Nach 404 unternahm der Verfasser Änderungen, die jetzt nötig geworden waren. Wahrscheinlich ist das ganze Werk umredigiert worden, vielleicht mit Ausnahme des VIII. Buches. Der archidamische Krieg war schwerlich besonders herausgegeben. Der sicilische Krieg bildete wohl kein besonderes Werk.

Vor der Rückkehr des Autors nach Athen war das Werk bis 411 fertig. Es war dem Verfasser und den Lesern ziemlich gleichgültig, an welcher Stelle die Ansicht von der Einheit des Krieges dargelegt werden sollte, ob dies am Anfang, oder erst nach Abschluß des archidamischen Krieges geschah. Einen Beweis bietet II. 65. Die Pentekontaetie ist ein Exkurs; sie entstand wohl erst in Athen und zwar aus dem Grunde, weil die damals erschienene Schilderung dieser Periode bei Hellanikos Thukydides wenig befriedigte (vgl. die wenig beachteten Worte ἀρα δέ). Die Archäologie gehört zu den späteren Teiles des Werkes, entstand aber noch vor 404. Das I. Buch ist als Einleitung für den archidamischen Krieg nicht zu umfangreich. Die innere Politik findet nicht deshalb keine Berücksichtigung, weil es sich in ihr um typische Erscheinungen handelte, sondern weil sie in die Kriegsgeschichte nicht direkt gehört. Nach einer Prüfung der künstlerischen Seite des Werkes folgt ein Abschnitt über den Stil. Mit Unrecht bestritt man den Einfluß der Verbannung auf die Dunkelheit des Stils. Der rauhe Stil erklärt sich daraus, daß der attische Stil in gewissen Richtungen noch nicht ausgebildet war: die historische Erzählung, wo bereits die Logographen und Herodot vorgearbeitet hatten, ist bei Thukydides ziemlich glatt, für die Reden mit ihren psychologischen und anderen Reflexionen musste er sich den Stil erst schaffen. Dies erhellt auch daraus, daß diese Reden im Laufe des Werkes klarer und verständlicher werden.

Das nächste Kapitel ist betitelt: „Kleinere Talente“. (IV. u. III. Jahrh.). A) IV. Jahrh. I) Die Richtung des Thukydides. Hieher gehören: a) Xenophon. b) Kratippos und die Historie von Oxyrhynchos. c) Philistos, in gewissem Sinne auch d) Aristoteles Athenaion politeia. Ausführlich behandelt wird Xenophon, besonders sein Leben,

Charakter und die Anabasis und zwar aus dem Grunde, weil über sein Leben und seinen litterarischen Charakter die Ansichten noch vielfach auseinandergehen und die Anabasis den Schlüssel zum Verständnis seiner Schriften bildet. Daß er sich an dem peloponnesischen Kriege beteiligt haben soll, ist schwerlich richtig; sonst würde er in der Anabasis seine Erfahrung betont und eine höhere Stellung im Heere des Kyros erlangt haben. Er besitzt einfach über gewisse Ereignisse jenes Krieges genauere Informationen. Dagegen wird er unter den 30 Tyrannen als ἑπικεῖς gedient haben. Die letzten Jahre seines Lebens verbrachte er in Korinth. Bei der Anabasis wird der apologetische Charakter dieser Memoiren betont. Das Werk entstand wahrscheinlich 371—367 und erschien pseudonym. Ob bei Diodor Sophainetos oder Xenophon benutzt ist, ist schwer zu sagen; das letztere ist wahrscheinlicher; in keinem Falle ist Xenophons Anabasis ausschließliche Quelle Diodors. Die Glaubwürdigkeit der Anabasis ist durch ihren apologetischen Charakter bedingt. — Ob die Hellenika nach einem einheitlichen Plane und in einem Zuge abgefaßt sind, ist schwer zu entscheiden. Deshalb läßt sich auch die Entstehungszeit der einzelnen Teile nicht bestimmen. — Die Cyropädie entstand bald nach 364 oder 362. — Alle kleinen historischen Schriften Xenophons sind echt mit Ausnahme der Athenaion politeia.

b) Kratippos. Er ist jüngerer Zeitgenosse des Thukydidēs. Der Einwand, daß Diodor unter dem Jahre 394 nicht erwähnt, daß Kratippos' Geschichte hier endete, erledigt sich dadurch, daß derselbe Schriftsteller unter dem Jahre 357 den Beginn der Kallisthenischen Geschichte des heiligen Krieges ebenfalls zu erwähnen unterlassen hat. Zopyros war ein Schriftsteller; des Todes des Thukydidēs gedachte er in einer Biographie oder in einer Schrift anderer Art. Kratippos ist Verfasser der Hellenika aus Oxyrhynchos. (Der falsch überlieferte Name des Königs von Paphlagonien Πύης ist in Τύης zu korrigieren).

c) Philistos.

d) Aristoteles Athenaion politeia.

II. Nachzügler der Logographie: Ktesias. Die Zeit seines Aufenthaltes in Persien wird nach Diodor und Plutarch in frühestens 404—387, spätestens 401—384 gesetzt. Dagegen ist die Bemerkung über den Grabhügel des Klearchos für die Datierung irrelevant, denn sie kann auf Erzählung einer dritten Person zurückgehen.

Die erste Hälfte des Werkes (etwa 10 Bücher) ist wohl noch in Persien entstanden, die Perserkriege und die Geschichte des übrigen 5 Jahrh. in Griechenland. Der Schlußpunkt 398 wird aus politischen Gründen erklärt: die Politik Persiens war in dieser Zeit antilakonisch, bei der spartanischen Tendenz des Werkes zog es Ktesias vor, die Geschichte dieser Zeit nicht mehr zu schreiben; seine Eitelkeit erlaubte ihm jedoch nicht, eigene diplomatische Tätigkeit mit Stillschweigen zu übergehen.

III. Lokalgeschichte: Athhidographen (werden später mit Philochoros behandelt).

IV. Rhetorische Geschichtsschreibung. Wollte man jene Ansicht gelten lassen, die dem Einfluß der Rhetorik auf die Historiographie eine große Rolle zuschreibt, so müßte man mit ihr eine neue Epoche beginnen; diese Epoche müßte dann auch die hellenistische Zeit mit umfassen. Dem Verf. scheint der Einfluß der Rhetorik nicht so schwerwiegend. Zwar teilt er nicht die entgegengesetzte Ansicht, wonach der Einfluss der Rhetorik ganz gering anzuschlagen sei, doch glaubt er ihn nicht überschätzen zu dürfen. Die rhetorischen Geschichtsschreiber nehmen es mit der Wahrheit leicht, doch ist dies nicht nur ihnen eigen; wir finden es schon vor Ephoros und die Geringschätzung der Wahrheit kommt auch in der Historiographie vor, die mit der rhetorischen parallel läuft und mit ihr nichts gemein hat. Ktesias nimmt ja die Wahrheit nicht weniger leicht als Ephoros oder Theopompos.

a) Ephoros. Wie Hellanikos die gesamte mythische Überlieferung, so sammelte Ephoros die ganze frühere Tradition über die historische Epoche in einem großen Werke. Mit Laqueur glaubt der Verf., daß Ephoros selber, nicht sein Sohn, die Erzählung bis 340 hinabgeführt hat; den heiligen Krieg wollte er in einem besonderen Abschnitt beschreiben, jedoch ließ ihn der Tod nicht dazu kommen. Wäre sein Sohn Verfaßer der Geschichte 356–340, so würde er nicht 340 als Endpunkt gewählt, sondern die Erzählung bis 338 oder 336 fortgeführt haben. Auch darf der Ausdruck Diodors τὸν παραλειφθέντα ὑπὸ τοῦ πατρὸς (πόλεμον) wörtlich genommen und erklärt werden: Demophilos ergänzte die in dem Werke des Vaters hinterlassene Lücke. Diodor redet 16, 14, 3 von Demophilos als Verfaßer der Geschichte des heiligen Krieges, sagt aber 16, 76, 5 unter dem Jahre 340, daß Ephoros (nicht Demophilos!) hier die Erzählung beendet habe. Lehmann-Haupt's Hypothese,

daß die 735 Jahre des Ephorischen Werkes 21 Generationen zu 35 Jahren darstellen, ist unhaltbar; sie setzt voraus, daß Ephoros sein Werk erst nach 334 begann, was unbeweisbar ist. Ephoros ist nach allem etwas älter als Theopomp (er schreibt schon etwa 360). Was seine Einschätzung betrifft, so paart er große Vorzüge mit großen Mängeln.

b) Theopomp.

c) Anaximenes. (Anaximenes sowie Kallisthenes werden in Verbindung mit den Alexanderhistorikern besprochen).

B) III. Jahrhundert.

Charakteristik der hellenistischen Periode.

Charakter der hellenistischen Geschichtsschreibung.

1) Geschichtsschreiber Alexander des Gr.: Der König Ptolemaios I. Aristobul. Anaximenes von Lampsakos. Kallisthenes. Chares von Mytilene. Onesikritos. Kleitarchos. Nearchos. Androsthenes.

2) Geschichte der Diadochen und Epigonen und Geschichte des Pyrrhos: Hieronymos von Kardia. Duris von Samos.

3) Geschichte der Westgriechen: Timaios.

4) Griechische Geschichte und Autobiographie. Phylarchos (der nicht aus Athen stammt). Dilylos. Aratos von Sikyon.

5) Lokalchronik: Atthidographen des IV. Jahrh., Philochoros, Istros.

6) Geschichte fremder Völker.

A) Indien: Megasthenes.

B) Babylonien: Berossos.

C) Ägypten: Manetho. Hekataios von Abdera.

D) Rom: Fabius Pictor.

Das nächste Kapitel führt den Titel: Die zweite Blütezeit der Historiographie: Polybios (II. Jahrh.). Seine Bedeutung liegt in der Schaffung der Quellenkritik.

Es folgen: Historiker des I. Jahrh.: Poseidonios. Metrodoros. Theophanes von Mytilene. Timagenes. (Trogus und Iustinus).

Historiker der Augusteischen Epoche: Diodor. Dionysios von Halikarnaß.

Sammlungen historischer Materialien: Krateros.

Kulturgeschichte: Dikaiarchos.

Chronographie: Sosibios Lakon. Apollodor von Athen. (Ps.-Apollodor Bibliothek). Kastor aus Rhodos.

Geographie: Pytheas von Massalia. Eratosthenes von Kyrene.

Demetrios von Skepsis. Agatharchides von Knidos. Artemidor von Ephesos. Strabon.

Periegesis: Diodor von Athen. Polemon. Herakleides Kritikos.

Biographie: a) Peripatetiker: 1) Historische Biographie: Phantias von Eresos. Idomeneus von Lampsakos. 2) Litterarische Biographie: Herakleides Pontikos. Herakleides Lembos. Chamaleon. Neanthes. — b) Alexandriener: Hermippos. Satyros. Sotion.

Schlußkapitel: Überblick über die Entwicklung der griechischen Historiographie in der Kaiserzeit.

Charakteristik der griechischen Geschichtsschreibung.

Anhang: Plutarchos' Biographien.

45. WITKOWSKI STANISŁAW: Lekarz Mikołaj z Polski. (*Der Arzt Nikolaus von Polen, ein neuentdeckter lateinischer Schriftsteller des 13. Jhd.*).

Im Jahre 1911 veröffentlichte Johnson in Paris eine unbekannt lateinische Rezeptsammlung „fratris Nicolai de Polonia“. Im Jahre 1915 gab dann Karl Sudhoff in Leipzig einen lateinischen Traktat desselben Verfassers in Versen u. T. Antipocras heraus. Den Text der letzteren Schrift veröffentlichte später in verbesserter Gestalt Hermann Diels. Auf Grund des Alters der ältesten Hss setzen die genannten Gelehrten Nikolaus in die erste Hälfte des 14. Jhd. und halten ihn für einen Polen. Der Vf. hat die den Herausgebern unbekannt gebliebenen polnischen historischen und kirchlichen Quellen sowie neuere Arbeiten zur Geschichte der polnischen Literatur und Medizin, ferner böhmische und deutsche Geschichtsquellen untersucht und es gelang ihm, in bezug auf die Person des Nikolaus, über die Herausgeber in wesentlichen Punkten hinauszukommen, die bisherigen Nachrichten über Nikolaus zu vermehren und zu modifizieren. Eine wichtige Quelle fand sich in einer mittelalterlichen polnischen Chronik, die unter dem Namen „Traska's Chronik“ bekannt und in Bielowski's Monumenta Poloniae historica Bd. II. (Lemberg 1872) am bequemsten zugänglich ist. Die Chronik hat sich bereits auf anderen Gebieten der polnischen Geschichte als glaubwürdig erwiesen und glaubwürdig sind auch ihre Angaben über Nikolaus; sie stimmen mit dem Inhalte der

neuentdeckten Schriften Nikolaus vollkommen überein. Nachdem der Vf. die in den Schriften des Nikolaus selbst und die in dieser Chronik überlieferten Nachrichten zusammengestellt und kritisch beleuchtet hat, kommt er in bezug auf die Person des Nikolaus zu folgendem Ergebnis.

Nikolaus war nicht polnischer, sondern deutscher Abkunft. Vielleicht entstammte er einer deutschen Familie, die sich in Polen angesiedelt hatte. Er lebte und wirkte bereits in der zweiten Hälfte des 13. Jhds und zwar erscheint er 1278 als Arzt am Hofe des Fürsten von Sieradz in Kleinpolen, Leszek des Schwarzen, der bald darauf (1279) Fürst von Krakau wurde. Leszek und dessen Gemahlin Gryfina lebten in kinderloser Ehe. Wie der Geschichtsschreiber des 15. Jhds Johann Długosz berichtet, trennte sich Gryfina einige Jahre vor 1278 von ihrem Gemahl, den sie der Impotenz beschuldigte, kehrte dann aber nach vier Jahren zu ihm wieder zurück. Der Vf. vermutet, daß die ärztliche Behandlung des Fürstenpaares durch Nikolaus den Zweck hatte, dem genannten Paare Nachkommenschaft zu verschaffen. Diese Vermutung wird dadurch bestätigt, daß sich in der Rezeptsammlung des Nikolaus unter anderem ein Mittel gegen Impotenz befindet. Nikolaus verschrieb dem fürstlichen Paare Schlangen-, Eidechsen- und Krötenfleisch. Die Kur blieb allerdings erfolglos; Leszek starb kinderlos (1288).

Ob Nikolaus' Aufenthalt in Montpellier vor seinen Aufenthalt am Hofe Leszeks oder erst in die Zeit nach diesem letzteren fällt, ist schwer zu entscheiden. Doch ist es wahrscheinlicher, daß Nikolaus erst später nach Montpellier kam. Es ist möglich, daß er hier Arnold von Villanova persönlich kennen lernte. Der etwaige Einfluß Arnolds auf Nikolaus muß erst untersucht werden.

Medizinische Schriften eines Nikolaus von Polen, die in einer Krakauer Handschrift der Jagellonischen Bibliothek erhalten sind, haben mit unserem Nikolaus nichts gemein.

Der Vf. gibt sodann eine Analyse der beiden Schriften des Nikolaus und stellt fest, daß die erhaltene Rezeptsammlung nur ein Exzerpt aus einer umfangreicheren Sammlung darstellt, daß diese Sammlung ursprünglich zwei Bücher umfaßte. Er schildert sodann die ärztliche Kunst des Nikolaus, berührt dessen Stellung in der Geschichte der Medizin und handelt über die Quellen seiner Schriften.

Zum Schluß werden andere Ärzte desselben Namens, die gleich-

zeitig mit Nikolaus in Polen wirkten (es sind deren mindestens zwei), auf Grund polnischer Geschichtsquellen besprochen.

Es möge hier die auf Nicolaus bezügliche Nachricht der Traskaschen Chronik zum Abdruck gelangen:

„1278... Eodem anno surrexit quidam religiosus nomine Nicolaus nacione Theutonicus, ordinis fratrum Predicatorum, qui docuit homines comedere serpentes, lacertas et ranas contra quamlibet infirmitatem, a qua detinebantur, sive fuit dolor oculorum vel aliud. Urinam autem hominis infirmi nunquam inspiciebat, sed habebat quasdam bursiculas clausas. Quid autem in eis clausum fuisset, aspicere prohibebat. Suspendebat autem illas bursiculas singulas super singulos infirmos per noctem, et qui sudabant ex huius suspensione et quedam videbant sompnia, curabantur, et qui non, non. Capiébantur autem serpentes nuda manu ab hominibus in nomine predicti Nicolay, non in nomine Christi. Nam si quis in nomine Christi vellet capere serpentem, eciam si habuit manum tectam cum cyroteca, statim momordit eum serpens. Ab hoc autem informati quidam fratres de ordine Predicatorum comedebant serpentes. Dominus eciam Lestco dux Syradie cum uxore sua Griphina per mandatum eiusdem Predicatoris eodem anno cepit comedere serpentes, lacertas et ranas, propter quod fuit abhominabilis omni populo, licet fuerint eis valde medicinales“.

- 
16. WOJCIECHOWSKI KONSTANTY: »Pan Tadeusz a romans Waltera Scottas. („Pan Tadeusz“ de Mickiewicz et le roman de Walter Scott).

L'auteur commence par établir que la valeur essentielle de l'individualité créatrice se trouve généralement au dessus de la trame d'un ouvrage et des traits particuliers de la composition et de la technique. Après ces premières observations l'auteur considère la variété des styles comme étant le principal caractère extérieur de „Pan Tadeusz“. Cette variété des styles pourrait provenir entre autres causes de l'influence exercée par la lecture des roman de W. Scott. Pourtant, l'observation assidue des rapports existant entre „Pan Tadeusz“ et le roman de Scott ne peut que démontrer une fois de plus le génie original de Mickiewicz.

L'auteur prouve que lors de ses études à Wilno, Mickiewicz

connaissait déjà W. Scott, qu'il était touché par le charme de sa poésie, le prisait hautement et ensuite comparait lui-même „Pan Tadeusz“ avec ses romans. Ayant fixé ces faits préliminaires, l'auteur tâche de saisir les intentions de Mickiewicz dans son „histoire des hobereaux“ et de les comparer avec celles de Walter Scott dans „Waverley“ son premier roman et son chef-d'oeuvre.

Les données laissées à ce sujet par les deux auteurs laissent voir que leur but était analogue: il s'agissait de conserver ce qui s'évanouissait dans le passé, et Mickiewicz formula ce but tout pareillement à W. Scott. Pourtant les deux poètes dépassèrent ce qu'ils s'étaient proposé, ils saisirent et reproduisirent le caractère national de leurs sociétés, ils créèrent l'évangile du caractère national.

Analysant les rapports existant entre les deux poètes l'auteur commence par la composition. Il constate dans les romans de W. Scott aussi bien que dans „Pan Tadeusz“ l'existence de trois éléments narratifs: l'amour, un différend entre deux familles, ayant habituellement pour cause un château et des terres (une des deux familles étant généralement lésée par l'autre), enfin l'élément national et politique, qui chez W. Scott prend souvent un caractère insurrectionnel. Les combinaisons de ces trois fils conducteurs sont des plus variées chez W. Scott, ils s'entremêlent plus ou moins étroitement, le plus fréquemment par l'intermédiaire d'un des principaux personnages. Les romans privés de ces trois éléments sont tout à fait exceptionnels. De même, la situation de l'élément national et politique envers les deux autres, est identique chez les deux auteurs: à mesure que l'action se déroule le milieu politique devient de plus en plus visible, et sa description refoule toute autre chose; le premier rang n'est plus occupé par un héros, mais bien par la cause nationale.

On peut observer de frappantes analogies surtout entre les premiers romans de W. Scott (Waverley, le Pirate, Rob Roy) et la composition des premiers livres de „Pan Tadeusz“. Chez les deux auteurs l'action n'avance que pas à pas, nous assistons à ce qui se passe jour par jour: l'arrivée du héros, sa première rencontre avec les serviteurs de la maison, les conversations, les anecdotes, les disputes, la chasse, les réceptions etc. Les réminiscences ne manquent pas non plus dans les détails (Waverley). W. Scott procédait sciemment en ralentissant l'action au début: il voulait s'étendre en

détail sur le milieu, dépeindre les moeurs, les divertissements à la campagne, présenter différents types, derniers spécimens de l'antique Ecosse. C'est encore ce que nous trouvons dans „Pan Tadeusz“.

Suivant cette méthode, Mickiewicz introduit dans son poème différents groupes et différentes sphères sociales; à tour de rôle et non tous ensemble dans une ou deux scènes, nous voyons: le cercle de Soplicowo et de ses hôtes, le Comte et le porte-clefs, la petite noblesse, les Russes, enfin l'armée polonaise et ses chefs. Cette méthode progressive qui dépeint toujours de nouveaux groupes et de nouveaux caractères, forme un des mérites principaux de la technique de W. Scott et est devenue par la suite la propriété du roman polonais en général.

Il est traditionnel pour Scott de partager les rôles (comme dans le roman d'aventure, ou dans celui de Richardson et de son école), de grouper les figures selon les familles auxquelles elles appartiennent et qui souvent rivalisent entre elles. Dans „Pan Tadeusz“ on le remarque pour les Soplica et les Horeszko avec leurs partisans réciproques. Chez W. Scott le héros et l'héroïne sont fréquemment des amoureux de convention, le héros est accompagné d'un tuteur, d'un parent ou de son père, on s'occupe de lui avec sollicitude (le juge dans „Pan Tadeusz“). Le héros a comme pendant un rival réel ou prétendu, parfois même plus ou moins comique (le Comte dans „Pan Tadeusz“).

Le héros de l'élément sentimental est généralement représenté chez Scott par une figure passive, privée d'individualité; il est poussé par les événements, par son tuteur quel qu'il soit, ou par le second héros du roman, le héros de l'élément national et politique. Celui-ci est en réalité le héros véritable, il possède une volonté de fer, il dirige souvent une action nationale ou politique et c'est sur lui que le lecteur dirige toute son attention, oubliant presque le héros de l'histoire sentimentale, dont il ne se souvient de nouveau que vers la fin du roman (comparez Thadée et Jacques Soplica).

Chez W. Scott, le héros de l'élément national et politique devient parfois le „personnage dirigeant“, pourtant en général, celui-ci agit aux côtés des principales personnalités. Il faut chercher les origines de cette création dans les romans de Fielding, de Goldsmith, de A. Radcliffe et de bien d'autres, mais chez W. Scott ce

„personnage dirigeant“ prend certains traits caractéristiques. Au début, il se présente comme un personnage énigmatique, il se trouve présent partout, il dirige tout, exerce une influence décisive sur le cours de l'action (bien qu'il s'en cache), il entretient des rapports avec les personnes les plus en vue, parfois il tient dans ses mains les fils d'une action politique. C'est ici le rôle du Père Robak dans „Pan Tadeusz“.

Dans la composition de ses romans, W. Scott donne aussi un rôle important à la dernière confession d'un de ses personnages, cette confession dévoile des antécédents, parfois elle contribue à éclaircir la cause et les détails d'un crime. Ce motif est pris du roman à sensation et c'est là qu'il faut en chercher la source. Chez W. Scott il obtient une importance primordiale. Nous le rencontrons encore chez Byron (Giaour), mais autrement employé, chez lui ce motif explique l'histoire de telle ou telle personne, chez W. Scott il explique tout un enchevêtrement d'évènements qui par la suite influent sur le sort des personnages et des familles se mouvant dans le roman. La personne qui éclaircit le mystère dans „Pan Tadeusz“ se comporte selon le scénario de W. Scott. M. Windakiewicz a appelé l'attention sur la confession dans: „The heart of Midlothian“ et dans „A legend of Montrose“, pourtant s'il s'agit non seulement de l'idée même, mais encore des détails, on trouve le plus de points de ressemblance avec la confession d'Elspeth Mucklebakit dans Guy Mannering.

Comme complément des points rattachant la composition de „Pan Tadeusz“ à celle des romans de W. Scott, nous trouvons encore l'emploi du facteur incitant l'action (W. Scott l'a de nouveau trouvé dans le roman à sensation), celui des deux scènes principales (écho de la technique dramatique du roman de Mrs Inchbald, précédant celui de W. Scott) et enfin l'introduction d'un arrêt dans l'action (hérité des romans de Fielding et de A. Radcliffe). Par une série d'exemples tirés de W. Scott, l'auteur démontre quelle est la valeur de ces différents moyens pour la technique et la composition du roman. En le faisant il se reporte fréquemment à l'ouvrage de Dibelius.

Dans un nouveau chapitre, l'auteur traite de certains moyens par lesquels W. Scott cherche à impressionner l'imagination du lecteur. Un de ces moyens consiste dans l'emploi du mystère, élé-

ment étranger à l'épopée antique aussi bien qu'à Goethe dans „Hermann et Dorothée“ et particulier à Scott et à Byron.

W. Scott introduit avec prédilection dans ses romans un personnage énigmatique, mystérieux et souvent travesti. Ce motif emprunté au roman galant-héroïque et qui se trouvait même parfois dans les ballades, est des plus usités chez W. Scott. Dans „Pan Tadeusz“ le Père Robak joue ce rôle énigmatique. W. Scott se sert aussi d'un procédé semblable pour d'autres figures: il les introduit sans dévoiler leur identité pendant longtemps, aiguisant ainsi la curiosité du lecteur. Mickiewicz fait de même, en nous présentant Sophie, et d'ailleurs ce n'est point là le seul procédé imité de W. Scott, toujours dans le but d'éveiller ainsi l'intérêt du lecteur.

W. Scott soutient encore l'intérêt, par un autre moyen employé par Fielding et A. Radcliffe: il dépeint une situation dangereuse, nous faisant trembler pour le sort de certains personnages, afin d'introduire à l'improviste le motif du secours inattendu. Nous rencontrons plusieurs fois ce procédé dans „Pan Tadeusz“. (Le Comte sauvé à la chasse; l'aide venant juste à point aux Soplica; la délivrance des nobles emprisonnés etc.) Mickiewicz se sert encore d'un autre moyen: la situation difficile du héros, parfois même son emprisonnement. (Chez W. Scott ce motif est un écho du roman d'aventure, de Fielding et de Smollett).

W. Scott a encore trouvé dans le roman à sensation un autre moyen de frapper l'imagination du lecteur: les pressentiments, les présages et les descriptions impressionnantes de la nature. Tout ceci pour préparer à ce qui doit arriver par la suite. Ce procédé, ainsi que le précédent, était connu en Pologne avant „Pan Tadeusz“, nous le trouvons dans „Malwina“, „Jan z Tęczyna“, dans d'autres imitations de W. Scott et plus anciennement encore chez Mostowska. Dans „Pan Tadeusz“, le motif du pressentiment ne se rencontre qu'une seule fois, mais appliqué avec beaucoup de force (livre VIII.) Les hôtes de Soplicowo voient un mauvais présage dans l'apparition d'une comète, les paysans comprennent de la même manière différents signes sur la terre et sur le ciel; certaines descriptions de la nature, préparent aussi à plusieurs reprises l'imagination du lecteur aux événements futurs. En général, on peut dire que Mickiewicz usait avec mesure de tous ces moyens et qu'ils se sont harmonisés dans „Pan Tadeusz“ avec la couleur générale

du poème y trouvant une base psychologique autant qu'une justification folkloristique.

Au cours de deux chapitres, l'auteur analyse en détail les deux problèmes du costume et du portrait dans „Pan Tadeusz“ spécifiant les méthodes appliquées par Homère, par le Tasse, par Goethe dans Hermann et Dorothée, par le roman polonais avant 1830 et enfin par Mickiewicz lui-même dans „Grażyna“ et „Konrad Wallenrod“.

Dans „Pan Tadeusz“ les procédés employés suivent la méthode de W. Scott, pourtant dans cette histoire de la vie des hobereaux, le portrait tient une place plus effacée. Le plus souvent une courte description donne une idée suffisante de l'apparence extérieure. Dans ces descriptions succinctes, Mickiewicz de même que Scott souligne tout ce qui est caractéristique, tout ce qui exprime les dispositions psychiques, les traits principaux du caractère. Il évite les caricatures, attend le moment précis et favorable pour décrire ce qu'il veut, ainsi que le faisaient W. Scott et Byron. S'il doit donner une image de la foule, il n'appuie pas sur les unités, même sur celles qui se distinguent de la masse.

Le costume a la même importance que dans les romans de W. Scott, il sert à caractériser le personnage en indiquant qui est ce qu'il est, quelle est sa sphère, sa profession, quels sont ses traits saillants, et parfois il nous intéresse au point de vue de folklore, auquel se joint à plusieurs reprises un élément sentimental. Pour la technique de la description du costume, Mickiewicz a de beaucoup surpassé l'auteur de Waverley; sans éviter la narration, il préfère avoir recours au procédé d'Homère qui présentait le costume par l'action, et en second lieu, il possédait le don du génie pittoresque à un bien plus haut degré que W. Scott.

Après un vaste coup d'oeil rétrospectif, l'auteur analyse la méthode employée pour caractériser les personnages à l'aide des mouvements, gestes et mimique, en un mot à l'aide de toute manifestation extérieure du tempérament, de la disposition psychique, ou des états d'âme momentanés. Sous ces rapports, W. Scott ne fut qu'un très bon élève de Sterne; Mickiewicz cependant a laissé W. Scott bien loin en arrière.

Nous trouvons beaucoup plus de points de rencontre en observant les tableaux de groupes, de masses, de foule. Il arrive dans „Pan Tadeusz“ aussi bien que chez W. Scott que la masse elle-

même, la description de la masse forme l'objet de la conception poétique; à première vue, il semblerait qu'il y règne un chaos, pourtant l'ensemble du tableau se forme à nos yeux, grâce aux procédés de W. Scott et de Mickiewicz qui décomposent la foule en groupes. Nous avons constamment l'impression du mouvement, nous percevons le bruissement de la foule, les tableaux sont excessivement vifs, colorés, caractéristiques. Nous voyons pourtant plus souvent chez W. Scott que chez Mickiewicz des scènes collectives, dans lesquelles la masse forme le fond sur lequel se dessinent les personnages, soit des figures importantes, soit des apparitions momentanées. La première catégorie représente pour ainsi dire les idées de la foule et reflète ses opinions, en la dirigeant dans une certaine direction, la retenant ou l'excitant. La deuxième catégorie représente l'élément humoristique. La foule reparaît pourtant, et parfois elle occupe même momentanément la première place. En général chez Mickiewicz, le fond, le milieu se dessine plus clairement, plus plastiquement, la gesticulation est plus expressive, la narration cède le pas à un puissant élément dramatique. En un mot, faisant abstraction des réminiscences de détail, nous pouvons constater que ce qui est dessiné chez W. Scott en larges traits, arrive à un développement de génie chez Mickiewicz.

Il est des plus intéressants d'observer les rapports existant entre „Pan Tadeusz“ et les romans de W. Scott en ce qui concerne les différents types de personnages. Dans un des chapitres précédents, nous avons appelé l'attention sur l'individualité insignifiante du héros de l'élément sentimental, sur son mentor, et sur le héros de l'élément national et politique, lequel dans „Pan Tadeusz“ est en même temps le personnage dirigeant l'action. A côté de ceux-ci, se trouve la catégorie des vieux serviteurs: l'huissier du tribunal et le porte-clefs. Chez le premier nous voyons encore quelques traces indistinctes du type de Partridge créé par Fielding, et si richement représenté dans W. Scott. Le second reflète le type de Caleb dans „La fiancée de Lamermoor“. L'auteur compare en détail les deux figures et se basant sur un travail antérieur, il arrive à trouver entre elles bien plus d'analogies que ne l'avait fait M. Windakiewicz dans ses „Prolégomènes à Pan Tadeusz“. Il conclut pourtant en disant que malgré tous les points similaires, le porte-clefs Gerwazy possède un caractère nettement ethnique, et qu'il

représente la conception d'une figure en grande partie tragique, une des figures les plus puissamment originales parmi les figures enfantées par l'imagination créatrice du poète. En plus des divers types de vieux serviteurs, nous voyons dans „Pan Tadeusz“ aussi bien que dans les romans de W. Scott, le type d'un factotum (dont l'idéal est Saunders Sanderson), puis encore des types à la Cervantes. Le Comte dans „Pan Tadeusz“ peut être considéré comme un genre de Don Quichotte modernisé, on peut même dire qu'il ressemble plus au chevalier de la Manche, que les types correspondants de W. Scott. Par contre son rôle dans „Pan Tadeusz“ répond à celui de pareils personnages chez W. Scott, et la manière dont Mickiewicz l'envisage est bien plus proche de celle de W. Scott envers le Baron Bradwardine ou Piercie Shafton, que de celle de Cervantes envers le chevalier de la Triste figure. De même l'idée d'introduire un type de pédant (Buchman) est prise par Mickiewicz dans les romans de W. Scott, qui grâce à la tradition des Fielding, Smollett et Goldsmith, foisonnent de figures semblables, pour l'amusement du lecteur qu'elles égayent par leur pseudo érudition, leur éloquence et la manière dont elles agacent leur auditoire.

Le „Zaścianek“ (hameau habité par des paysans d'origine noble) représente dans „Pan Tadeusz“ une véritable pépinière d'originaux. C'est ici que se retrouve la „deuxième sphère“ de W. Scott (les Highlanders et les Claus), dont les moeurs et usages sont tout autres que ceux de la „première sphère“. Il va sans dire que nous ne parlons que de l'idée de l'introduction de ce cercle, et non des silhouettes elles même pour lesquelles Mickiewicz n'avait nul besoin de modèles littéraires. Chez W. Scott cette deuxième sphère se compose toujours d'un ensemble où l'on distingue certains individus épisodiques; la masse générale est d'une vive couleur, grâce à son équipement très caractéristique qui la rend incomparable dans le maniement de l'arme blanche.

Il est bien plus difficile de définir les rapports qui existent entre la note générale de „Pan Tadeusz“ et celle des romans de W. Scott. Le ton général du chef-d'oeuvre de Mickiewicz est le résultat de la disposition psychique dans laquelle il écrivait son „Histoire des hobereaux“; il se trouvait à l'époque dans un état d'âme „exceptionnellement indulgent, paisible et calme“ de là provient „un des éléments principaux de l'ouvrage, sa bonne humeur“.

Aussi, n'allons-nous pas parler ici de cette note générale comme telle, puisque nous connaissons son origine, mais plutôt de la „technique“ qui la fait ressortir. Le rôle de l'„humour“ dans „Pan Tadeusz“ est essentiellement le même que dans Waverley, le plus beau et le plus émouvant des romans de W. Scott. Les deux auteurs se caractérisent par un genre de narration simple et cordiale, ils sourient toujours, parfois à travers des larmes; tous les deux traitent certaines figures avec gaieté, d'autres sérieusement, ne leur accordant que de temps en temps une nuance humoristique, ou un accent de douce ironie; d'autres enfin se trouvent entièrement écartées du champ d'action de leur bonne humeur, dont elles ne reflètent tout au plus qu'un mince rayon égaré. Dans „Pan Tadeusz“ comme dans Waverley l'„humour“ de l'auteur jette une sereine clarté sur le comique de la situation, atténue les scènes ou l'élément sentimental serait par trop fort. De même, nous trouvons dans Waverley le procédé caractéristique qui consiste à égayer les objets unanimes d'une lueur d'„humour“, alors que cet objet „par sa nature vulgaire ne se prête pas à une description sérieuse“. Ce qui est plus, W. Scott aussi bien que Mickiewicz ne permet jamais que l'imagination du lecteur s'occupe longtemps d'une situation tragique, ni qu'elle s'inquiète par trop du sort d'un des personnages principaux; à cette fin, ils font immédiatement suivre une scène très distante de la note modérée, d'une autre lui étant opposée. C'est encore de la même manière que les deux poètes font paraître leur optimisme, principalement dans leurs épilogues (le motif de l'entente finale: tout le monde se met d'accord, tout augure un avenir heureux). Ce sont là des reflets du „'tis sixty years since“. Par contre la différence entre les deux poètes éclate là où il s'agit d'une manifestation immédiate des sentiments de nostalgie pour le pays perdu de l'enfance, ou de ceux d'un puissant amour pour ce pays. Dans Waverley on ne peut que deviner ces sentiments; dans „Pan Tadeusz“ ils s'épanchent en admirables apostrophes, ayant un caractère essentiellement lyrique.

Dans le dernier chapitre l'auteur rassemble les résultats de son analyse, puis il donne un résumé succinct de la manière dont „Pan Tadeusz“ se rattache par W. Scott à la tradition littéraire antérieure.

Il termine par des observations tâchant de fixer définitivement les rapports existant entre „Pan Tadeusz“ et les romans de W.

Scott. Il s'agit de ressemblances extérieures et intérieures. La composition, en partie la trame de l'intrigue, les moyens techniques, les catégories de types, la technique de la „note générale“, les moyens d'influer sur l'imagination dans certaines directions définies représentent le côté extérieur de la question; l'atmosphère invisible de l'amour“, la cause publique dominant les souffrances et le sort des unités, la mise en lumière des trésors inépuisables de la vie et du caractère national représentent son côté intérieur.

Selon toute vraisemblance Mickiewicz usait de la méthode de W. Scott en parfaite connaissance de cause, et c'est en toute conscience qu'il s'est décidé d'après son exemple à ressusciter par un tableau vivant toute une génération, dans ses moeurs, ses tendances et ses sentiments au moment d'un tournant historique. L'exécution est profondément divergente. Scott démontre un grand, un considérable talent; Mickiewicz est un génie. Les romans de W. Scott plaisent toujours encore; nous lisons „Pan Tadeusz“ avec admiration et enthousiasme. On peut comparer „Pan Tadeusz“ avec Homère, pour prouver que depuis l'Iliade, on assiste pour la première fois à la naissance d'une épopée immortelle. Par contre, toute comparaison de „Pan Tadeusz“ avec n'importe quelle autre oeuvre épique (si l'on fait abstraction de l'étendue du sujet) sera toujours dangereuse, même pour un auteur considérable, même pour l'auteur dont les ouvrages ont stimulé l'imagination de Mickiewicz.

---

## BIBLIOGRAPHIE.

AGRELO S. Przedrostki postaciowe czasowników polskich, str. VIII+622. (*Les préverbes qui changent l'aspect du verbe polonais, VIII+622*).

Archiwum Komisji do badania historii filozofji w Polsce Tom I, część II, str. 189—332. *Archive de la Commission de l'histoire de l'art en pologne V. I p. II 189—332 p.*

ASKENAZY Sz. i DZWONKOWSKI WŁODZ.: Akty powstania Kościuszki 2 tomy, str. LXXVIII+472+484. (*Les documents pour l'histoire D'insurrection de Kościuszko, 2 volumes, LXXVIII+472+484 p.*).

Bibjografja polska (*Bibliographie polonaise*) r. 1918, str. 53—809.

BRÜCKNER AL. Mitologja słowiańska, str. 152. (*La mythologie slave, 152 p.*).

CZUBEK: Pisma polityczne z czasów rokoszu Zebrzydowskiego 1606—1608, proza. T. II, str. XVI+480. (*Les brochures politiques editées pendant la revolte de Zebrzydowski 1606—1608, II v. XVI+480 p.*).

DĄBROWSKI: Ostatnie lata Ludwika Wielkiego 1370—1382, str. VIII+422. (*Les dernières années de Louis le Grand de Hongrie, VIII+422 p.*).

Encyklopedia polska t. XXI, XXII. Dzieje literatury pięknej w Polsce, str. VIII+561+559. (*Encyclopedie polonaise v. XXI, XXII. L'histoire de la littérature polonaise, VIII+561+559 p.*).

EURYPIDES: Tragedje w przekładzie Jana Kasprowicza ze wstępem Tadeusza Sinki, 3 tomy str. LXXVIII+431+441+571. *Eurypides: Tragédies, 3 volumes, LXXVIII+431+441+571 p.*

GRABOWSKI TAD: Krytyka literacka w Polsce w epoce pseudo-klasycyzmu str. X+608 (*La critique littéraire en Pologne jusqu'à l'an 1830 X+608 p.*).

GUMOWSKI M: Operacje finansowe Rzymu w czasie II wojny punickiej str. 96. (*Les opérations financières de Rome pendant la seconde guerre punique, 96 p.*).

KALLENBACH J.: »Bard polski« ks. Adama Czartoryskiego wobec nieznaných jego poezyj, str. 22. (*Les poesies du prince Adam Czartoryski 22 p.*).

KOWALSKI GEORGIUS: *De Plutarchi scriptorum iuvenilium colore rhetorico, p. 277.*

LEHR T.: Ze studjów nad akcentem słowiańskim str. IV+92. (*L'étude sur l'accent slave IV+92 p.*).

LEMPICKI ST.: Jan Zamoyski, jako reformator wyższego szkolnictwa Cz. I, str. 64. (*Jean Zamoyski comme réformateur des hautes études en Pologne, I partie, 64 p.*).

Łoś: Pisownia polska. Uchwały ostateczne, przepisy, słowniczek, str. 212, (*Orthographe polonais*).

Mconumenta Medii Aevi historica, res gestas Polonica Illustrantia T. XVIII. Acta capitulorum selecta, edidit B. Ulanowski, p. VIII+242.

MOROZEWICZ J.: Przyroda Polski wobec zadań gospodarczych państwa polskiego. str. 36. (*Les richesses naturelles de Pologne et les problèmes économiques d'état polonais, 36, p.*).

ORŁOWSKI B.: Keus seneszal okrągłego stołu, str. 144. (*Le sénéchal Keus dans les romans français du cycle de la Table ronde, 144 p.*).

Prace Komisji historii sztuki T. I zesz 4-o str. 150+XX. (*Les travaux de la Commission d'histoire de l'art en Pologne I v. 1 partie, 150+XX p.*).

ROSTWOROWSKI M.: Materiały do dziejów Komisji rządzącej w r. 1807, str. XVI+816. (*Les sources pour l'histoire de la Commission régnante en 1807, XVI+816 p.*).

Rozprawy Wydziału historyczno-filozoficznego t. 61 str. 360. (*Les travaux de la Classe de l'histoire e de la philosophie, 61. 360 p.*).

SAJDAK J.: De Gregorio Nazianzeno poetarum christianorum fonte, p. 80.

Scriptores rerum polonicarum. Vol. XXII. Suentoslai Orzelski Interregni Polonicae libri 1572-1576, p. LII+743.

SINIKO T.: Genealogja kilku typów i figur A. Fredry, str. 96. (*La genealogie des quelques types et personnage cher A. Fredro, 96 p.*).

---

Nakładem Akademji Umiejętności.

Kraków, 1920. — Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego, pod zarządem J. Filipowskiego.





*Depuis 1885, l'Académie publie le „Bulletin International“ consacré aux travaux des Classes de Philologie, d'Histoire et de Philosophie. Il contient les procès verbaux des séances ainsi que les résumés, rédigés en français, en anglais, en allemand ou en latin, des travaux présentés à l'Académie.*

Prix pour un an (dix numéros) — 63 M.

Adresser les demandes à la Librairie: Gebethner et Cie, Cracovie  
(Pologne), Rynek Główny.

Nakładem Polskiej Akademji Umiejętności.

Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego pod zarządem Józefa Filipowskiego.